

Sabin 39582

AVANTURES
DU
S[R]. C. LE BEAU,
AVOCAT EN PARLEMENT,
OU
VOYAGE
CURIEUX ET NOUVEAU,
Parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

DANS LE QUEL

On trouvera une Deſcription du *Canada*, avec une Relation très particulière des anciennes Coutumes, Mœurs & Façons de vivre des Barbares qui l'habitent & de la manière dont ils ſe comportent aujourd'hui.

Ouvrage enrichi d'une Carte & des figures neceſſaires.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez HERMAN UYTWERF
MDCCXXXVIII.

A SON
ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
E. J. G. DE BIRON
DUC
DE COURLANDE, DE SEMIGALLE: COMTE DU ST. EMPIRE: CHEVALIER DE L'ORDRE DE ST. ANDRE' &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, n'est

point de ces Productions du genie, où l'art brille le plus ſouvent au dépens de la vérité. C'eſt une Relation exacte d'un Voyageur, qui ne recite que ce qu'il a vu, & qui a moins recherché les ornemens du Diſcours que l'exactitude des Faits: C'eſt un Détail vrai & naïf des Mœurs des Peuples du *Canada*: C'eſt une Peinture ſenſible & animée du Caractère de quelques Barbares, qui ſans connoître d'autres Loix que celles de la Nature, ne laiſſent pas de mériter quelquefois l'admiration des Peuples les plus policés. En un mot, MONSEIGNEUR, la Relation que j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & que le Public va recevoir ſous ſes auſpices, n'eſt autre choſe qu'un contraſte des plus éminentes vertus avec les vices qui inſpirent le plus

d'horreur

d'horreur. L'amour de la Patrie, celle de la gloire, une grandeur d'ame héroïque à l'épreuve de tous les perils, & au dessus de tous les malheurs; toutes ces qualités dont VOTRE ALTESSE SERENISSIME trouvera le principe en Elle-même, n'échaperont certainement ni à sa pénétration, ni à ses éloges. Mais ce qui Vous étonnera sans doute, MONSEIGNEUR, ce sera de voir ensuite ces mêmes Hommes s'abandonner à toutes sortes de dissolutions & d'injustices, & agir, dans certaines occasions, de manière à faire croire, qu'ils sont au dessous des Animaux, qui habitent leurs mêmes Forêts. Quel sujet de refléxions, lorsqu'on considère tant de grandes qualités perduës, tant de vertus enfouiës par le défaut d'éducation! C'est alors qu'on ne peut s'empêcher

de reconnoître tout l'avantage d'être né dans un Pays, où de Sages Législateurs ont trouvé le ſecret de nous rendre heureux. L'*Europe* elle-même, où les Sciences & les Arts brillent avec le plus d'éclat, a eu ſon tems de tenébres; tout n'y étoit que ruſticité & ignorance dans ſes premières Colonies. Que n'a-t-on pas dit, MONSEIGNEUR, des Peuples qui vivent dans le même Climat, que VOTRE ALTESSE SERENISSIME? Quelle difference de l'idée que nous en avons aujourd'hui à celle que nos Ancêtres nous ont laiſſé! Qui eut jamais cru que les *Moſcovites*, euſſent changé ſi ſubitement à leur avantage. Le Puiſſant Monarque PIERRE LE GRAND, de glorieuſe Memoire, les a tiré de leurs premières tenébres. Ils ne falloit pas moins, MONSEIGNEUR, qu'une Impératri-

ratrice, telle que l'Auguſte Princeſſe qui regne aujourd'hui, pour leur apprendre ce qu'ils valent. Quelle gloire pour SA MAJESTE IMP. d'avoir achevé & rendu parfait l'Ouvrage de ce Prédeceſſeur! Toute l'*Europe* attentive à ſes Vertus héroiques, eſt moins ſurpriſe de ſa Puiſſance presque ſans bornes, que des grandes qualités de ſon Ame, de ſa Généroſité, de ſa Clémence & de ſon Equité.

Ce n'eſt point ici le lieu, MONSEIGNEUR, de dépeindre les Vertus ſans nombre de la plus grande Impératrice qui ait jamais regné. Cet ouvrage eſt reſervé à un Pinceau plus habile que le mien. C'eſt parce que j'en connois toute la foibleſſe, que je n'oſe auſſi entreprendre de peindre les Eminentes qualités, qui diſtinguent VOTRE ALTESSE SERENISSIME des plus

grands Princes de la Terre. En effet, que pourrois-je dire que la Renommée n'ait déja publié par tout le Monde? Quels autres que des Sauvages, qui ne connoissent que les Deserts qu'ils habitent, peuvent ignorer le Mérite de VOTRE ALTESSE SERENISSIME? Cette Puissante & Benigne Protection que vous accordez à tous les Honnêtes-Gens, qui vous la demande: Cette Générosité glorieuse, qui Vous fait faire le bien pour l'amour du bien-même: Cette Equité qui accompagne toutes vos actions: Ce Cœur droit; Ces Sentimens si rares dans le Siécle où nous sommes, &, si je l'ose dire, plus rares encore chez les Grands; tout cela sont des choses, MONSEIGNEUR, que la Renommée a pris soin de publier & qui font que tout l'Univers ne cessera de vous admirer.

Que

Que votre Discernement est admirable, ô heureux Peuple de *Courlande* ! Que votre sort me paroît digne d'envie! Vos Vœux sont comblés! Le Ciel, par votre choix, vient de placer sur le Trône auquel vous êtes soumis, un Prince en qui éclatent toutes les Vertus propres à gouverner!

Puisse le TRES-HAUT, MONSEIGNEUR, continuër à repandre ses plus précieuses Benédictions sur VOTRE ALTESSE SERENISSIME. Puisse-t-il vous accorder un long Regne, qui ne soit pas moins remarquable par votre Prospérité, que par celle de votre Illustre Famille, & d'où s'écoule enfin une Felicité, qui rende à jamais vos Peuples florissans. Pour moi, mon bonheur sera parfait, mes vœux seront comblés, si vous agréez, MONSEI-

GNEUR, avec quelque bonté, la liberté que je prends de vous dédier cet ouvrage & si vous daignez pareillement permettre que je me dise, avec le plus profond & le plus inviolable Respect,

De Votre Altesse Serenissime,

Monseigneur,

Le très humble, très obéissant & très devoué Serviteur,

C. Le Beau.

PREFACE

*SI les Premiers Voyageurs, qui ont fait quelques nouvelles Découvertes parmi les Sauvages de l'*Amerique Septentrionale, *ne se fussent pas tant pressés, à nous en donner des Relations; sans doute que les ayant mieux connus avec le tems, ils nous en auroient parlé bien differemment qu'ils n'ont fait. Quelques-uns même ne se sont pas contentés de nous en debiter ce qu'ils en ont vu, & les fausses conjectures qu'ils en ont tirées; ils se sont encore avisés de nous en raconter des Fables, sous des apparences de vérité. Quelle estime, par exemple, une Personne peut-elle avoir du Baron* de la Hontan, *lorsqu'elle vient à parcourir le recit de ses Voyages? De quel œil peut-on voir parler des Sauvages, qui n'ont existé que dans son imagination? Si le Baron* de la Hontan, *qui étoit Garde-Marine lorsqu'il est tombé malade* à Quebec, *où il a été obligé de demeurer quelque tems jusqu'à sa convalescence; si ce Baron, dis-je, se fût contenté de nous faire la Description des Lieux par lesquels il a passé, depuis le premier Port de* France *jusqu'à* Montreal, *ceux*

qui

qui ſavent qu'il n'a guères éte plus loin que cette Ville, euſſent pu ajouter foi à ce qu'il en débite. Mais ſon Livre eſt devenu bientôt ſuſpect, ſur tout lorsqu'on eſt parvenu à découvrir que la plus grande partie de ſes Relations n'eſt écrite, que ſur le raport de quelques Coureurs de Bois, qui lui en ont fait accroire.

Pour moi, qui ai eu l'avantage de converſer avec ces Peuples, que nous nommons Barbares, & qui ai eu le bonheur de courir avec eux, par des Lieux d'où il eſt miraculeux d'échapper, je n'avance rien qui ne ſoit vrai & la plûpart des Perſonnes que je deſigne, ſouvent même par leur nom, ſont en droit de me dementir, en cas qu'il m'arrive de dire quelque choſe qui ne ſoit point conforme à la plus exacte vérité.

Si l'on m'objecte que je parle de certaines choſes qui ſont déja connuës, je repons, que s'il ne falloit rien dire de ce qui a été mentionné par d'autres, on n'auroit qu'à jetter au feu presque tous les Livres; car les Nouvelles Découvertes depuis près d'un Siécle feroient à peine un très petit Volume. D'ailleurs ce que les autres ont dit n'a rien de particulier avec les

choſes

choſes qui me ſont arrivées, ni rien de commun avec les Remarques de ceux qui ont écrit avant moi: ce qui rend en quelque façon les mêmes ſujets differents d'eux-mêmes & m'autoriſe à en parler de rechef. Quiconque donc lira ces Avantures, y trouvera un ſtile ſimple à la vérité, mais en recompenſe un tableau vif & animé du caractère des Sauvages, de leurs Mœurs, Religion, Fêtes, Feſtins, Danſes, Rèves, Maladies, Cruautés, Education, Conſeils, Mariages, Superſtitions, Sepultures, & généralement de tout ce qui les concerne pour les bien faire connoître. C'eſt pourquoi j'oſe me promettre qu'on trouvera ici un Ouvrage nouveau, intéreſſant & recréatif; ſoit par des circonſtances remarquables; ſoit par des idées qui m'ont paruës plus juſtes que celles que j'avois recuës des autres; ſoit enfin qu'il m'arrive de dire pluſieurs choſes tout autrement qu'eux.

J'ajouterai encore que ſi, ſans rompre l'enchaînement de mon Voyage, j'ai critiqué pluſieurs fauſſetés, que j'ai luës dans divers Auteurs, d'un autre côté je n'ai pas cru devoir omettre entiérement quelques articles raportés par differents Miſ-

ſionnaires, que j'ai trouvés ſi bien dits & ſi conformes à ce que j'ai vû, que j'aurois cru manquer à mon devoir ſi je n'en euſſe fait mention dans les occaſions où ils m'ont parus neceſſaires. C'eſt pourquoi le Lecteur me pardonnera, s'il lui plaît, quelques petites Digreſſions que je n'ai faites qu'à deſſein de l'inſtruire, en le divertiſſant de mes malheurs, qui certainement ſeuls, lui ſeroient trop peu intéreſſants, pour mériter ſon attention.


NOUVELLE BRETAGNE
NOUVELLE FRANCE
CANADA
MER DU NORD
GOLFE DE St. LAURENT
Ile DE TERRE NEUVE
LE Grand BANC
ACADIE
PAÏS DES IROQUOIS
VIRGINIE
FLORIDE
N. YORK
Brest
Belle Ile
C. de Grace
B. Blanche
C. de Ras
C. Breton
Route de l'Elephant
La Rochelle
Anticosti
Tadousac
I. Rouge
I. aux Lievres
Lorette
Quebec
3 Rivieres
Montreal
Naufrage de l'Elephant
Sault de la Chaudiere
Miscou
Fort
Naranzouac
Orange
Baston
Plymouth
Lac Superieur
Missilimakinac
Lac des Hurons
Lac Frontenac
Lac des Illinois
Lac Ste. Claire
Lac Erié ou du Chat
Saut de Niagara
Retour de l'Auteur
Lieuës communes de France.
25 50 75 100 125 150 175 200 225
Lieuës communes d'Allemagne.
15 30 45 60 75 90 105 120 135
CARTE du CANADA
Dediée a
Son Altesse Serenissime
Monseigneur
E. J. G. de BIRON
Duc de Courlande
de Semigalle &c.
Par
son très humble & très
obeissant Serviteur
Cl. le Beau.

AVANTURES
DU
S^R. C. LE BEAU,
OU
VOYAGE
CURIEUX ET NOUVEAU.
Parmi les Sauvages de l'Amerique Septentrionale.

CHAPITRE. I.

L'Auteur fait voir les raisons, qui l'ont engagé à faire le Voyage de l'Amerique.

JAmais Mortel ne fut en apparence, moins deſtiné que moi à habiter parmi des Sauvages. Elevé pour être uti-

 le

le à des Peuples déja éclairés; pour proteger la Veuve & l'Orphelin; pour défendre l'Opprimé, les commencemens de mon éducation me flatterent d'un ſort aſſez heureux : mais qu'il y a peu de Parens capables de diriger une longue éducation! Redevable de ma naiſſance à un Père, qui poſſede toutes les vertus qui font l'honnête homme, mais ſeulement éclairé par la plus ſaine raiſon, mes études furent confiés aux ſoins de quelques Maîtres, Eſclaves eux-mêmes d'un vil interêt. Cependant, comme mes Parens n'épargnerent rien de ce qui pouvoit contribuër à l'avancement de la Fortune de leurs Enfans, ils eurent la conſolation de voir quatre Fils, que le Ciel leur avoit donné, marcher dans la bonne voye.

Mon Père natif de *Morlon*, Canton de *Fribourg* en *Suiſſe*, & du caractère qu'on attribuë aux Gens de ſa Nation, je veux dire, droit, ſincère, plein d'honneur & de probité, voulut faire étudier tous ſes Enfans. Officier dans la Compagnie des *Cent-Suiſſes* de *Sa Majeſté Très-Chrétienne*, l'amour de la

gloire

gloire a toujours été le guide de ſes actions: mais trop entier dans ſes ſentimens & ſevère à l'excès, il ne conſulta que ſes volontés dans le genre d'état qu'il nous fit embraſſer. Il jugea à propos de nous établir tous différemment. Il fit apprendre l'Architecture à mon frère aîné; mon cadet fut fait homme d'Egliſe & il ne fut permis au plus jeune de nous quatre, de choiſir cet état, qu'après la mort de l'Abbé. Quant à moi je fus deſtiné pour le Bareau.

Ma Mère, dont je ne puis aſſez regretter la perte, ni trop chérir la mémoire, étoit une femme auſſi tendre que mon Père eſt rigide. Tant qu'elle vécut, elle poſſeda l'art de nous rendre cher à ſon Epoux. Mon Père d'un naturel également bon & facile à s'irriter, n'avoit de complaiſance que pour elle. Il lui laiſſoit tout le ſoin de notre entretien & ſe reſervoit celui de notre éducation, pour laquelle il ne menageoit rien. Tant qu'elle vécut donc, notre ſort fut des plus heureux; je parvins au dégré de Licentié; la dépenſe ne fut point épargnée pour mes

Thèſes que je ſoutins, ſi j'oſe le dire ſans vanité, avec quelque diſtinction, & je fus enfin recû Avocat en Parlement à *Paris* avec l'applaudiſſement de tous ceux dont j'avois l'honneur d'être connu.

Je commençois à ſuivre le Bareau, lorſque le Ciel jugea à propos de retirer ma Mère de ce monde. Cette perte, que je ne puis aſſez regretter, fut pour moi le comble des malheurs & la ſource de tous les perils que j'ai eſſuyés dans la ſuite. La douleur de mon Père à la mort de ſon Epouſe ne fut pas moins vive que celle de ſes fils. Le tems ſembloit ne pouvoir jamais eſſuyer ſes larmes. Son affliction étoit ſans égale. Perſonne ne pouvoit l'aborder & nous étions ceux qui avoient le moins d'accès auprès de lui. Cependant comme le tems vient à bout de tout, mon Père peu à peu s'accoutuma à vivre ſans femme, & ſes excès de douleur diminuèrent inſenſiblement. Il paroiſſoit aſſez bien correſpondre à l'amitié de quelques amis. Ils devinrent ſon Conſeil, & nous autres Enfans n'avions d'accès auprès de lui, qu'autant que ſes Conſeillers daignoient nous

nous accorder leur protection.

Heureusement pour mon Frère aîné, la profession qu'on lui avoit fait embrasser, commençoit à lui rapporter quelques petits profits: l'Abbé étoit mort, quelques mois avant ma Mère: mon Père étoit indispensablement obligé de pourvoir aux besoins du plus jeune qui faisoit alors ses Humanités; & j'étois le seul d'autant plus à plaindre qu'en suivant le Bareau, j'étois, ce qu'on appelle, *Avocat sans cause.*

De tous les amis de mon Père, un certain nommé *Leseril* étoit celui qui avoit le plus d'ascendant sur son esprit. Il seroit inutile au Lecteur d'apprendre ici, comment la Bataille d'*Hosteck* si fatale aux *François*, fit la fortune de cet honnête homme. Il suffit de dire que n'étant pas né pour vivre si à son aise, il n'en est devenu que plus orgueilleux & plus suffisant. Quoi-qu'il soit ignare & non lettré: que ce soit-même lui faire grace que de lui accorder quelques grains de bon sens, il s'érige présentement en Philosophe & en Juge Souverain de tout ce qui arrive à *Lucienne*, Village proche de la *Machine de Marli*, où il

a une maiſon de Campagne près de celle de mon Père. Sa grande demangeaiſon à donner des avis, à diriger toutes les actions de ſes Voiſins & à gouverner leur famille, eſt cauſe que je puis le regarder aujourd'hui, à bon tître, comme le ſeul & unique Auteur de mes Malheurs, puiſque je les euſſe bien évité, s'il eut payé ſeulement le premier quartier de ma penſion, au Procureur chez qui je demeurois à *Paris*. Ce qu'il y a de fâcheux pour moi, c'eſt que ce beau Directeur de Familles, a un certain ton de voix pedanteſque qui le fait écouter. Mon Père en eſt ſa dupe par ſon trop de bonne foi, & je ſuis celui de ſes Fils qui en ſuis la malheureuſe victime.

J'étois donc à *Paris* chez un Procureur, où j'aurois eu tout lieu d'être content, ſi on ne m'eût pas mechamment alienć la tendreſſe de mon Père: car on me noircit tellement dans ſon eſprit, qu'il ne voulut plus, ni me voir, ni entendre parler de moi. Il avoit donné à ce fameux *Leſeril* aſſez d'argent pour ſubvenir à mes beſoins. Lorſque je commençai à en demander à cet Orateur manqué, il

il s'avisa au lieu de m'en donner, de me débiter des preceptes qui étoient aussi hors de saison, qu'ils étoient fades, en me disant; que c'étoit parler en jeune homme, que de demander de l'argent. Je ne lui répondis autre chose, sinon qu'il seroit tems de dogmatiser lorsqu'il en auroit donné à mon Procureur. Notre conversation ne mérite pas d'être raportée ici. Je parlois selon lui en jeune homme, & lui, selon moi, parloit en parfait ignorant. Il vint cependant quelques jours après chez mon Procureur à qui, je ne sai par quel caprice, il ne donna point d'argent, se contentant de lui remontrer combien il étoit beau à un Procureur d'avoir soin de la conduite des jeunes Gens; combien il lui étoit honorable de les voir sortir de chez lui bien formés dans la pratique de la chicanne; que pour cet effet il prendroit la liberté de venir l'interrompre quelquesfois, pour s'informer des progrès que j'y aurois fait & enfin cent autres impertinences de cette Nature.

Mon Procureur qui regardoit ses écus comme ses Dieux Penates, ne se con-

tenta point d'une pareille monnoye & comme il étoit homme brusque de son naturel, il me dit qu'il avoit plus besoin d'argent que de fades louanges; que les Gens de sa robe ne se payoient point de vent ni de fumée: qu'il lui falloit de l'argent, de l'argent & de l'argent . . . . Je ne fus point surpris de l'entendre parler de la sorte: on sait assez quelle est l'avidité de ces Harpies & que si l'on en trouvoit seulement un parmi eux, qui n'eût pas les mains crochuës, on pourroit alors s'écrier: *O rara avis in terris!* Je pris sur le champ le fatal parti d'aller trouver mon Pere à *Lucienne*; mais, quelle fut ma reception! Mon Père, me traita fort mal, me défendit l'entrée de sa maison & pour toute consolation me renvoya à *Leseril.*

Fort embarrassé de ma figure, je consultai mon frère aîné, dont la situation n'étoit guère plus heureuse. Il fut obligé de loger avec moi dans une Auberge du Village. Par là je comptois être plus à portée d'avoir accès auprès de mon Père & d'épier les momens favorables pour rentrer en grace; mais

si

ſi mon frère & moi réuſſiſſions à le fléchir, notre bonheur n'étoit pas de longue durée. Nous logions chez lui & à l'Auberge tour à tour. Mon Père, par ce changement continuel, non ſeulement aprêtoit à rire à tous les Habitans de *Lucienne*, mais encore à divers Seigneurs, parmi lesquels Mr. le Duc *D'Antin* tenoit le premier rang.

Ce déſordre cauſoit trop de dérangement dans mes études, pour pouvoir être de longue durée. J'allai trouver quelques Perſonnes de diſtinction & de bon ſens, que j'engageai à me ſervir auprès de mon Père, qui n'avoit aucun ſujet d'être irrité contre moi. Des Eccléſiaſtiques s'employerent envain pour me reconcilier. Mr. *Blouin* Gouverneur de *Verſailles* voulut bien auſſi s'entremettre dans cette affaire, avec pluſieurs Pères Recollets de *St. Germain en Laye*, mais ils n'y réuſſirent pas mieux que les premiers. Mon Père s'étoit mis en tête de m'envoyer en *Canada* & rien ne pouvoit le détourner de ce pernicieux deſſein. Pour cet effet il fit jouer tous les reſſorts poſſibles & ſut ſi bien faire, qu'il en vint à bout,

de la manière du monde à laquelle je me ſerois le moins attendu.

Comme je ne demandois pas mieux de mon côté, que de m'éloigner de lui, mais non pas de la façon dont il l'entendoit, un de ſes amis vint me trouver & me propoſa artificieuſement, ſuivant ſes intentions, de partir pour le *Canada*, s'offrant de m'y procurer un bon emploi par le moyen de Mr. *Hocquart*, un de ſes amis, qui devoit s'embarquer inceſſamment pour aller remplir la place d'Intendant de *la Nouvelle France*. Il ajouta qu'il ne ſavoit pas-même, ſi ce Mr. *Hocquart* ne me prendroit pas pour ſon Secretaire, parce qu'il m'avoit fort recommendé à lui; qu'au reſte, ſi je voulois me rendre promptement à *la Rochelle*, avec une centaine d'écus qu'il me donneroit, j'en ſerois quitte pour revenir, en cas que ſes promeſſes ne fuſſent pas effectives. L'état de mes affaires étoit ſi triſte, que j'acceptai ſur le champ les cent écus, qu'il me compta à cette condition & qu'il accompagna d'une belle lettre de recommendation.

Il ne m'en fallut pas davantage pour me

me déterminer. Je partis dès le lendemain 10. *Avril* 1729. & montai à cheval pour me rendre à *la Rochelle*.

Il ne m'arriva rien dans ma route qui fut digne d'attention, si ce n'est que je rencontrai à quelques lieuës d'*Orleans* dix sept jeunes Parisiens qui me parurent pour la plûpart Enfans de Famille. Ils étoient tous enchaînés ensemble, les uns par un pied, les autres par le cou. Je m'arrêtai dans l'Auberge où ils étoient & m'informai aux Archers qui les conduisoient, du lieu où alloient ces pauvres jeunes Gens, des crimes qu'ils avoient commis & des suplices auxquels ils étoient condamnés. Mais tout ce que j'en pus apprendre, c'est qu'ils avoient ordre de les conduire à *la Rochelle*, où on les embarqueroit pour *le Canada*. Leur état excita ma compassion. Je m'éloignai d'eux & les devançai pour ne plus voir un si triste spectacle. Le Lecteur peut bien penser que j'ignorois alors que nous dûssions être compagnons de voyage.

CHAPITRE II.

*Reception de l'Auteur à bord de L'*Elephant, *où il se trouve confondu avec ceux qui viennent à la Chaîne.*

Arrivé à *la Rochelle*, je m'informe de l'endroit où pouvoit être logé Mr. *Hocquart*. On me dit qu'on croyoit que je le trouverois à bord de *l'Elephant* (c'est ainsi que se nommoit ce fameux Navire qui devoit partir pour le *Canada.*) Loin de soupçonner la moindre supercherie, ce fut une vraïe satisfaction pour moi de savoir mon Protecteur sur Mer. J'avois déja une grande envie de voir un Vaisseau complet; c'est pourquoi, croyant ne devoir pas manquer cette occasion, je me rendis au-plutôt à bord de ce Bâtiment pour y présenter ma lettre à Mr. *Hocquart*: mais il n'y étoit pas. Lorsque j'en voulus partir, on me signifia que je devois l'attendre, quoi-qu'il ne dût ar-

arriver, que lorsqu'on commenceroit à lever l'ancre pour faire voile vers le *Canada*. Mon malheur pour lors n'eut plus rien d'incertain. On m'apprit que j'étois concinné aux Soldats & aux Matelots & qu'on agiſſoit ainſi en conformité des Ordres du Roi qui m'avoient précédé.

Il ſeroit inutile de repréſenter ici au Lecteur l'état affreux où cette nouvelle me mit: je n'aurai que trop d'occaſions par la ſuite de mériter ſa pitié. D'ailleurs, comment pourrois-je l'exprimer? puisque je fus ſi étourdi de ce coup, que je ne pouvois comprendre, que j'en demeurai, pendant près de 24. heures dans une eſpece de létargie, ne pouvant ni manger ni parler.

Le lendemain mes eſprits étant un peu revenus, je demandai à parler à Mr. le Lieutenant du Vaiſſeau, qui commandoit alors en l'abſence de Mr. le Comte de *Vaudreuil*. Ce Lieutenant vint m'aborder & me dit pour toute conſolation: „ Comment, „ Monſieur, vous me paroiſſez bien „ triſte! Eſt-ce à cauſe que vous ne „ voyez pas ici vos Camarades? Pre-

„ nez

„ nez patience, ils viendront bien-tôt.
„ Qu'entendez-vous, s'il vous plait,
„ Monſieur, lui repondis-je, par mes
„ Camarades ? Certains petits Meſ-
„ ſieurs comme vous, repliqua-t-il,
„ qui pour faire honneur à leurs Pa-
„ rens, n'ont jamais rien fait que de
„ beau, que de bien, & ont toujours
„ tâché de leur donner beaucoup de
„ contentement. Mais les vilains Pa-
„ rens, comme vous ſavez, qui ſont
„ déja dans un âge à ne plus aimer
„ les plaiſirs de la vie, ne veulent
„ point voir dans la conduite de leurs
„ Enfans, un tableau qui leur repréſen-
„ te journellement le triſte ſouvenir
„ de leur tems paſſé. C'eſt pourquoi
„ ils aiment mieux les envoyer bien
„ loin en *Canada*, afin que s'ils s'y
„ divertiſſent, ce ne ſoit point du
„ moins ſous leurs yeux, ni à leurs
„ dépens. Voyez ſi ces Parens ne
„ ſont pas bien mechans & les pauvres
„ Enfans bien à plaindre. Voilà ſans
„ doute le ſujet qui vous chagrine.
„ Mais quoi ! ſi les *Canadiennes* ſont
„ auſſi jolies que les Griſettes de *Paris*,
„ ne ſerez-vous pas content ?

„ Oh

„ Oh! très content, lui repartis-je: car „ je voyois bien qu'il m'eut été inutile de prendre les chofes fur un autre „ ton. Mais, dites moi Monfieur, „ pourfuivis-je, je crois, fi je ne me „ trompe, qu'il eft bien quatre heures, „ & depuis hier deux heures après „ midi que je fuis ici, je n'ai encore „ pris aucune nourriture, croyez-vous „ qu'il feroit à propos que je man- „ geaffe avant d'arriver chez ces belles „ Demoifelles. Oui certes, je vous le „ confeille, me dit-il, car vous n'y ar- „ riverez pas encore ce foir ni même „ demain. Mais ne vous mettez pas „ en peine, nous avons ici un bon Coq „ (c'eft ainfi en terme de Marine que „ l'on appelle le Cuifinier du Vaiffeau) „ il ne vous laiffera manquer de rien. „ Parlez feulement & vous verrez „ comme vous ferez fervi. Tenez, le „ voilà précifement, écoutez comme „ il a bonne voix pour un Coq!"

Il ne fera pas hors de propos de de dire ici en paffant, que lorsqu'il s'agit d'enlever quelque lourde charge dans un Navire, d'en ôter ou d'y mettre la chaloupe, de carguer les voiles,

les, virer ſur les ancres, ou autres choſes ſemblables, il y a quelquefois plus de cent perſonnes à tirer ſur un ſeul cordage, & qu'alors les Matelots qui ont la plus forte voix, ſont obligés de faire un certain cri, qui fait donner les ſecouſſes nécessaires pour qu'ils puiſſent tous tirer dans ce ſeul moment. Ce cri eſt aſſez plaiſant pour des perſonnes qui n'y ſont pas accoutumées. Il ſe trouve ſouvent accompagné des coups de ſifflets du Capitaine de l'Equipage, ou de celui des Contremaîtres qui en ont; ce qui compoſe une étrange muſique.

Telle étoit donc l'occupation de ce fameux Coq, lorsque cet Officier lui fit ſigne d'approcher. Puis, en continuant ſes railleries en préſence du Cuiſinier. „ Ne vous étonnez pas, me dit-„ il, ſi ce pauvre Garçon ne vous ſert „ point en vaiſſelle d'argent, il eſt „ bon que vous ſachiez que les Coqs, „ qui craignent ordinairement les nau-„ frages, ne ſe ſervent que d'une cer-„ taine vaiſſelle qui va ſur l'eau. „ C'eſt pourquoi Mgr. l'Evêque & Mr. „ l'Intendant, qui vont ſe rendre ici „ com-

„ comme vous, n'y ayant pas regardé „ de ſi près, ont jugé à propos de „ ſe pourvoir chacun de la leur & de „ fort bons Cuiſiniers. Si vous euſſiez „ eu cette prevoyance, il me ſemble „ que vous n'auriez pas mal fait. Mais, „ ſi je ne me trompe, vous avez eu ſans „ doute peur de manquer le Navire, „ c'eſt pourquoi vous êtes venu en ſi „ grande hâte. Monſieur, lui dis-je, „ toutes ces belles raiſons ne me don- „ nent point à manger; ſi vous vou- „ liez avoir la bonté de me les reſer- „ ver pour le deſſert, vous me feriez „ plaiſir. D'accord, me repliqua-t-il, je „ vous laiſſe donc. Exercez bien vo- „ tre apetit".

Le Coq auſſi-tôt me demande ce qu'il y a pour mon ſervice. „ A manger, „ lui dis-je. Comment à manger? Vous „ moquez-vous, Monſieur, me repondit- „ il? Penſez-vous que ce ſoit ici une „ Auberge où l'on mange à toute heure? „ D'ailleurs êtes-vous bien des Nôtres? „ Que trop! lui repartis-je, & je vou- „ drois certainement n'avoir pas cet „ honneur. Ah! Je vous entends, dit brus- „ quement le Drôle: mais pourquoi,

„ Monſieur, depuis ce matin que je vous
„ vois ſur notre Pont, ne m'avez-vous
„ pas averti ? N'avez-vous pas entendu
„ ſonner la cloche? Ne m'avez-vous
„ pas vû alors diſtribuer le Dîner?
„ Ma foi, Monſieur, je n'ai rien à
„ vous donner; vous vous paſſerez
„ de manger; c'eſt votre faute: at-
„ tendez ſi vous voulez juſqu'à ce ſoir,
„ vous en ſouperez mieux. Mais à
„ propos, je veux bien vous avertir
„ d'avance, que l'on ne mange point
„ ici ſeul à ſeul, & afin que vous ne
„ vous y trompiez pas, cherchez des
„ Camarades ,vous avez le tems. Ainſi
dit, il part, court & ne m'écoute plus.

Voilà le beau Cuiſinier qui devoit ſi bien me ſervir & ne me laiſſer manquer de rien. On peut bien connoître par ce trait juſqu'où peut aller la brutalité des Gens de Mer.

Dès ce ſoir-même 26. *Avril*, je vis arriver proche de notre Navire les Archers qui conduiſoient mes pretendus Camarades. Ils étoient dans une Barque. Le Sous - Brigadier vouloit déja monter à notre Bord & demandoit à parler à Mr. le Commandant ou Lieute-

tenant du Vaiſſeau; mais la Sentinelle lui ordonna de ſe retirer, en diſant: que perſonne ne devoit aborder un Navire de Roi après la retraitte battuë. Ils furent donc obligés de ſe retirer à l'écart & d'éſſuyer une groſſe pluye qui leur tomba ſur le corps pendant toute la nuit; ce qui penſa cauſer un grand malheur aux Archers. Comme presque tous ceux qu'ils conduiſoient étoient des jeunes gens de Famille & que par une grande imprudence ils les avoient tous déchaînés, un chacun d'eux s'étoit déja mis pêle mêle, ſous pretexte de la pluye, proche de leurs Gardiens, qui ne ſe méfioient nullement du mauvais tour qu'on vouloit leur jouër. On avoit deſſein de ſe ſaiſir de leurs armes & de les jetter dans la Mer, & ce grand malheur leur fut infailliblement arrivé, ſi le Chevalier de *Courbuiſſon*, Chef de ce complot, ne ſe fut aviſé, pour contrefaire le bon Matelot, de monter au haut d'un cordage qui atteignoit le bout du Mât de leur Barque. Il y grimpoit alors en partie par gageure, en partie pour voir de quel côté ils tourneroient pour

 al-

aller à terre, aprés leur coup fait.

Le Chevalier de *Courbuisson* est un bel homme, hardi, entreprenant. Il tenoit alors le premier rang parmi cette petite troupe. La Noblesse de sa naissance, le bon air de sa taille & ses belles manières sembloient lui donner cette préséance. Il avoit été Lieutenant dans le Regiment *Lionnois* & on eut pu facilement remarquer une grandeur d'ame dans toutes ses actions, si elles ne se fussent souvent trouvées accompagnées de juremens & de paroles sales d'un grand debauché. Il avoit eu une éducation parfaitement bonne; mais semblable à beaucoup d'autres Libertins, ses debauches l'empêcherent d'en profiter & le conduisirent dans le malheureux état où il se voit aujourd'hui. Car il est encore actuellement en *Canada*, où pour avoir épousé la Gouvernante de Mr. l'Intendant, il n'en est pas plus heureux, puisque, afin de pouvoir vivre, il est obligé d'y vendre du tabac à l'once.

Ce Chevalier donc, étant grimpé au haut d'un gros cordage, y fut suivi d'un nommé de *Vaticour*, qui ne lui cedoit

en rien pour la force & la temerité. Les mains du premier s'échauffèrent tellement, qu'il tomba ſur le ſecond; de ſorte que peu s'en fallut, que tous deux ne ſe caſſaſſent les reins. Cet accident attriſta tellement leurs Camarades, qu'ils ſongèrent plutôt à leur procurer du ſoulagement, qu'à regaler les Poiſſons du corps de leurs Archers.

Le lendemain, dès les ſix heures du matin, ils montèrent à bord de *l'Elephant*. Le Sous-Brigadier préſenta ſa Liſte à Mr. le Comte de *Vaudreuil*. Lieutenant de Roi, qui commendoit en Chef le Navire. Je n'avois pas encore eu l'honneur de ſaluër ce Seigneur, parce qu'il étoit un peu tard lorsqu'il vint coucher à bord. Je n'oublierai jamais toutes les bontés qu'il a euës pour nous. L'affabilité & la douceur peintes ſur ſon viſage, lui attiroient un certain reſpect. Il étoit d'une complaiſance & d'une équité qui rendoient ſon abord doux & facile à tous ceux qui avoient recours à ſes jugemens. Son nom eſt très cheri dans toute la *Nouvelle France*, où Mr. ſon Père a été long-tems Gouverneur Général. Il

y conduiſoit alors Mrs. ſes Freres, dont l'un nommé Mr. de *Cavagnal* eſt preſentement Major-Général de toutes les Troupes de la Colonie, & l'autre plus jeune, nommé Mr. *de Rigault*, qui devoit y être Capitaine d'une Compagnie de Soldats de Marine; tous deux d'un mérite très diſtingué.

La curioſité m'ayant porté à monter ſur le Pont, pour voir ces nouveaux Embarqués & les entendre appeller chacun par leur nom, je ne fus pas peu ſurpris de m'entendre nommer le troiſiéme. Comme je ne me ſerois jamais imaginé devoir être ſur une pareille Liſte, je héſitai un peu avant d'y repondre. Ce qui ne laiſſa pas que d'aprêter à rire.

Quand nous eûmes tous comparu, Monſieur le Comte de *Vaudreuil* congédia le Sous-Brigadier, en lui donnant une décharge de ſa Commiſſion, après quoi on nous preſcrivit à chacun ce que nous avions à faire. Ce Seigneur eut la bonté de nous faire une très courte exhortation & nous promit qu'on auroit pour nous tous les égards dûs à de jeunes Gens de Famille, tels que nous

nous paroiſſions être. En même-tems il fit aſſembler tous les Soldats de Marine & autres Gens qui compoſoient l'Equipage, tant afin qu'ils euſſent à nous reconnoître, en cas que quelqu'un de nous voulût s'évader, que pour leur défendre de nous faire la moindre inſulte. Il nous dit en leur préſence, qu'il ne prétendoit point qu'on nous chagrinât, & que pour peu que l'on nous fit de peine, nous n'aurions qu'à lui en porter nos plaintes, qu'il nous rendroit prompte & bonne juſtice. Cette recommendation étoit d'autant meilleure, que ces ſortes de Gens nous regardoient déja tous, comme ſi nous euſſions même été au deſſous de leur ſorte.

Ma ſurpriſe m'étourdiſſoit lorſque je reconnus parmi ces jeunes Infortunés deux de mes anciens Compagnons d'étude. L'un ſe nommoit *Narbonne* fils du Commiſſaire de *Verſailles*, & ci-devant Commis de Mr. le Comte de *Maurepas*: *Guindal* étoit le nom du ſecond. Nous nous embraſſâmes comme de fideles Confrères & primes dès ce moment la reſolution de nous conſoler avec le

reſte de cette petite troupe, qui ne paroiſſoit pas d'humeur à vouloir emporter avec ſoi une paquodille de chagrin : tant il eſt vrai, que *la conſolation des malheureux eſt d'avoir des ſemblables.*

Je ne puis m'empêcher de dire, que parmi ce petit nombre de Relégués, il y avoit trois Chevaliers dont l'un, comme je l'ai déja dit, étoit le Chevalier de *Courbuiſſon*, Neveu de Mr. le Procureur Général du Parlement de *Paris*; l'autre le Chevalier de *Bauvillé*, Gentilhomme de *Picardie* & le troiſiéme le Chevalier de *Texé*, Pariſien. Les autres étoient fils de bons Bourgeois ou Marchands de cette même Ville & excepté deux pauvres Payſans Braconniers, qui s'étoient aviſés de chaſſer ſur les Terres de Mr. le Comte de *Toulouſe*, ils étoient tous fort proprement vêtus. Il n'y avoit que le Sr. *Narbonne*, dont l'habillement étoit un peu trop ridicule pour l'état où il ſe trouvoit; car il n'avoit par deſſus une veſte noire, qu'une robe de chambre d'Eté d'une belle Perſe, doublée de taffetas bleu & des pantouffles de même couleur bordées d'un galon d'argent.

Tel

Tel étoit l'état dans lequel il s'étoit trouvé, lorsque les Archers le prirent dans sa chambre, sans lui donner le tems de s'habiller; tant ils avoient hâte de le conduire à *Bicêtre*, pour y joindre la Chaîne qui devoit partir incessamment. Il troqua cette robe de chambre, pour ainsi dire neuve, contre un petit chapeau rond & un mechant habit de Matelot, qui lui plaisoit fort, parce qu'il avoit un Capuchon.

Un moment après que nous eûmes déjeuné ensemble, un Sergent vint de la part de Mr. le Comte de *Vaudreuil*, nous distribuer à chacun un *Hamacq* avec une assez bonne couverture pour coucher. Ces sortes de *Hamacqs* étoient faits d'une toile assez grossiere, aux deux bouts de laquelle étoit attachée une corde qui servoit à les suspendre dans l'Entrepont du Navire. Ces lits sont fort commodes, sur-tout dans un Vaisseau de guerre, où il y a beaucoup de monde, d'autant qu'ils ne tiennent que fort peu de place & qu'ils suivent le branle du Navire: c'est pourquoi quelques personnes les appellent *Branles*. Il nous fut permis de les suspen-

dre où bon nous ſembleroit, ou pour mieux dire où nous pourrions ; puiſque les Soldats de Marine, ceux de nouvelle levée, les Pilotins, Canoniers, Matelots, Mouſſes & autres occupoient déja beaucoup de places.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait point eu d'autres lits ; car Mrs. les Officiers & Gardes-Marine y avoient chacun le leur, ou plutôt un pour deux, d'autant qu'ils étoient obligés de faire le *Quart*, auſſi bien que le reſte de l'Equipage. C'eſt *faire le Quart*, en terme de Marine, que de dormir de quatre heures en quatre heures. C'eſt pourquoi, ſuppoſons qu'il y ait trois cens perſonnes dans un Navire, il y en aura toujours cent cinquante, tant de jour que de nuit, qui veilleront à la ſûreté du Vaiſſeau, pendant que les autres dormiront. Perſonne n'eſt exempt de faire ce *Quart*, excepté ceux qui ſont malades & les Paſſagers, Gens de bonne volonté, qui pour vaquer à leur commerce ou à leurs affaires, payent leur paſſage ; mais en cas de danger, ils n'en ſeroient pas plus exempts que les autres, qui, tel mauvais tems qu'il

faſſe,

faſſe, ſont obligés de demeurer ſur le Pont pendant leur *Quart*.

On appelle la droite du Navire *Tribor* & la gauche *Babor*. Mr. le Comte de *Vaudreuil*, en qualité de Lieutenant de Roi & de Commandant du Vaiſſeau, faiſoit le premier *Quart* & commendoit à *Tribor*. Mr. ſon Lieutenant lui ſuccedoit & par conſequent commendoit ſur *Babor*; deſorte que les uns & les autres reveillant leurs Camarades, on n'entendoit que crier: *Tribor au quart*, ou *Babor au quart*. Nous n'étions, comme l'on peut bien penſer, pas exempts de cette petite incommodité. Ce qui nous contraignit, le Bâtiment étant prêt à partir, de deux *Hamacqs* à n'en faire qu'un, d'autant que tout étoit ſi plein, qu'il eut été presque impoſſible de faire autrement.

CHAPITRE III.

*Départ du Navire l'*Elephant. *Batême du* Grand Banç *de* Terre Neuve, *avec la Description du Fleuve* St. Laurent.

Nous fumes environ huit jours en rade, à quatre lieuës de *la Rochelle* vis à vis l'Ile de *Rhé*, pendant le quel tems nous fimes assez bonne chère. Nous étions cependant six par six reduits à manger à la *Gamelle*, partie principale de la vaisselle de ce beau Cuisinier, & qui en cas de naufrage pouvoit se soûtenir d'elle-même sur les ondes: mais par bonheur, qu'avec un peu d'argent, nous gagnames facilement l'amitié de ce Coq, qui nous faisoit venir ce que bon nous sembloit de *la Rochelle*. Le Chevalier de *Courbuisson*, qui avoit déja voyagé sur Mer, ne se trouva point surpris de cette vaisselle, ni de la cuisine, feignant au contraire, par gaillardise, de prendre à honneur & gloi-

gloire de se servir de ce qui en toute autre occasion ne lui eut apporté aucune honte. Ce ne fut-même que malgré lui, que nous en fimes acheter d'autre à la Ville.

Cependant on achevoit la charge du Navire, où chacun de nous se faisoit un plaisir de prêter les mains, sans qu'on l'y obligeât, quoiqu'on eut été en droit de le faire. Nous n'agissions ainsi, que pour correspondre aux bontés de Mr. le Comte de *Vaudreuil*, qui ne vouloit point en aucune façon, que l'on nous chagrinât & sans qui on nous eut bien obligé par force de mettre la main à cette manœuvre. Enfin tout étoit prêt: vaches, cochons, poules, poulets, pigeons, canards & autres animaux pour la provision de bouche étoient déja embarqués.

On n'attendoit plus que l'arrivée de Mr. *Dosquet*, Evêque de *Samos*, & Coadjuteur de *Quebec*, qui devoit s'embarquer pour aller faire les fonctions d'Evêque dans toute la *Nouvelle France*. Il devoit se rendre incessamment à notre Bord avec Mr. *Hoquart*, que l'on attendoit aussi avec tout son monde, pour

le

les paſſer en *Canada*. C'eſt à lui, ainſi je l'ai déja raporté, à qui j'étois malicieuſement addreſſé. Il devoit y remplir la place d'Intendant, vacante par le rapel de Mr. *Dupuis*, qui n'y avoit demeuré que deux ans, au lieu des neuf pendant leſquels on laiſſe ordinairement les Intendans dans l'exercice de cet emploi. Comme je vis qu'il étoit pourvû de Secretaires & de Sous-Secretaires, je ne jugeai pas à propos de faire uſage de ma lettre de recommendation.

Ce fut le 4 *Mai* 1729 ſur les huit heures du matin, que ces Seigneurs ſe rendirent à Bord. Ils étoient accompagnés d'un grand nombre de Prêtres Miſſionnaires de *St. Sulpice*, de Jeſuites, de Recollets, d'autres Paſſagers & d'un aſſez grand nombre de Domeſtiques. Ce même jour, auſſi-tôt qu'ils furent entrés, on leva les ancres pour ne les plus jetter de long-tems, & après avoir ſalué la Ville de quelques coups de Canons, nous fimes voile pour *Quebec*, vers les dix heures du matin. La ſaiſon étoit belle & le vent favorable.

Ceux qui n'ont jamais voyagé ſur Mer, s'imaginent qu'elle eſt telle par

tout

tout qu'ils la voyent proche de ses bords, mais ils se trompent extrèmement. S'ils l'eussent visité plus loin, ils l'auroient trouvé indubitablement noire comme de l'encre, & il ne faut pas s'en étonner, puisqu'on pretend alors qu'elle n'a pas de fond, dont autrement elle emprunteroit la couleur. Quelques jours après notre départ nous rencontrâmes quelques *Marsouins*. Ces sortes de poissons suivent ordinairement le vent, se hazardant de courrir en pleine Mer: ce qui est assez surprenant, car il ne faut pas s'imaginer que la Mer soit pleine de poissons. Ce peuple écaillé est un peu trop timide pour oser se risquer à parcourir de vastes Mers où il ne trouveroit rien à manger. En effet de quoi vivroit-il dans ces espaces liquides, où l'on prétend qu'il n'y a pas de fond? Si l'on en trouve donc en pleine Mer, ce n'est que par un cas fortuit, à moins que ce ne soit sur des Bancs.

Je ne m'amuserai point à raconter quantité de bagatelles qui ne serviroient qu'à allonger cette Histoire. Au reste il ne nous arriva rien d'extraordinaire jus-

jusques à notre arrivée vers *le Grand Banc de Terre neuve.* Nous eûmes quelque gros tems à cet approche; car le moindre vent en cet endroit, y peut mettre la Mer en fureur. Ce fut alors que nous souffrimes, d'autant que les Cuisiniers, faute de feu, ne nous pouvoient rien fournir à manger. Heureusement que cette première tempête ne fut pas de longue durée. Elle cessa au bout de deux fois 24. heures, après quoi les vents étant appaisés, nous nous trouvames sur ce fameux Banc. Là, le calme succedant au mauvais tems, nous eûmes tout celui de pêcher de la *Moruë.*

C'étoit un plaisir de voir cette pêche. A peine nos Matelots avoient-ils jetté l'hameçon, au bout duquel étoit attaché un morceau de lard ou de beuf salé, gros comme le poing, qu'ils faisoient capture, malgré la profondeur qui est bien de trente à quarante brasses d'eau. Ainsi il n'y avoit qu'à jetter & tirer, tant il est vrai que la prodigieuse quantité de *Moruës* que l'on voit en *Europe*, vient principalement de cet endroit.

Cette *Moruë* eſt longue d'environ trois pieds, large à proportion, marbrée ſur le dos de taches cendrées & rouſſâtres; ſa gueule & ſes yeux ſont grands & ſa tête eſt groſſe à peu près comme celle d'un Enfant de ſix ou ſept mois. Elle a quatre dents dures, pointuës, blanches, ſerrées, formant une eſpéce de lime au fond du goſier; deux en haut, deux en bas, repondant l'une à l'autre, ayant les pointes tournées vers le dedans; ſa chair eſt blanche & de ſi bon goût, que j'oſe dire qu'étant fraîche pêchée, elle ſurpaſſe par l'excellence de ſa délicateſſe toute celle des autres Poiſſons: mais il eſt impoſſible de la pouvoir goûter de cette façon en *Europe*. Il y a deux ſortes de *Moruës ſalées*; l'une qui s'apelle *Moruë blanche*, ou *verte*, & l'autre ſe nomme *Moruë ſeche* ou *parée* & quelquefois *Merlu* ou *Merluche*. Ce n'eſt néanmoins que la même eſpèce de Poiſſon, mais diverſement ſalée, ou preparée pour la rendre de garde. La pêche de la *Moruë verte*, ſe fait vers le *Canada*, ſur le *Grand Banc de Terre-neuve* & ſur les Battures de ce Banc.

Après cette petite Pêche que l'on cessa au bout d'un quart-d'heure, car souvent on passe sans s'arrêter, le Sr. *Chaviteau*, premier Pilote du Navire, fit avertir tout son monde, c'est-à-dire, tous les Matelots de l'Equipage, qu'ils eûssent à se preparer promtement pour la célébration du Batême. C'est une coûtume ancienne si bien observée par ces sortes de Gens, que je crois qu'ils renonceroient plus volontiers au Batême de l'Eglise qu'à celui-ci, dont l'origine ne provient que d'un badinage, que se firent autrefois entre eux les premiers Matelots. Cette Cérémonie est aussi absurde que ridicule. On y joue sans scrupule le Mistère de notre Régeneration & de la manière du monde la plus impertinente. Quoi-que plusieurs Auteurs en ayent parlé, je ne puis m'empêcher d'en dire ici quelque chose, par raport au grand nombre de *Catechumenes* ou *Anabaptistes* que nous étions pour ce Batême, dont personne n'est exempt, à moins que d'y avoir déja passé. Et je suis persuadé, que si le *Pape* s'y trouvoit, *Sa Sainteté*-même n'en seroit pas plus privilegiée que

que les autres qui ne l'ont pas encore reçû.

Toutes choſes étant bien preparées pour cette ſolennité, le Sr. *Chaviteau* qui étoit monté dans la Hune du grand Mât, ſe fit entendre en tremblottant de toutes ſes forces, comme un Vieillard tranſi de froid. Il repréſentoit le Bonhomme *Terre-neuve* ayant une barbe ſale poſtiche, qui lui pendoit depuis le menton juſqu'à l'eſtomach. Ses cheveux étoient à peu près de même. Outre cela, il étoit vêtu d'un vieux capot, qui lui deſcendoit juſqu'aux talons, & dont le poil long, noirâtre étoit aſſez ſemblable à celui d'un Ours. Ce capot avoit pour franges tous les bouts des queuës & nageoires des *Moruës*, que nous venions de pêcher & dont il s'étoit auſſi fait une ceinture.

Dans cet état, pour commencer ce ce beau cerémonial, il ſe mit à crier, mais d'une voix caſſée : *D'où le Navire?* Ses Gens qui étoient en bas ſur le Pont, lui repondirent: *De la Rochelle. A la bonne heure* repartit-il, *j'en ſuis bien aiſe.* Enſuite, pour la forme, il demanda le nom du Bâtiment & celui

du Capitaine qui le commendoit. A peine lui eut-on repondu qu'il ſe nommoit l'*Elephant*, commendé par Mr. le Comte de *Vaudreuil*, qu'il s'écria: *Ah! cher* Elephant, *qu'il y a long-tems que je t'attends!* *Et Mr. le Comte ce bon ami, comment ſe porte-t-il? A-t-il toujours de bonnes liqueurs? Car de toutes celles qu'ont apporté ceux qui ont paſſé par ici depuis lui, je n'en ai goûté aucune qui ait pu me ravigoter le cœur comme les ſiennes.* On lui cria auſſi-tôt: qu'il ſe portoit bien; qu'il conduiſoit avec lui une nombreuſe & honorable compagnie, entre-autres Mr. l'Evêque de *Samos* & Mr. l'Intendant de *la Nouvelle-France*, qui lui rempliroient volontiers ſes flaccons. *Oh, quelle joye, mes chers Enfans!* dit-il, en s'éclatant de rire. *Allons, vîte qu'on me deſcende. Ah! que je vais bien me dilater la rate!* Sur le champ quatre Matelots vêtus d'une façon tout à fait bizare lui ſervent d'Ecuyers. Deux le tiennent par deſſous les bras & les deux autres lui ſoutiennent les deux jambes, comme s'ils euſſent eu peur qu'il ne tombât.

D'abord qu'il fut deſcendu ſur le Pont,

Pont, tous les Pilotins, Maîtres, Contre-Maîtres & Matelots de l'Equipage, qui composoient un nombre de plus de quatre-vingt personnes, vinrent le recevoir. Ils étoient tous armés de piques & de bâtons; Tous barbouillés & & vêtus d'une manière aussi grotesque que ridicule pour l'action qu'ils pretendoient faire. Ils avoient aussi presque tous de méchans habits ou haillons attachés avec des cordages qui faisoient plusieurs fois le tour de leur corps. Quelques-uns-même avoient des poulies grosses & petites, qui étant enfilées les unes contre les autres, leurs servoient de bandolliere; Quelques-autres enfin en tenoient dans leurs mains, en forme de chapelets. Tels étoient donc leurs beaux habits sacerdoteaux.

Dans cet équipage, ils conduisirent premiérement leur Bon-homme *Terre-neuve* en procession, au tour du Navire, en chantant des chansons ou hymnes de leur façon. Ensuite ils le firent asseoir sur un banc qui lui servoit de trône vis à vis d'une grande Baille d'eau que l'on avoit mise exprès sur le Gail-

lard de derrière * pour y celébrer le Batême. Sur cette Baille pleine d'eau étoit une planche assez chancelante sur laquelle devoient s'asseoir tous les *Catechumenes*, desorte qu'elle pouvoit tomber dans l'eau au moindre attouchement d'un Matelot qui étoit exprès à côté, pour y faire culbuter ceux qui ne donneroient rien dans le bassin que tenoit un autre Matelot, pour y recevoir les offrandes des Baptisés. C'étoit-là, le vrai nœud baptismal ou le principale motif de toute cette cerémonie! Ce qui faisoit que le *Catechumene* en donnant seulement une piéce de 20. à 30. sols plus ou moins, pouvoit passer pour bien baptisé & éviter par ce moyen une inondation de laquelle il n'auroit pu échaper, d'autant qu'outre la force majeur dont il étoit environné, il se trouvoit encore retenu par un petit crochet de fer, qui étant attaché à un bout de cette Baille lui repondoit à la ceinture de sa culotte.

Ils commencérent par Mgr. l'Evêque qu'ils

* C'est le pont du Navire le plus élevé, où est toujours la chambre du Capitaine & des Officiers.

qu'ils firent aſſeoir ſur cette vénérable planche, où après lui avoir fait prendre un Parrain, ils lui donnèrent le nom d'une Montagne ſituée dans une Ile dont je ne me ſouviens point, & lui firent faire ſerment ſur un Livre de Cartes Hydrographiques: *qu'il ne baiſeroit jamais la Femme d'aucun Matelot; que comme* Evêque *il recevoit ce Batême pour bon &* qu'en telle qualité *il s'engageoit à en faire faire autant, en pareille occaſion, à ceux ou à celles qui ne l'auroient pas encore reçû, &* s'ils le lâchèrent, ce ne fut qu'après qu'il eut lâché lui-même un Louis d'or à l'offrande. Tel eſt le ſerment qu'ils font prêter ordinairement.

Mr. l'Intendant fut le ſecond à qui ils en firent autant. Enſuite ils allèrent tour à tour aux Prêtres Miſſionnaires, dont quelques-uns vouloient ſe cacher, mais il ne leur fut pas poſſible, car tous ces Satellites du Bon-homme *Terreneuve* avoient des yeux marins qui penétroient par tout & gardoient tous les coins & paſſages du Navire. Ils connoiſſoient par avance tous les *Catechumenes* dont ils s'étoient déja formé

dans la tête une liſte du profit qu'ils eſperoient en tirer: c'eſt pour cela qu'il étoit impoſſible qu'aucun leur échapât.

Quelques-uns donc de ces Prêtres, voulant faire les ſcrupuleux, leur bigoterie ne ſervit qu'à faire élever des éclats de rire de toutes parts, d'autant qu'on les vit ſubir en murmurant, ce qu'ils auroient dû faire de bonne grace. Mrs. les Officiers & Gardes-Marine, qui n'y avoient pas encore paſſé, les ſuivirent gaillardement à leur tour ſans ſe faire prier. Et immediatement après eux on vint à nous-autres *Lettres de cachet* (car c'eſt ainſi qu'on nous appelloit). Chacun en fut quitte après avoir donné ſelon ſa volonté. Nous y fumes ſuivis des Paſſagers & des Soldats de nouvelle levée. Mais il n'en fut pas de même de ces derniers; car, comme ils n'avoient pas aſſez d'argent pour ſatisfaire à l'offrande & que Mr. le Comte de *Vaudreuil* avoit défendu qu'on les inondât, les Matelots pour s'indemniſer d'une telle défenſe leur donnèrent à chacun des coups de queuës de *Moruës*, qu'ils avoient détrempées dans du noir.

Ce Batême ſelon les Matelots ne doit point être imparfait. Il leur faut toujours un objet ſur lequel ils puiſſent exercer les derniers traits que requiert une pareille cerémonie, pour qu'elle ſoit conduite à ſon dégré de perfection. Le Sr. *Pelletier*, fils d'un Marchand de *Paris*, fut la malheureuſe Victime qu'on leur abandonna pour cet effet. On l'avoit trouvé quelques jours auparavant à vouloir badiner avec un jeune homme, d'une maniere qui ſentoit le fagot & pour lequel crime il avoit été amarré ſur un canon & frappé de coups de garcettes. Ce miſerable croyoit qu'on l'avoit oublié & rioit déja de ce qu'on n'avoit pas penſé à lui, quand un Matelot vint poliment le ſaluer & le prier d'avoir la bonté de venir s'aſſeoir ſur cette planche. Il n'y fut pas plutôt qu'on l'y accrocha un peu mieux qu'un autre. Comme il ne ſe doutoit de rien il paya aſſez généreuſement : mais les Matelots n'eurent pas plutôt recû ſon argent, qu'ils le jettèrent impitoyablement dans la Baille & l'inondèrent d'une ſi horrible façon, que les ſeaux

d'eau lui tomboient d'en haut, d'en bas & de tous côtés. Il avoit beau crier, heurler, demander miſericorde il n'en fut ni plus, ni moins baptiſé d'importance.

Après ce beau lavement maritime, les Matelots qui avoient reçu de quoi ſe laver copieuſement le goſier, allèrent ſe baptiſer eux-mêmes intérieurement de vin & d'eau-de-vie. Cette cerémonie ne s'exerce que ſous l'*Equateur*, ſous les *Tropics*, ſous les *Cercles Polaires*, ſur ce *Grand Banc de Terre-neuve*, aux Detroits de *Gibraltar*, du *Sond* & des *Dardanelles*.

Le *Grand Banc* eſt une hauteur d'un fond de Mer qui s'éleve en de certains endroits juſqu'à 15. braſſes au deſſous de l'eau & en d'autres endroits juſqu'à 40. 45. braſſes de profondeur; ce qui donne moyen aux Vaiſſeaux de flotter deſſus ſans danger. Ce *Grand Banc* a 150. lieuës de longueur & 50. en ſon plus large. Toutes ſes extrèmités ſont perpendiculaires, deſorte que ſa partie exterieure, qui borne ſon terrain, eſt une Mer où la ſonde ne trouve point de fond, quoique le deſſus de

ce

ce *Banc* ne faſſe pas une même ſuperficie & qu'il y ait plus de fond en un endroit qu'en l'autre. Chacune de ſes parties eſt plate : c'eſt une Roche remplie de quantité de coquillages & de petits Poiſſons dont les Moruës ſe nourriſſent. On tient que ce ſont les *Baſques* qui en pourſuivant les Baleines ont découvert le grand & le petit Banc des Moruës, cent ans avant la navigation de *Chriſtophle Colomb*, auſſi bien que le *Canada* & la Terre neuve de *Baccalaos*, qui ſignifie *Moruë*, parce que ces Terres abondent auſſi en Baleines dont ils ſont fort friands & que ce fut un *Baſque Terre-neuvier*, qui en porta la première nouvelle à *Chriſtophle Colomb*, comme temoignent pluſieurs Coſmographes. Quelques autres veulent que la découverte du *Grand Banc* ſoit duë à *Jacques Cartier*, *Malouin*, & c'eſt lui en effet qui en a montré le chemin aux *Bretons*.

Nous fumes l'eſpace de ſix jours tant à le traverſer qu'à arriver proche de l'Ile de *Terre-Neuve* qui n'en eſt éloignée qu'à environ 45. lieuës. Nous y eumes quelques vents contraires. D'ailleurs

leurs, comme nous approchions des Terres, notre Bâtiment n'alloit plus qu'à petites voiles. Souvent les Navigateurs dans ces endroits, ne pouvant prendre hauteur, par raport aux brouillards ou aux mauvais tems, ſont obligés de n'aller qu'à mats & à cordes, ſouvent-même ils mettent leur Navire de côté pendant la nuit, ſans quoi ils courroient riſque d'échouër ſur ces côtes. C'eſt pourquoi il y a toujours à ces approches un Matelot monté au plus haut des hunes qui fait bonne ſentinelle, ſûr d'être recompenſé de ſa peine lorſqu'il découvre les Terres.

La plûpart de nos voiles étoient donc carguées, quoique nous eûſſions le vent favorable, quand le 2. *Juin* vers les 9. heures du matin, un Mouſſe qui étoit ſur le plus haut perroquet du Vaiſſeau ſe mit à crier: *Terre*, *Terre*. Comme le Ciel étoit beau & ſerein, nous apperçumes preſque auſſi-tôt l'Ile de *Terre-Neuve*; ce qui repandit la joye par tout le Vaiſſeau; car chacun s'ennuyoit aſſez de n'avoir vu autre choſe pendant 29. jours que de l'eau. Nous rengeames à notre droite cette Ile & arri-

arrivames, au bout de deux jours à la faveur d'un bon vent, vis à vis l'Ile *aux Oiseaux*. Ce font deux Rochers qui s'élevent dans la Mer & dont le fommet furpaffant la furface des eaux fert de retraite à une quantité prodigieufe d'Oifeaux blancs nommés *Goëlans*, qui ne vivent que de petits Poiffons. On en rencontre fouvent en pleine Mer. Ils étoient en fi grand nombre à voltiger autour de ces Rochers que nous tirames fur eux, par divertiffement, deux coups de canons. Après quoi, en traverfant la Baye de *St. Laurent*, nous nous trouvames auffi avec tout le bonheur poffible, au bout de deux jours, à l'entrée du fameux Fleuve de ce même nom.

La grande Rivière du *Canada* dans l'Amerique Septentrionale, fe nomme aujourd'hui le Fleuve de *St. Laurent*, à caufe que les premiers Vaiffeaux *François* qui la reconnurent, entrèrent dans fon embouchure le jour de la Fète de *St. Laurent*. On peut dire qu'il eft un des plus beaux Fleuves du Monde. Il a deux cens braffes de profondeur, vingt cinq ou trente lieuës de largeur

à

à ſon embouchure où eſt ſon Golfe; enſuite il va toujours en ſe retréciſſant vers les Lacs d'où l'on pretend qu'il prend ſa ſource. Son flux monte juſqu'à *Quebec*, qui eſt à environ cent quarante lieuës de ſon Golfe. Ses bords aſſez agréables par tout ailleurs, ne le ſont pas beaucoup jusques à la Rivière de *Jacques Cartier*, ſituée à quinze lieuës de *Quebec*, où les gros Navires ſe trouvent hors d'état de pouvoir monter plus haut. Ce lieu a pris ſon nom de ce *Malouin* qui dans ſes premières découvertes y fit naufrage & fut obligé d'y paſſer un hiver bien rigoureux.

On trouve par tout ce Fleuve une quantité prodigieuſe de Poiſſons, non ſeulement d'eau douce, mais auſſi de Mer. Son canal qui eſt extrèmement large, contient pluſieurs grandes Iles, & ſon cours a plus de ſix cens lieuës de long, puis qu'on pretend que par ſon moyen, on peut joindre celui du Fleuve *Miſſiſſipi*.

CHAPITRE IV.

*Naufrage de l'*Elephant. *Mœurs & Façons d'agir des Habitans du* Canada.

NOus nous trouvames le 15. *Juin*, fort avancés dans le Fleuve *St. Laurent*. Nous allions toujours la ſonde à la main; car ce Fleuve, à cauſe des Rochers qui ſont au fond, eſt des plus dangereux, deſorte que nous étions obligés de jetter l'ancre tous les ſoirs. Je ne voyois des deux côtés que de très hautes Montagnes dont les arbres me recréoient aſſez la vuë & nous é-tions déja vers l'Ile *Rouge*, vis avis la Rivière du *Loup*, lorsque quelques *Algonkins*, qui habitent en cet endroit, vinrent à notre bord avec deux de leurs canots. Ce fut les premiers Sauvages que je vis; je ne pouvois me laſſer d'admirer l'agilité & la hardieſſe avec laquelle ils nageoient ſur ces ondes enflées, dans leurs petits canots.

Mais,

Mais, que c'étoit peu de chofe, en comparaifon de ce que j'ai vu par la fuite ! Comme c'étoit à peu près le tems que l'on attendoit le Navire du Roi dans le *Canada*, ces Sauvages, qui en avoient fans doute entendu parler, étoient aux aguèts pour voir s'ils ne le verroient pas arriver, & ayant reconnu à notre Flamme, que c'étoit lui-même, ils ne manquèrent pas de nous aborder à deffein de nous faire quelques petits Prefens, dont ils comptoient bien recevoir l'interêt; c'eft pourquoi ils nous aportèrent quelques Perdrix, Liévres, & autres gibier.

Mr. l'Evêque qui avoit déja mis fa foutanne violette avec fa grande croix, leur donna dabord & de bon cœur fa Benédiction; prélude du payement qu'ils devoient avoir de leurs Prefens. Mais quoi-qu'ils la reçurent à genoux, avec tout le refpect & la vénération qu'ils portent ordinairement au *Grand Patriarche* (car c'eft ainfi qu'ils le nomment) je crois néanmoins qu'ils furent bien plus contens des pois, du lard & de quelques autres bagatelles qu'on leur

leur donna, après quoi ils s'en allèrent, en prenant dans leur canot le R. P. *Luc* Recollet *Canadien*, pour le conduire en toute diligence à *Quebec*, afin qu'il y annonçât notre arrivée.

A la vuë du gibier de ces Sauvages, quelques Officiers & Gardes-Marine, voulant faire les bons Chaſſeurs, obtinrent la permiſſion d'aller à terre dans ce même endroit. Ils s'imaginoient déja que toutes les Perdrix, & les Liévres alloient courir au bout de leurs fuſils; mais, après une journée de Chaſſe, ils eurent la honte de venir nous rejoindre un peu plus bas, en n'aportant avec eux que quelques mechans petits Oiſeaux avec un Rat muſqué.

Nous allions fort doucement &, comme je l'ai déja dit, toujours la ſonde à la main. Nous paſſâmes de cette façon l'Ile aux *Liévres* & celle aux *Coudres*, qui a bien trois lieuës de long & nous étions déja parvenus dans un endroit où nous n'avions plus guère que 16. ou 17. lieues pour nous rendre à *Quebec*, quand cette lenteur d'aller, impatientant tout le monde; & ſurtout Mrs. les Eccléſiaſtiques, qui

étoient en grand nombre & croyoient toujours qu'ils ne ſeroient jamais aſſez-tôt à cette Ville ; quand ces Prêtres, dis-je, voyant bien plus, que l'on alloit déja jetter l'ancre, parceque la nuit commençoit à tomber, prièrent Mr. le Comte de *Vaudreuil*, avec tant d'inſtance & de ſi bonne grace, de ne la point faire jetter, que ce Seigneur qui eſt bon de ſon naturel, ſe laiſſa gagner à leurs prieres. Il faut avoüer d'ailleurs, que la beauté du Ciel, qui commençoit à s'étoiler, jointe à un petit vent *Nord-Eſt* qui donnoit alors, contribua beaucoup à cette complaiſance du Comte, que nous penſames tous payer aux dépens de notre vie.

Le vent devenoit beaucoup plus violent & nous avancions toujours, lorsqu'environ vers le milieu de la nuit, voici notre Vaiſſeau qui tout à coup heurte & ſaute rudement ſur un Rocher. Déja cette ſecouſſe épouvantable ſuivie de quantité d'autres attouchemens, durant l'eſpace de plus de trente toiſes ſur ce Rocher, imprime la terreur dans le cœur-même des plus har-



hardis: Déja, deux ancres ſont jettés & nos Matelots, ſans perdre de tems ni recevoir aucun commendement, courrent çà & là & ſautent au plus vîte à la manœuvre, quand, malgré la promptitude de leurs bras occupés à iſſer les voiles, le Navire file ſur ſes cables & fait encore un autre ſaut, mais bien plus terrible que le premier, qui lui briſant ſa Quille, le jette ſur la pointe d'un autre Rocher qui étoit le dernier de ce chenal. Ce fut là donc, où la Quille de notre Bâtiment briſée, nous échouâmes malheureuſement.

Cet enchaînement de Rochers, ſur lequel nous étions alors, ſe trouve dans ce Fleuve, préciſement entre le Cap *Brulé* & le cap *Tourmente*. Ce dernier Promontoire d'une hauteur extraordinaire, eſt ainſi nommé par raport à ſa traverſée, qui eſt des plus dangereuſes, à moins que l'on y paſſe la ſonde à la main & lorsque la marée eſt haute. Il fait l'extrêmité d'une chaîne de Montagnes de cinq cens lieuës de long. C'eſt là auſſi, où ſe fait la jonction de l'eau douce du Fleuve *St. Laurent* avec

celle de la Mer. Nos Pilotes connoissoient tous parfaitement cet endroit: mais il est bon de dire ce qui les a trompé.

Nous avions fait rencontre, il y avoit quelques jours, vers l'embouchure de ce Fleuve, du Navire d'un Armateur de *la Rochelle*, commendé par un nommé *Fleuri*. Ce Vaisseau qui étoit assez bon voilier, ayant été un peu de tems derrière nous, s'étoit avancé insensiblement, de manière qu'il marchoit à une petite lieuë de distance à nos côtés. Nous étions alors précisément au milieu & par consequent à une lieuë & demie du rivage, au lieu que le Sr. *Fleuri*, qui étoit dans l'endroit où nous aurions dû être, n'en étoit guère éloigné que d'une demie lieuë, & marchoit, comme je le viens de dire, à nos côtés sans que nous le sachions. Ce Capitaine avoit allumé son Fanal, signe ordinaire que les Navigateurs mettent pendant la nuit lorsqu'ils se rencontrent, afin de ne se point approcher, de peur qu'en ne se voyant pas, ils ne viennent à se briser les uns contre les autres. Nos Pilotes crurent facile-

cilement, par raport à la hauteur de la Montagne, que ce Fanal étoit un feu de quelques Sauvages qui étoient dans la Forêt, deſorte que, cherchant à s'en éloigner d'environ une bonne demie lieuë de diſtance, nous nous trouvâmes ſur cette Batture de Rochers, qu'ils connoiſſoient bien, mais où ils ne ſe croyoient pas. Ainſi nous pouvions bien dire de notre Bâtiment : *Incidit in Scyllam cupiens vitare Caribdim*; parce qu'en effet voulant éviter un danger, nous tombâmes dans un autre.

Nous étions donc dans cet endroit fatal, où la marée venant à baiſſer peu à peu, notre Bâtiment ſe trouva couché ſur le côté. On n'avoit pas attendu juſqu'à ce moment pour en abbattre les Mats; car nous n'eûmes pas plutôt échoués, que les Matelots les couperent à coups de haches. C'étoit une pitié de voir ainſi déſigurer ce magnifique Navire. On avoit auſſi déja jetté dans l'eau quelques piéces de canons qui étoient du côté qu'il commençoit à pancher, mais ils ne furent pas perdus, d'autant qu'ils ne tombérent que ſur le Rocher. La conſter-

nation

nation étoit peinte ſur tous les viſages ; chacun croyoit toucher à ſa dernière fin. On tira quelques coups de canons pour appeller du ſecours, mais envain. Le Capitaine *Fleuri*, qui voyoit bien où nous étions, ne jugea pas à propos d'y venir, ni même de mettre ſa Chaloupe à l'eau pour nous aborder, & dit, par la ſuite, pour ſes raiſons, que le Fleuve étoit trop agité pour oſer s'y riſquer.

Le matin, dès la pointe du jour, nous vîmes venir à nous le Sr. *De la Gorgendiere* Pilote de Roi, penſionné de la Cour, pour aller tous les ans audevant du Navire de *Sa Majeſté*, & qu'il doit attendre pour cet effet vers l'embouchure du Fleuve *St. Laurent*, afin de le pouvoir conduire enſuite en toute ſureté juſqu'à *Quebec*. Ce Pilote, qui ne nous croyoit pas ſi avancé, fut fort ſurpris de nous voir en cet état. Il avoit bien entendu nos coups de canons : mais, comme il ne ſavoit pas que ce fût nous, & pour des raiſons ſans doute ſemblables à celles du Sr. *Fleuri*, il ne s'en étoit guère plus preſſé. Plus de cent cinquante

quante Perſonnes auroient pu perir faute de ſecours, ſi notre Navire eût avancé ou detourné ſeulement de deux toiſes; d'autant que notre chaloupe & notre canot n'auroient pas été capables de ſauver le quart du monde que nous étions.

Notre Navire étoit entiérement couché ſur le côté, quand le Sr. *De la Gorgendiere* arriva. La marée baiſſant toujours, nous permettoit d'aller à ſec tout au tour de ce Bâtiment, qui par la ſuite étant déchargé, fut haché en piéces pour en tirer les principaux materiaux. Tel fut donc le ſort fatal de ce fameux Vaiſſeau de Roi, qui avoit déja fait dix ou douze fois le voyage de *la Rochelle* en *Canada*.

Beaucoup de monde perdit dans ce naufrage: Car Mrs. les Officiers, malgré leur attention, ne purent empêcher, que les Matelots ne profitaſſent du privilege que leur offroit un pareil bouleverſement. Ces Miſérables, qui s'entendoient avec les Soldats de Marine, ne ſe faiſoient point ſcrupule de briſer à coups de haches les coffres des Prêtres, des Marchands & autres Perſonnes,

pour y voler & piller tout ce qu'ils y trouvoient de meilleur.

Environ ſur les huit heures du matin, on nous débarqua comme Gens inutiles & on nous tranſporta à Terre avec tous les Soldats de Nouvelle levée. Mr. le Comte de *Vaudreuil* ne garda avec lui qu'un certain nombre d'Officiers, les Soldats de Marine & les Matelots, & demeura dans le Navire juſqu'à ſa parfaite décharge. Nous étions à douze lieuës de *Quebec* lorſque ce malheur nous arriva, deſorte que nous fumes obligés de faire tout ce chemin à pied. Nous avions même quatre lieuës à faire avant que d'arriver chez les premiers Habitans, en marchant ſur des Rochers quelquefois trop eſcarpés & ſouvent dans la vaſe, où nous enfoncions juſqu'à la ceinture. Quoique débarqué des derniers, la joye de me voir libre animoit tellement mon courage, que je ſurmontai tous ces mauvais pas & devançai la plûpart de ceux qui étoient ſortis avant moi. Les chemins remplis de Gens embourbés offroient un Spectacle peu agréable, qui m'eut touché en toute autre occaſion: mais

mais en celle-ci, trop embaraſſé de me tirer d'affaire, je goûtai aſſez bien l'excellence du Precepte, qui dit, *Charité bien ordonnée, commence par ſoi-même.* Il eſt vrai, néanmoins, que j'aidai pluſieurs de mes amis, lorſque je crus pouvoir le faire ſans riſquer ma Perſonne. C'eſt ce qui fut cauſe auſſi, que fatigué à mon tour & ſentant mes forces m'abandonner, je me vis bientôt contraint de ceder à ma foibleſſe.

Je m'arrêtois pour me repoſer, lorsqu'une voix dolente, qui ne devoit pas être éloignée, attira mon attention. Mes oreilles, plus que mes yeux, me guidèrent vers le lieu d'où elle partoit. La curioſité & le déſir d'avoir compagnie, me donnerent des forces. Je grimpai encore quelque-tems, pour atteindre une eſpèce de Plate-forme que formoit le haut du Rocher. Croyant avoir marché avec plus de vigueur que perſonne, je ne fus pas peu ſurpris de me voir devancé par un Marchand forain que Mr. le Comte de *Vaudreuil* avoit bien voulu recevoir à ſon Bord. C'étoit le même dont la voix plaintive m'avoit attiré vers lui.

Ses exclamations exprimoient vivement sa douleur. Il deploroit son sort de la maniere du Monde la plus Tragi-comique. Sa paquotille, qu'il croyoit perduë & qui en effet n'étoit pas trop bien avanturée, le rendoit insensible au bonheur d'être échappé du Naufrage. *Je suis perdu; je suis ruiné; où suis-je ici? Que vais-je devenir?* C'étoient toutes les paroles que j'en pouvois tirer. Mes remontrances & le ton de voix avec lequel je l'assurai qu'il ne perdroit rien, calmèrent un peu sa douleur. Il me raconta qu'il y avoit une demie heure au moins, qu'il étoit en cette place & que son desespoir l'avoit garanti de la fatigue que j'avois senti pour y parvenir: mais qu'en y arrivant il s'étoit trouvé tout d'un coup hors d'état de poursuivre plus loin. Effets extraordinaires des Passions des hommes! Son avarice alloit jusqu'à le priver de l'usage des sens: Ce Monstre, qui le devoroit intérieurement, ne lui permettoit pas de sentir au dehors les piquures de Maringouins dont nous étions accablés.

Ces Maringouins incommodes, sont

de petits Moucherons à peu près semblables à ceux de l'*Europe*, mais qui se trouvèrent en si grande quantité dans cet endroit, qu'il ne me fut pas possible de m'en debarrasser, quelque précaution que je prisse de faire joüer sans cesse devant moi une branche de feuillage, que j'avois cueillie à cet effet. Aucun de ceux qui montèrent dans le Bois ne put éviter les traits de ces pernicieux insectes. Les Sauvages font ordinairement du feu pour s'en preserver, parceque la fumée les chasse. D'ailleurs ils se frottent tellement le corps de graisse, que ces Moucherons n'osent les approcher. Ce remede m'a servi par la suite.

Tout accablé que j'étois par la fatigue d'un Voyage si pénible, je ne pus me refuser à la satisfaction de contempler la vuë charmante, qu'offroit la hauteur sur laquelle je me reposois. Je m'étonne, ayant l'estomac aussi vuide que je l'avois, comment mon imagination ne me fit pas prendre les Capuchons des Moines pour des Casques & leurs Frocs pour des Boucliers: alors je me fusse imaginé voir les restes de

l'Ar-

l'Armée *d'Alexandre* à ſon paſſage du *Granique*. Le grand nombre de Perſonnes éparſes au pied de la Coline repréſentoit aſſez bien les Eſtropiés & & les Lâches qui ſuivent l'Armée, n'ayant ni le courage ni la force de faire mieux. Parmi tant de Gens de differens caractères, le R. P. Commiſſaire Provincial des Recollets, avec un de ſes Frères Mineurs ne joüoient pas le Rôle le plus grave. Les bons Moines, tantôt occupés à ſoûtenir leurs Robes relevées en l'air, tantôt à redreſſer leur ſacré Capuce, avoient aſſez de peine à tirer leurs pieds nuds hors de la fange & ſe montroient dans des attitudes capables d'exciter le rire des plus ſérieux.

Ma voix attira pluſieurs de mes Camarades, qui me joignirent bien-tôt. Ils ſe repoſèrent quelque-tems auprès de moi, & la faim nous ayant averti de quitter les Bois nous partîmes au nombre de cinq que nous étions, pour tâcher de gagner les premières Habitations. Un chemin fort praticable nous conduiſit dans un autre entiérement frayé. Sans doute qu'il n'y avoit pas long-

long-tems que quelques Sauvages avoient paſſé par ce chemin, puisque nous y trouvâmes un Chou cueilli tout fraîchement. Cette vuë tenta notre appetit. Perſuadés qu'il n'en reſteroit point, nous nous jettâmes deſſus comme des Voraces; mais le cœur d'un Mêt ſi peu délicat, ſe trouva plus que capable de raſſaſſier quatre d'entre nous; car le Marchand n'en voulut point tâter, ſon deſeſpoir lui tenant lieu de nourriture.

Il n'eſt pas hors de place de raconter ici, que ce que nous laiſſâmes ne fut point perdu. Ce qui en reſta ſervit à donner la paſſade à ceux qui ſuivirent. Il n'y eut pas juſqu'au plus mauvais du trognon qui ne ſervit à adoucir la faim des Voyageurs qui compoſoient notre Caravanne.

Il étoit environ cinq heures après midi, lorſque nous arrivâmes à la premiére Habitation, éloignée environ de huit à neuf lieuës de *Quebec*. Nous avions mis pour le moins huit heures à faire quatre lieuës, mais elles en valoient plus de dix en Pays unis. C'étoit donc avoir fait beaucoup, puisque la

plûpart

plûpart n'arrivèrent que le lendemain. Cette Habitation apartient à Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice* qui possedent beaucoup de Terres & de Seigneuries en *Canada*, aussi bien que les Jesuites. Elle est belle & grande. Il y avoit déja des ordres de Mr. le Gouverneur Général pour nous y recevoir. Je m'y refis un peu; car je n'avois presque pas mangé de la journée & de là j'allai tranquillement d'Habitation en Habitation jusqu'à *Quebec*.

Dans la Partie de la *Nouvelle France* habitée, les maisons des *Canadiens* sont situées de distance en distance le long du Fleuve de *St. Laurent*. Il y a cependant plusieurs Villages qui commencent à se repandre dans l'enfoncement des Forêts où l'on défriche les terres; mais ces Habitans ont leurs maisons si éloignées les unes des autres, qu'ils sont obligés pendant l'Eté, de monter à cheval, & durant l'Hiver de se servir de traîneaux pour aller à leurs Eglises.

J'ai reconnu par la suite, qu'en général tous les Habitans du *Canada* sont bons, affables, laborieux & qu'il n'y a pres-

presque jamais ni querelles, ni disputes parmi eux. Comme le climat du Pays est froid, ils parviennent à une belle vieillesse. J'y ai vu quantité de bons Vieillards, forts, droits & point caducs. Je m'imaginois quelquefois en me promenant dans leurs Habitations, être au commencement des premiers Siécles, parmi nos anciens Patriarches qui ne s'amusoient qu'à l'Agriculture. Nos *Canadiens* qui leurs sont comparables en ce-ci, quoique d'ailleurs un peu interressés, paroissent cependant ne se pas beaucoup soucier de Richesses, si l'on en excepte ceux qui demeurent dans les Villes; car pour les autres, les vivres qu'ils ont toujours en abondance semblent leur suffire. Ils ont une façon d'agir si douce, si civile & si engageante, surtout envers les Etrangers *François* qui viennent de l'*Europe*, que ce n'est qu'avec regret qu'ils peuvent quitter leurs conversations. Ils sont si charmés de nous entendre parler de la *France*, qu'ils regardent avec vénération comme le Pays de leurs Pères, qu'un *François* peut aller avec tout l'agrément possible & sans argent depuis

depuis *Quebec* juſqu'à *Montreal.* Je ſuis perſuadé que ſi cet Etranger vouloit avoir la complaiſance de s'arrêter autant que ces bonnes Gens voudroient le retenir chez eux, il n'arriveroit pas ſi-tôt à cette dernière Ville, quoiqu'elle ne ſoit éloignée de *Quebec*, que de 60. lieuës.

Telles ſont les qualités d'eſprit des *Canadiens*. Quant à celles du corps, ils ſont robuſtes & s'appliquent aux mêmes exercices que les Sauvages. Comme eux ils ſavent canoter, courir, ſauter & aller en raquettes: mais ſi leurs mœurs leur donnent un grand avantage ſur les Barbares, la Nature a dedommagé ceux-ci en leur accordant plus de force & d'agilité qu'aux Naturels de la Colonie.

Le Luxe ne regne point parmi ces Habitans de Village, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, eu égard à ceux des Villes. Il eſt vrai néanmoins qu'il s'en trouve parmi eux qui ſe diſtinguent par une conduite toute oppoſée aux mœurs générales. Ceux-là ſont connus ſous le nom de Coureurs de Bois, parce qu'en effet ils paſſent un tiers de l'année

plus ou moins, à courir les Forêts comme de vrais Sauvages, n'ayant pour toute munition, qu'un fusil, beaucoup de poudre & de plomb; laquelle provision étant usée, ils reviennent à *Montreal* ou à *Quebec*, faire argent des peaux des Bêtes qu'ils ont tuées, & ne sortent point de ces Villes, qu'ils n'ayent depensé en débauches, tout l'argent de leurs Pelleteries. En un mot, tant qu'ils en ont, ils font *Flores*. N'en ont-ils plus, ils retournent à leurs Chasses, où ils regagnent par des peines & des travaux incompréhensibles, le même argent qu'ils ont prodigué si vîte & si mal à propos. J'excepte ceux-ci du général de la Nation, parcequ'en effet leur nombre est très petit & qu'ils ne sont point estimés. Les autres, au contraire, sont toujours modestement vêtus. Leurs habits sont des Capots croisés sur l'estomac, par le moyen d'une ceinture sauvage garnie de plumes de Porc-épic; ils sont uniformes & presque tous de la même couleur. C'est des Sauvages aussi, qu'ils ont appris la manière de se chausser, qui en effet est des plus commodes.

Il n'y a point de Cordonniers chez eux, & leurs ſouliers, qu'ils font eux-mêmes, ſont d'une peau de Chevreuil, ou de Loup marin, paſſée, ſimple, ſans talon & ſans ſemelle de cuir fort. On la fronce un peu ſur le bout, de ſorte qu'elle repréſente aſſez bien les doigts du pied où elle eſt couſuë avec des cordes de boyau, à une languette de cuir. On reprend enſuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on paſſe dans des trous pratiqués de diſtance en diſtance, & que quelques-uns lient au-deſſus du talon, après les avoir croiſées ſur le cou du pied. D'autres les lient comme on feroit en *France*, à des ſouliers qui n'auroient point de boucles. Pendant l'Hiver on fait monter ces ſouliers juſqu'à mi-jambes pour être moins incommodé des neiges. Les Sauvages les ornent quelquefois d'un travail de plumes de Porc-épic ou de petits grains de raſſade, & la manière dont on les attache alors, les fait reſſembler aſſez bien aux brodequins, ou à la chauſſure qu'on donne aux Héros & aux gens de guerre dans la milice Romaine.

Il ne faut pas s'imaginer par ce que je viens de dire, que les *Canadiens* n'ayent point de defauts. *Nemo ſine vitio naſcitur*, chacun a les ſiens. On ſait auſſi que les commencemens des nouveaux Etabliſſemens ſont ordinairement beaux. Mais ſi dans le *Canada*, les Miſſionnaires connoiſſent tous leurs Paroiſſiens, d'autant qu'ils ne ſont pas en trop grand nombre, & s'ils tâchent de les édifier par leur piété qu'ils pouſſent juſqu'à la bigoterie : d'un autre côté, les jeunes Libertins que l'on y envoye de *Paris*, ne leur portent pas trop bon exemple, ne s'amuſant qu'à careſſer leurs Femmes, leurs Filles ; chantant des chanſons abominables, en un mot pouſſant la malignité de leurs débauches juſqu'à l'excès. C'eſt ce que j'ai vu, & ce qui fait qu'on ne comprend pas quelle peut être l'idée de la Cour de *France*, en envoyant de pareils Débauchés, qui n'étant pas propres à labourer la terre, ſont obligés, pour pouvoir vivre, d'aller dans les Côtes chez les Habitans, où, ſous prétexte d'y être Maîtres d'Ecole, ils font plus de mal que de bien. Car ſi les *Cana-*

diens ſont un peu malins, ce ſont ces beaux Precepteurs qui les inſtruiſent: deſorte que, comme ils aiment déja la bonne chère, s'adonnant facilement à l'ivrognerie & à la gourmandiſe, il y a apparence que ce ſera chez eux comme par tout ailleurs, où la vertu ſe relâchant peu à peu, degénère en vice. D'un autre côté les *Canadiens* tiennent des *Gaſcons*, en ce qu'ils ſont grands Vanteurs de leurs propres actions, de leur valeur, &c. Ils ſont auſſi un peu Vindicatifs, dernier defaut, je crois, qu'ils tiennent des Sauvages.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'Auteur à Quebec. *Deſcription de cette Ville. Uſage des Raquettes, pour voyager ſur la neige.*

J'arrivai le 18. *juin* 1729. à *Quebec.* Comme mes Camarades étoient diſperſés d'un côté & d'autre, par raport à notre Naufrage qui nous avoit tous mis dans une eſpèce de liberté, on eut aſſez de peine à nous raſſembler

bler tous & à nous obliger de paroître devant Mr. le Marquis de *Beauharnois*, encore actuellement Gouverneur Général de *la Nouvelle France*; car les uns craignant d'être engagés par force dans les Troupes de la Colonie & les autres d'être relégués dans des Forêts affreuſes, tous éludoient d'y venir & pour cet effet ſe tenoient cachés dans la Ville, deſorte que, lors qu'on en pouvoit attraper un, on le conduiſoit en arrêt dans un Corps de Garde. Quoique j'euſſe déja ſalué ce Seigneur pour tâcher d'avoir l'honneur de ſa protection, je fus néanmoins contraint de me trouver avec les autres, & ce fut le 26. du même-mois que nous parûmes tous enſemble devant lui.

Mr. Le Marquis *de Beauharnois* étoit alors accompagné de l'Evêque & des principaux Officiers de la Colonie. A peine nous eut-il vu, que notre état lui inſpira de la pitié. Il en hauſſa les épaules, en diſant à Mr. *Doſquet*: que nos Parens devoient avoir ſans doute perdu le bon ſens, lorsqu'ils avoient ſongé à nous envoyer dans ce Pays; après quoi ſe tournant vers nous,

il nous demanda ce que nous prétendions faire. Le Chevalier *de Courbuisson*, portant pour nous la parole, lui répondit fort ſpirituellement. Il fit même d'un ton badin l'Apologie de nos Parens, s'étendant fortement ſur la bonté qu'ils avoient eüe de nous envoyer vers un Seigneur qui lui paroiſſoit ſi gracieux : Ce qui fit rire Mr. le Gouverneur & toute l'Aſſemblée, après quoi on nous donna la liberté d'agir comme bon nous ſembleroit. Il n'y en eut que deux, de dix huit que nous étions, qui ne ſachant mieux faire, voulurent bien s'engager. Encore ne s'en ſoucioit-on pas beaucoup; car deſertent-ils & ſont-ils attrappés après leur deſertion ! le Conſeil de Guerre ne leur inflige ordinairement aucune peine, les conſidérant déja aſſez punis d'être exilés ſi miſérablement hors de leur Patrie. Les Chevaliers & les autres aimèrent mieux aller dans les Côtes pour y ſervir de Maîtres d'Ecole. Pour moi je reſtai à *Quebec*, où j'eus le bonheur d'être employé, au bout de trois jours, au Bureau du Caſtor.

Six ſemaines s'étant écoulées dans cette

te Commiſſion, qui ne duroit qu'autant de tems que les Navires reſtoient en Rade, je fus fait enſuite premier Commis des Magazins du Roi, moyennant la recommendation du R. P. *Donatien du Bois*, Commiſſaire Provincial des Recollets du *Canada*, à qui j'en aurai d'éternelles obligations, auſſi bien qu'à pluſieurs autres de ſon Ordre, pour tous les bienfaits que j'en ai reçûs.

QUEBEC, Ville Capitale & Evêché de la *Nouvelle France*, eſt ſituée au quarante ſixiéme degré cinquante cinq minutes de latitude Septentrionale. Sa longitude eſt de trois cens ſept minutes. Il eſt apparent que l'Etymologie de ſon nom provient de ce que les *Normands*, qui étoient avec *Jacques Cartier*, à la premiére Découverte de *la Nouvelle France*, appercevant au bout de l'Ile d'*Orleans*, dans le Sud-Oueſt, un Cap fort élevé qui avançoit beaucoup dans le Fleuve, s'écriérent: *Quel-Bec!* & qu'à la ſuite du tems le nom de *Quebec* lui a reſté. *Moreri* ſe trompe donc fortement, lorſqu'il avance dans ſon Dictionaire, que cette Ville ſe trouve ainſi nommée de la hauteur de ſa Mon-

tagne, parce que, dit cet Auteur, les Sauvages appellent *Quebec*, les hauteurs ou élevations de terrain: Ce qui me paroît faux, d'autant plus que m'étant informé par curiosité de l'Etymologie de ce nom, aux Sauvages-mêmes avec qui je me suis trouvé dans la suite & qui possedoient differentes langues barbares, ils me répondirent, que le nom de *Quebec* étoit François; qu'ils ne connoissoient aucun mot sauvage qui sonnât de cette façon & qu'ils savoient bien, que les *Algonkins*, les *Abenakis*, les *Iroquois*, & les *Hurons* appelloient autrefois cette Montagne *Stadaka*. C'est, sans doute, dans le tems que les *François* vinrent s'y établir en 1608. cent ans après sa Découverte, & qu'ils changèrent un petit amas de cabanes sauvages qui y étoient, en maisons beaucoup plus solides.

Cette Ville paroît peut-être plus éloignée de *France*, aux Vaisseaux qui en viennent; car leur traversée dure ordinairement sept à huit semaines, au lieu qu'en s'en retournant ils peuvent en trente ou quarante jours de navigation, gagner aisément l'atterage de *Bel-*

Ile,

Ile, parce que s'il fait cent jours de l'année des Vents de la partie de l'Est, il en fait deux cens soixante de celle de l'Ouëst. Elle est partagée en Haute & Basse Ville. Les Marchands demeurent dans la Basse, pour la commodité du Port. Quelques-unes de leurs maisons ont trois étages, mais ne sont point belles selon mon goût, n'étant bâties que de vilaines pierres noires tirées des Roches qui se trouvent sur le bord du Fleuve *St. Laurent*; d'un autre côté, elles ne sont couvertes que de planches & sont sans Symmetrie. Ces maisons sont au pied d'une Montagne de quatre-vingt toises de haut, sur laquelle est bâtie le *Fort*, autrement dit, la Maison du Gouverneur Général.

On peut dire que ce Fort est le plus beau Bâtiment de toute la Ville; mais quoi qu'il soit fort élevé, il ne la commende pas de tous côtés, comme le raportent plusieurs Voyageurs; car les maisons qui se bâtissent encore aujourd'hui derrière les Recollets, sont beaucoup plus élevées que ce Château, qui a la vuë bornée de ce côté. Quoiqu'il l'ait belle & longue sur le Fleu-

ve *St. Laurent*, il eſt abſurde de dire, comme quelques Auteurs, qu'elle ſoit la plus belle & la plus étenduë qui ſoit au Monde, puis qu'elle ſe trouve bornée par tout, excepté vers l'Ile d'*Orleans*, qui a ſept lieuës de long & trois de large. Au reſte les Gouverneurs Généraux y ſont fort commodément logés.

La Baſſe-Ville ne peut guère s'agrandir à cauſe de cette Montagne du *Fort*, qui eſt très eſcarpée, & du *Saut-au-Matelot*, ainſi nommé, parce qu'il en tomba un du haut en bas. Elle eſt défenduë par une Plate-forme dans le milieu, qui bat à fleur d'eau, deſorte qu'il ſeroit difficile aux Vaiſſeaux de paſſer ſans être incommodés; mais cette Plate-forme eſt fort négligée. On y voit l'Egliſe de *Notre-Dame des Victoires* qui fut bâtie, en action de graces, de la levée du Siége des *Anglois*.

Il y a un chemin de la Baſſe à la Haute-Ville qui va inſenſiblement en tournant. Néanmoins les charettes & les autres voitures ont bien de la peine à y monter, par raport aux ravines d'eaux

d'eaux des pluyes continuelles qui y tombent. Dans l'Hiver-même, les Habitans ne pourroient jamais ni le monter ni le descendre, s'ils n'avoient des grapins sous leurs souliers. Le Palais Episcopale est sur la Côte; c'est un petit Bâtiment de pierre de taille, dont le principal Corps de logis avec la Chapelle regarde le Canal.

Les maisons de la Haute-Ville n'ont qu'un étage; plusieurs-même n'en ont point & sont de distance en distance séparées les unes des autres, ce qui ne fait pas un fort bel effet; mais comme les trois quarts & demi de ses Habitans y sont pauvres, il leur est impossible de faire autrement. Les R. R. P. P. Jesuites qui ne sont pas tels, y ont un grand Bâtiment assez superbe, & un College ouvert ou plutôt une Ecole qui sert à instruire un petit nombre d'Enfans qui y vont étudier. Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice*, ont aussi un fort vaste Bâtiment sur la Plate-forme de la pointe qui donna à la Ville le nom de *Quebec*; sa face qui regarde le Canal, en forme la plus belle vuë. Cette Maison a couté environ cin-

cinquante mille écus. La Cathédrale eſt un aſſez grand Vaiſſeau; ſon Chapitre étoit compoſé dans le commencement, de douze Chanoines & de quatre Chapelains: il eſt reduit préſentement à neuf Chanoines ſans Chapelains à cauſe du peu de revenu; la réunion d'une Abbayie à ce Chapitre n'étant pas encore bien règlée. Il y a Doyen, Grand-Chantre, Théologal, Grand-Penitentier & Grand-Archidiacre.

Les R.R.P.P. Recollets, chez qui j'ai demeuré pendant plus d'une année, ont un très beau Couvent ſitué ſur cette Montagne vis à vis du Fort. Ils demeuroient autrefois à près d'un quart de lieuë hors la ville, ſur le bord de la petite Rivière *St. Charles*. Mr. *de St. Vallier* dernier Evêque de *Quebec* leur a échangé ce Couvent, afin d'y fonder en ſa place un Hôpital Général, pour tous les pauvres malades, où il a établi pluſieurs Dames de la première diſtinction qui y ſont actuellement Religieuſes Hoſpitalières de l'Ordre de *St. Auguſtin*. On peut dire que la vertu & la piété de ces Dames

Dames ſont ſans égale, ayant ſouffert avec une Conſtance auſſi Sainte que Héroïque les adverſités, les troubles & les chagrins que leur a cauſé la perte de leur cher Fondateur, qui eſt enterré en ce lieu, où il eſt mort en odeur de Sainteté : Perte! qu'elles ne peuvent trop regretter & pour laquelle elles témoignent encore aujourd'hui la plus vive ſenſibilité. Il y a auſſi un autre Hôpital dans la Ville, où les malades ſont ſervis par des Urſulines.

Cette Ville manque encore de deux choſes eſſentielles, qui ſont un Quai & des Fortifications. Elle eſt environnée de pluſieurs ſources d'eau vive la meilleure du Monde ; mais comme il ne ſe trouve perſonne qui ſache aſſez bien l'Hydrometrie pour les conduire à quelques Places, où l'on pourroit conſtruire des Fontaines ſimples ou jailliſſantes, chacun eſt obligé d'y boire de l'eau de Puit. Le terrain de la ville eſt fort inégale, deſorte que la Symmetrie des ruës & des maiſons n'y peut point être obſervée. On peut dire en général que *Quebec* eſt une fort vilaine Ville, quoiqu'elle ſoit le Siége d'un Evêque immé-

immédiat de *Rome*, le Séjour d'un Gouverneur, la reſidence d'un Intendant, le Tribunal du Conſeil Souverain de Canada & la retraite de pluſieurs Communautés Religieuſes.

Le Conſeil eſt compoſé de douze Conſeillers, qui ſont preſque tous Marchands de la Baſſe-Ville. L'Intendant s'attribuë le droit d'y préſider, mais le Gouverneur Général prend ſa ſéance à la Salle de Juſtice, dans un endroit, où ſe trouvant tous les deux face à face & les Juges à leurs côtés, il ſemble qu'ils y preſident également. Chacun y plaide ſa cauſe, car on n'y voit ni Avocats, ni Procureurs: ainſi les procès ſont bien-tôt finis, ſans qu'il en coute ni frais ni épices aux Parties. Les Juges, qui ne reçoivent du Roi que quatre cens livres de penſion par an, ſont diſpenſés de porter la robe & le bonnet. Outre ce Tribunal, il y a encore un Lieutenant Général, Civil & Criminel, un Procureur du Roi, un grand Prevôt & un Grand-Maître des eaux & forêts.

Il fait de ſi grands froids à *Quebec*, que très ſouvent, lorsque je voulois aller

depuis

depuis les Recollets où je demeurois, jusqu'à l'Intendance, qui est à une des extrèmités de la Basse-ville, j'étois obligé d'arracher quantité de petits glaçons qui se trouvoient attachés à mes paupières. Souvent-même les froids étoient si excessifs que j'étois forcé de me dispenser des devoirs auxquels m'obligeoit mon Emploi. On a trouvé quelquefois des Gens roides morts de froid, dans les chemins des Côtes ou Habitations. La neige pendant trois mois de l'année y étant de douze à quinze pieds de hauteur, il y a beaucoup de maisons où l'on entre plutôt par les fenêtres du premier étage, que par les portes, qui malgré les soins qu'on se donne, se trouvent toujours bouchées par des coups de Vent de bise qui les comblent de neige.

Quelquefois pendant l'Eté, les chaleurs y sont aussi étouffantes, que les froids y sont rigoureux pendant l'Hiver, & le tonnerre y éclate d'une façon si terrible qu'il fait trembler la Ville & les Montagnes qui l'environnent. Il faut avouër qu'il faut être aussi laborieux que le sont les *François*, pour pouvoir

voir faire quelque chose de bon d'une pareille Contrée. Les *Anglois*, qui habitent dans la partie du Sud, sont sous une Zone bien plus temperée : Aussi *Baston*, qui est leur Ville Capitale, est bien plus florissante & peut être regardée à l'égard de *Quebec*, comme une belle Ville de *France*, à l'égard d'un Village d'une raisonnable grandeur.

La Partie Septentrionale de la *Nouvelle France*, tire son nom de ce que les *Espagnols* ayant reconnu les premiers ses Côtes & ses Montagnes, qu'ils virent couvertes de neiges, les abandonnèrent en les nommant : *Capo di Nado*, c'est à dire, *Cap de rien*, d'où est venu par corruption le nom de *Canada*. Les *François* en firent la Découverte l'An 1704. & ne furent pas si dégoûtés que les *Espagnols*, puisque *Jean Verrazan*, natif de Florence, pour faire voir qu'ils en pouvoient faire quelque chose, en prit possession, dix ans après, au nom de *François I.* Ce Florentin ayant eu le malheur d'y être mangé par les Sauvages sans avoir été bien avant, *Jacques Cartier*, *Maloüin* y alla après lui en 1534. & poussa

ſa Découverte juſqu'à *Montreal*, après avoir beaucoup ſouffert, fait naufrage proche de *Quebec*, & vu mourir par le grand froid, la moitié de ſon monde.

L'Hiver cependant, malgré ſon incommodité, ne laiſſe pas de procurer un petit avantage, en ce que, par le moyen des neiges, on a la facilité de charroyer du bois à la Ville, ſur des traîneaux tirés par des Chevaux qui ſemblent inſenſibles au froid. Les Recollets ſe ſervent auſſi d'une autre eſpèce de traîneaux qu'ils font tirer par de gros Dogues, lorsqu'ils vont à leur Quête. La glace du Fleuve *St. Laurent*, a bien ſouvent dix pieds d'épaiſſeur, & ſi quelquefois le vent en ballaye la neige qui la couvre, les Habitans vont alors avec une grande facilité, depuis *Quebec* jusqu'à *Montreal*: autrement ils ſe ſervent de Raquettes à la manière des Sauvages.

Ces Raquettes ſont plus arrondies ſur le devant que par l'autre extrèmité qui ſe termine un peu en pointe. Les plus grandes ſont de deux pieds & demi de large. Le tour qui eſt d'un bois

durci au feu eſt percé dans ſa circonference, comme les Raquettes de nos jeux de paûme à qui elles reſſemblent, excepté que les mailles en ſont beaucoup plus ſerrées & que les cordes n'en ſont point de boyaux, mais de peaux de Cerfs coupées & fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus ſtable, on y met deux barres de traverſe, qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu eſt le plus large & le plus long. Dans celui-ci, vers le côté dont l'extrèmité eſt arrondie, on pratique un vuide fait en arc, aboutiſſant à la barre de traverſe. C'eſt-là, où doit toucher lapointe du pied, ſans la porter ſur cette barre qui incommoderoit. Aux deux bouts de cet arc, ſont deux petits trous pour paſſer les courroyes, qui doivent attacher le pied ſur la Raquette. On paſſe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud ſur l'orteil, & après les avoir croiſées, on les repaſſe dans la Raquette à la circonference de l'arc; on les conduit enſuite par derrière au deſſus du talon, d'où on les ramène ſur le cou du pied, où on

on les nouë en faiſant une roſe de ruban. Cela ſe fait de telle manière, que, quoi que le pied ſoit bien aſſujetti, il n'eſt pourtant gêné que ſur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette en la ſecoüant du pied, ſans y porter la main.

On peut bien penſer que ces Raquettes étant longues & larges, il faut toujours faire de grandes enjambées; ce qui fait que les neiges ſurpaſſant les barricades des Habitations, on paſſe par deſſus, ſans ſouvent apercevoir la pointe d'aucun pieu; deſorte que, comme l'on va droit ſans avoir occaſion de ſe détourner, on peut aller loin dans un jour. Pour moi lorsque j'ai commencé à vouloir me ſervir de ces ſortes de Raquettes, il m'eſt arrivé de tomber très ſouvent le nez dans la neige; ſoit que je n'écartaſſe pas aſſez les jambes pour avancer chemin; ſoit qu'étant fatigué je vouluſſe m'arrêter pour me repoſer; ou ſoit que je demeuraſſe court, pour écouter parler ceux qui étoient avec moi, & qui prenoient plaiſir à me voir tomber. Car alors n'étant pas accoutumé à ces larges ſemelles, je les mettois, ſans y ſonger, l'une ſur l'au-

tre en m'arrêtant, de façon qu'en voulant lever le pied je culbutois infailliblement dans la neige.

CHAPITRE VI.

Description abregée des Trois-Rivières *& de* Montreal. *Traitte des Sauvages; Utilité de leurs Canots & la manière dont on les fait.*

Outre *Quebec* Ville Capitale, il y a encore dans le *Canada*, deux autres Villes. Celle qui tient le second rang après *Quebec*, se nomme *Montreal*, quoi qu'avant d'y arriver, il faille passer par une autre, que l'on appelle *les Trois-Rivières:* mais cette dernière n'est qu'une Bicoque, qui à peine mérite le nom de Ville. Elle tire son nom de trois Canaux, dont l'un est plus large que la *Seine*, dans son entrée à *Paris*. Ces trois Canaux sont formés par deux Iles de seize cens arpens de long chacune & remplies de beaux arbres. Elle est située près d'une Rivière

re qui tombe dans le Fleuve *St. Laurent*, nommée *Maitabirosine*. C'est par cette Rivière que descendent plusieurs Nations Sauvages, pour faire le Commerce de Pelleteries. Cette Ville est au 46. degré quelques minutes de latitude, au bout de la plus grande chaîne de Montagnes qui soit dans l'Univers. Le Roi y a établi un Gouverneur & un Major. Les Recollets y ont un Couvent & en sont Curés. On y recueille de ses environs beaucoup de bon bled & c'étoit autrefois le Bureau général du Commerce des Sauvages avant l'invasion des *Anglois* & l'établissement de *Montreal*.

Cette Ville qui fait le bout des Découvertes de *Jacques Cartier*, est située dans une Ile, que l'on nomme aussi *Montreal*, & qui peut avoir quatorze lieuës de longueur sur cinq de largeur. Elle est à present Capitale d'un Gouvernement particulier de la *Nouvelle France*, & est bâtie sur le bord du Fleuve, qui a en cet endroit une lieuë de largeur. Il seroit aisé d'en faire une forte Place par l'avantage de sa situation, quoique son Terrain soit uni &

ſablonneux. Mrs. du Seminaire de *St. Sulpice* de *Paris*, en ſont Seigneurs depuis la conceſſion qu'on leur en a fait en 1663. Il y a un Couvent de Recollets, une Communauté d'Hospitalières, une Maiſon de Filles de la Congrégation & une autre de Frères Hoſpitaliers, qui feroit un Palais ſi elle étoit finie.

C'eſt dans cette Ville où ſe fait préſentement le grand Commerce du *Canada*, pluſieurs Nations de Sauvages, que nous nommons nos Alliés, y abordant de toutes parts & même de cinq à ſix cens lieuës. Ils commencent ordinairement à venir en grandes bandes vers la fin du Mois de *Mai*, aportant avec eux une quantité prodigieuſe de peaux d'Ours, de Loups Cerviers, de Chats ſauvages, de Pécans, de Carcajoux, de Loutres, de Loups de Bois, de Renards argentés; de peaux de Chevreuils, de Cerfs, d'Orignaux vertes & paſſées; mais les principales Pelleteries ſont celles de Caſtors de toutes eſpéces. On leur échange pour des armes, de la poudre, des balles, des Capots à la Canadienne, des Habits à

la

la Françoiſe chamarrés de Dentelles ou d'or faux, qui leur donnent une figure tout à fait groteſque, par raport à leurs Mitaſſes qui ſont des piéces de drap ou de Mazamet dont ils ſont leur chauſſure ordinaire, faute desquels ils vont toujours nuds jambes, ne portant d'ailleurs jamais de culottes. Il y en a auſſi, qui par fantaiſie achetent des chapeaux bordés d'un large galon d'or ou d'argent faux, qui étant poſés ſur leur chevelure craſſeuſe, nouée d'un côté & teinte de l'autre, leur donnent un air tout à fait hideux.

On diroit à les voir alors, que ce ſont des Diables & la Ville un Enfer, parce que ces Barbares qui marchent ſans ceſſe par les ruës, ſe mattachent le corps & le viſage plus que jamais, croyant par là ſe mettre ſur leur propre. D'un autre côté les hûrlemens, le tintamarre, les querelles & les disſenſions qui ſurviennent entre ces differentes Nations ſauvages & nos *Iroquois*, augmentent encore l'horreur de ces ſpectacles: car quelque précaution qu'on prenne pour empêcher les Marchands de leur donner de l'eau-de-vie,

il y en a toujours quantité qui ſont ivres-morts ; d'autres qui à demi-ivres tuënt leurs Adverſaires à coups de haches ; d'autres enfin, qui, enragés de ne pouvoir attraper ceux à qui ils en veulent, ſe tuënt eux-mêmes avec leur couteau ; ce qui arrive rarement à la verité, mais néanmoins quelquefois, tant ils ſont fous & furieux dans la boiſſon. C'eſt pour cela qu'on ne ſouffre point qu'ils habitent dans les Villes.

Leur Foire ou Marché ſe tient toujours ſur le bord du Fleuve, le long des Paliſſades de *Montreal.* Des Sentinelles empêchent qu'on n'entre dans leurs Cabanes pour éviter les chagrins qu'on leur pourroit faire, & pour leur donner la liberté d'aller & venir pendant le jour dans la Ville, où toutes les Boutiques ſont ouvertes. On leur échange auſſi pour leurs Pelleteries du Vermillon, des Chaudières, des Marmites de fer & de cuivre & en un mot toutes ſortes de Quinquailleries.

Mr. le Gouverneur Général, n'oublie point de partir tous les ans exprès de *Quebec*, pour aller à *Montreal*, y chercher ſa Foire, dans ce tems de Marché.

Outre

Outre qu'il eſt le premier Echangeur, les Préſens conſidérables que lui font les Chefs de chaque Nation, qui viennent le ſaluër, augmentent beaucoup le profit de ſon trafic: ce ſont des jours de récolte pour lui. Ces ſauvages en lui donnant quelques paquets de Pelleteries pour Préſens, ne manquent jamais de le prier en même-tems, de ne pas ſouffrir qu'on leur vende trop cher les Marchandiſes; mais il n'en eſt point le Maître, puiſque chacun diſpoſe du ſien comme il le juge à propos.

Toutes les Boutiques ſont donc ouvertes. C'eſt à qui fera valoir ſon talent; les plus fortes amitiés entre les Marchands ne laiſſent pas de ſe réfroidir dans ces momens. Le mouvement tumultueux qui regne alors & l'envie que l'on a de faire ſon profit, diſſipe cette ouverture de cœur; à peine le Fils reconnoît quelquefois ſon Pere: l'un attend au paſſage un Sauvage qu'il voit chargé de Caſtors; l'autre l'attire chez lui & compoſe du mieux qu'il peut. Le Sauvage qui eſt auſſi raffiné que le *Canadien*, ſur le fait de la Traitte, examine attentivement ce qu'on

lui montre. Ce Commerce dure ordinairement trois mois à plusieurs reprises, parce que les Sauvages ne viennent pas tous précisément dans le même jour.

Comme le Pays n'est pas riche, ainsi que je l'ai dit, chacun cherche à y vivre selon son industrie. Il y a apparence que sans le Commerce des Pelleteries, la plus grande partie des Habitans ne pourroit pas subsister du revenu de ses Terres. Sa Majesté y entretient un grand nombre de Particuliers, quelques Couvens & Communautés: quatre cens mille livres qu'il envoye tous les ans ne laissent pas d'être d'un bon secours. Les Officiers ne soutiennent leurs Familles que de leurs appointemens, ne leur étant pas permis de se mêler dans le Commerce. La necessité cependant oblige plusieurs à le faire secrettement; sans quoi leurs Femmes seroient à plaindre s'ils venoient à mourir.

Les Troupes sont d'un Détachement de la Marine, composées de vint-huit Compagnies. Les premières qui arrivèrent en *Canada*, étoient du Regi-

ment

ment de *Carignan Salières*. De vint-quatre Compagnies qui y étoient, on en fit repasser vint en *France*, au bout de trois ans, & les quatre qui demeurèrent furent composées de soixante & quinze hommes chacune.

Il y eut plus de trois cens hommes de ce Regiment qui s'établirent dans le Païs, non pas avec des Filles de joye, comme le prétend le Baron de *la Hontan*, mais avec des Filles & des Femmes qui étoient en *France*, à charge à de pauvres Communautés, d'où on les a tirées, pour les conduire de leur plein gré en *Canada*. C'est une chose que j'ai appris sur les Lieux par des Personnes de probité & dignes de foi: comme du R. P. *Joseph* Recollet, *Canadien* & d'autres Vieillards qui ont presque touché à ces premiers tems. Ainsi *la Hontan* si sujet à caution dans tous les points Capitaux de son Ouvrage, ne doit pas faire prendre pour Verité, des calomnies si injurieuses à l'honneur des *Canadiennes*. Il n'en auroit pas pu dire davantage de la *Louisiane*, où chacun sait que l'on a envoyé beaucoup de Filles du caractè-

re

re ſur lequel il paroît prendre tant de plaiſir à s'étendre.

Les quatre Compagnies de Soldats de Marine qui reſtoient, furent encore reformées en ſe mariant, & on leur donna des Habitations. Elles furent remplacées la même année par quatre autres Compagnies. Et même tous les Soldats de nouvelle levée, que l'on y envoye encore tous les ans, ſont dégagés d'abord qu'ils trouvent à ſe marier: ce qui ne manque pas de leur arriver, d'autant que les Familles *Canadiennes*, ſemblent plus fournir de Filles que de Garçons.

Les Vivres dans le *Canada*, ſe vendent preſque pour rien. Le bled y croit en abondance auſſi-bien que les legumes; & le Poiſſon y eſt en ſi grande profuſion que ceux qui l'apportent à la Ville pour le vendre, en laiſſent ſouvent plus de la moitié ſur la place du Marché pour les pauvres Gens qui le ramaſſent. On y voit quantité de Grands Eturgeons, de Poiſſons blancs, de Truites, de Poiſſons armés, de Harangs, de Barbuës, de Mulets, de Moruës, de Saumons, de Carpes,

de

de Goujons & ſurtout d'Anguilles, que l'on prend dans des naſſes le long du Fleuve *St. Laurent*, lorſque la Marée monte, & ſouvent en ſi grande quantité, que ces mêmes naſſes, boëtes ou panniers bouteux rompent quelquefois ſous la charge. D'un autre côté, outre leur nombre prodigieux, elles ſont ſi groſſes, que les Habitans qui ſont ſur les Côtes le long de ce Fleuve, en font boucanner pour l'Hiver ou s'en ſervent pour faire de l'huile. Cette Pêche ſe fait immédiatement au deſſous de *Quebec*, & un peu au deſſus, ſelon la Marée montante.

Le nombre de Tourtres ou eſpéce de Tourterelles, qui viennent dans ce Païs pendant l'Eté, eſt ſi monſtrueux, que lorsqu'elles ſe jettent ſur des terres enſemencées, elles n'y laiſſent aucuns grains; deſorte que l'Evêque du *Canada* s'eſt vu contraint, en de certains tems, de faire faire des Prières publiques à cette occaſion & d'exorciſer ces animaux qui n'y portent préſentement pas de dommage, parceque les Habitans qui commencent à s'y peupler, ſont ravis de les y voir & ſe font un plaiſir

plaiſir de les tuer. J'en ai abbatu moi-même juſqu'à 44. d'un ſeul coup de fuſil. Les *Canadiens* mettent des perches en pente vis à vis de leurs portes, où ces Oiſeaux ſe perchant, ils les prennent tout de file & en peuvent tuer plus que je ne viens de dire d'un ſeul coup, ſans ſortir même de leurs maiſons.

Les Fleuves de l'*Europe*, ne ſont que des ruiſſeaux, en comparaiſon de ceux de ce Nouveau Monde. Comme il n'y a pas d'endroits au monde où les eaux des Lacs & des Rivières entrecoupent ſi fréquemment les Terres, on peut dire que les Canots ſauvages dont ils ſe ſervent pour les traverſer pendant l'Eté, leur ſont d'une grande utilité, ainſi que je le ferai voir par la ſuite.

Ces Canots ſont faits d'écorce de bouleau & peuvent paſſer pour le Chef-d'Oeuvre de l'art des Sauvages. Rien n'eſt plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec leſquelles cependant on porte des charges immenſes & dont la péſanteur n'empêche pas que l'on ne puiſſe aller avec beaucoup de rapidité. Il y en a de differentes grandeurs, de deux, de



quatre, jufqu'à dix places diftinguées par des barres de traverfe. Chaque place doit contenir aifément deux Nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot n'eft que d'une ou de deux pièces d'écorce auxquelles on en coud d'autres avec de la racine qu'on gomme en dedans & dehors, de manière qu'ils paroiffent être d'une feule pièce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds n'a guère au-delà de l'épaiffeur d'un écu, on la fortifie au dedans par des lattes de bois de cédre extrèmement minces, qui font pofées fuivant la longueur du Canot & par de petites varangues du même bois, de l'épaiffeur d'un ou de deux écus, rangées près à près, dans le fens de la courbure du Canot, d'un bout à l'autre. Outre cela, l'extrèmité des bords eft épaiffie par des cercles, comme feroient à peu près ceux de nos tonneaux, dans lefquels font enchaffées ces varangues qu'ils arrêtent, & où font attachées les barres de traverfe, lesquelles fervent à affermir le Corps de tout l'Ouvrage. Il n'y a ni poupe ni prouë. Les deux

bouts

bouts ſont entiérement ſemblables, parce qu'on n'y attache point de Gouververnail & que celui qui eſt le dernier à un de ces bouts peut devenir le premier, en tournant ſeulement le dos aux autres ſans changer de place, en cas qu'il s'agît de retourner ſur les mêmes traces. Les avirons ſont fort legers, quoique faits d'un bois d'Erable qui eſt aſſez dur. Ils n'ont guère que quatre pieds de long, dont la pelle en emporte un & demi ſur cinq ou ſix pouces de largeur.

Le P. *Hennepin* raporte qu'ils ſont ronds par deſſous. Cependant je n'en ai jamais vû que de plats, & je n'ai point entendu dire, ni ne crois pas même qu'il y en ait d'une autre ſorte.

Si ces petits Bâtimens ſont commodes, ils ont auſſi leur incommodité; car il faut uſer d'une grande précaution en y entrant & s'y tenir aſſez contraint, pour ne pas tourner & pour ſoûtenir le balancement du Canot lorſqu'il eſt en train d'aller. Ils ſont d'ailleurs ſi fragiles que pour peu qu'ils touchent ſur le ſable, ou ſur des pierres, il s'y fait des crévaſſes par où l'eau entre & peut

gâter

gâter les marchandiſes ou les proviſions qu'on porte: ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois, comme je le dirai plus au long. Il ne ſe paſſoit pas de jours avec mes Sauvages, qu'il ne ſe trouvât quelque endroit qu'il nous falloit gommer. Nous nagions aſſis & de bout dans les eaux douces & tranquilles, mais nous étions forcés de nager à genoux dans les Rapides.

On en a fait cependant qui ont près de ſix pieds de largeur à leur ventre, & auxquels on peut mettre de petites voiles. Mr. le Gouverneur Général & Mr. l'Intendant ſe ſervent de ces derniers, lors qu'ils vont à *Montreal*. Cependant, comme ils ne laiſſent pas d'être legers, il ſeroit dangereux de les mettre à la voile lorſque le Fleuve eſt agité par la violence des vents; car alors on courroit riſque de périr. Pour cette raiſon, la traverſée des Lacs eſt ſi difficile, que les plus Prudens ne l'entreprennent guère, ſans avoir bien conſulté le tems; ils rangent avec cela les Terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap & tâchent de gagner d'Ile en Ile.

Avant d'entrer dans notre Canot, mes Sauvages & moi avions toujours ſoin de jetter au bord de l'eau, quelques pierres, ſur leſquelles nous marchions. C'eſt une précaution néceſſaire, pour n'avoir pas les pieds mouillés en entrant dans ces ſortes de petits Bâteaux. Une autre, que nous avons toujours obſervée avec la même exactitude, c'eſt de le tirer de l'eau, chaque fois que nous en ſortions. Nous avions grand ſoin de le renverſer auſſitôt ſur le ſable, tant pour le conſerver des vents, que pour le faire ſêcher & reparer les crevaſſes qui s'y faiſoient, preſque toutes les fois que nous nagions. Pour cet effet, on ſe ſert d'une gomme qu'on detache du bois d'Epinette, ou de quelqu'autre Arbre réſineux, dont l'*Amerique* ne manque point dans ſa vaſte étenduë.

Les *Algonkins*, les *Outaouacs*, les *Montagnois* & quantité d'autres Nations de la langue Algonkine, ſont les plus habiles à travailler ces Canots d'écorce, avec quelque différence néanmoins les uns des autres. Les *Abenakis*, par exemple, les relevent peu par leurs bords

&

& les font ſi plats par les deux bouts, qu'ils ſont preſque de niveau dans toute leur étenduë ; & cela, parceque, voyageant dans de petites Rivières, ils pourroient être incommodés & briſés par les branches qui débordent & s'étendent ſur l'eau des deux côtés du Rivage; au lieu que les *Outaouacs* & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le Fleuve *St. Laurent*, où il y a beaucoup de Caſcades & de chûtes, ou bien dans les Lacs où la lame eſt toujours fort groſſe, doivent avoir des Canots, dont les bouts ſoient hauts & élevés, afin de briſer la vague & d'être moins expoſés à recevoir l'eau.

Je n'ai point vû de Canots d'écorce de bouleau chez les *Iroquois*, qui n'euſſent été achetés des autres Nations Sauvages; car ils n'en font ordinairement que d'écorce d'Orme, mais qui ſont ſi mauvais, ſi vilains & ſi mal faits que la vuë en fait mal au cœur: Auſſi n'en regrettent-ils pas beaucoup la perte, lors qu'ils ſe trouvent briſés. Ils les font le plus ſouvent d'une ſeule pièce, & les travaillent avec toute la

malpropreté & la groſſiéreté imaginable. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il eſt neceſſaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir couſuë dans ces coins & aux deux bouts, ils l'affermiſſent avec des bâtons fendus, pour la gêner & l'empêcher de s'ouvrir. Ils font les varangues, les barres & les cercles du tour, de ſimples branches d'Arbres, qui ne ſont qu'écôtées & ſi mal rangées, qu'on ne peut rien voir de plus groſſier. Cela devroit inſpirer naturellement de la défiance à ceux qui ont à expoſer leur vie dans ces Machines, ſur des Rivières auſſi dangereuſes que le ſont celles du *Canada*. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuſe à la rapidité des Eaux, dans les Saûts & dans les Caſcades, lorsqu'ils deſcendent les Rivières, ou qu'ils les refoulent, non ſans des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

CHAPITRE VII.

Départ de l'Auteur avec des Sauvages; Son déguisement; Il est malheureusement reconnu par des Canadiens.

MOn Emploi n'étant pas assez considérable pour m'engager à demeurer en *Canada*, & d'ailleurs le Climat du Pays & la manière dont j'y avois été envoyé me plongeant dans une mélancolie inexprimable, je n'étois uniquement occupé, que des moyens dont je me servirois pour en sortir.

J'y demeurai cependant l'espace d'une année, esperant toujours que mon Père me devenant favorable, mes affaires changeroient de face: mais ce tems étant écoulé & neuf mois de plus, sans en recevoir aucune nouvelle ni consolation d'Amis, ni reponse d'aucun Parens & n'en devant plus attendre, vû qu'il n'y avoit plus de Vaisseaux de *France* à arriver, le desespoir

me prit, ou plutôt leur abandon fut cause que je pris la resolution de sortir de ce Pays, à quelque prix que ce fût. Je tentai tous les moyens d'en venir à bout par les Navires qui étoient dans la Rade; mais malgré tous mes soins, il me fut impossible de réussir de ce côté, faute de Passeports. Je fus donc obligé, pour n'en point démordre, à prendre le malheureux parti de risquer ma vie parmi les Sauvages. Envain mes amis voulurent me remontrer tous les dangers auxquels j'allois m'exposer : Envain me firent-ils un horrible tableau des fatigues que j'aurois à essuyer dans ce Voyage, d'où il paroissoit entiérement impossible, que j'échapasse sans quelque miracle: Envain ils me représentèrent que je ne devois pas partir seul avec des Sauvages, dont la complexion du corps, le tempérament & les manières de vivre sont si differentes des nôtres; rien ne fut capable de m'en détourner.

Pour cet effet je feignis une partie de Chasse, afin de m'absenter pendant quelques jours de mon Emploi, qui commençoit à me donner quelque relâche

lâche, par le départ des Vaiſſeaux. Je partis donc ſous ce pretexte, avec une auſſi grande proviſion de poudre, que ſi j'euſſe dû chaſſer pendant un mois; mais mon deſſein étoit d'en faire des Préſens aux Sauvages avec qui je voulois parler: Précaution, ſans laquelle il eſt inutile de traiter d'affaires avec ces ſortes de Gens!

J'arrivai ſur le ſoir chez un de mes Amis, qui avoit une Maiſon ſituée aux environs de *Lorette*, Village des *Hurons*, qui n'eſt qu'à quatre lieues de *Quebec*. Ces Sauvages ont été ainſi nommés par les Peuples du *Canada*, parce qu'ils avoient leurs cheveux brûlés d'une telle manière, que leur tête reſſembloit à une Hure de Sanglier. Ils habitoient autrefois au delà du Fort *Frontenac*, qui eſt au-deſſus de *Montreal.*

Le grand *Lac des Hurons*, ainſi nommé aujourd'hui de leur nom, dénote leurs anciennes Habitations. Ce Lac eſt appellé par eux *Karegnondy*; il ſe décharge dans celui d'*Erié*, avec lequel il contribue à former le grand Saut de *Niagara* & à augmenter le fameux

Fleuve *St. Laurent*. Il eſt navigable par tout; ſon circuit peut avoir ſept cens lieuës ſur deux cens de longueur; mais ſa largeur eſt inégale. Vers l'*Ouëſt* il contient pluſieurs Iles aſſez grandes du côté de ſon embouchure.

Ces pauvres Sauvages étoient tellement détruits par les *Iroquois*, qu'à peine pouvoient-ils compter parmi eux ſoixante Guerriers, lorſqu'ils furent obligés de quitter ces Lieux, pour venir ſe refugier parmi les *François*, qui leur accordèrent la demeure qu'ils ont préſentement & promirent de les proteger contre leurs Ennemis communs. Préſentement ils ſont environ au nombre de quatre cens, qui habitent proche de *Quebec*, ou dans le Village dont je viens de parler. Leurs Cabanes y ſont bâties à la manière des Européens, c'eſt à dire, qu'elles ſont d'une ſtructure ſolide, étant faites avec des pierres, du plâtre, &c. Elles conſervent néanmoins leur ancienne forme, c'eſt pourquoi elles ſont ſans magnificence, ni art; n'ayant d'autre commodité, que celle de les mettre un peu mieux à l'abri des vents & des

in-

injures du tems, que les autres Sauvages.

On peut dire avec verité que les *Hurons*, dans très peu de tems, n'auront plus rien de ſauvage que le nom. Ils commencent à ſe familiariſer avec les *Canadiens* & les *François*; vivent tous comme de bons Chrétiens, chantant en leur propre langue toutes les Prières, Hymnes & Pſeaumes, que l'on chante journellement dans l'Egliſe Romaine. Les Jeſuites n'épargnent ni ſoins, ni peines, pour leur faire quitter leur ancienne férocité & ſuperſtition, afin de les tenir dans la bonne voye du ſalut. Je puis certifier que mes deux Conducteurs *Hurons*, outre leurs Dévotions du matin, du ſoir & de leurs repas, ne ſe ſeroient jamais mis dans leur Canot, qu'ils n'euſſent auparavant adreſſé leurs Prières à Dieu.

J'étois ravi d'admiration, de voir que des Peuples, que nous appellons Barbares, s'acquittoient ſi exactement de ce Devoir envers leur Créateur. La manière humble & dévote, dont ils faiſoient ces Prières à haute voix, me touchoit ſenſiblement le cœur, ſur-

tout lorsque je les entendois recitant nos Litanies & ſe repondant l'un à l'autre, auſſi bien que dans beaucoup d'autres Hymnes de nos Egliſes, que je pouvois aiſément comprendre par la difference des tons de voix ou chants dont ils s'exprimoient.

L'Egliſe ou plutôt la Chapelle dediée à *Notre Dame de Lorette*, donne le nom au Village qu'habitent ces Sauvages. Les *Canadiens* y font beaucoup de Pelerinages par dévotion. Mr. le Gouverneur Général de la *Nouvelle France* & Mr. l'Intendant y vont tous les ans & y regalent par divertiſſement tous les Sauvages.

Ce fut proche de ce Lieu, où, étant arrivé chez cet Habitant que j'y avois pour ami, je reſolus d'effectuer mon entrepriſe. Je lui communiquai d'abord mon deſſein & l'intéreſſant à me rendre ſervice, je l'obligeai en mêmetems à me garder le ſecret. Dès le lendemain matin il fit venir chez lui deux Sauvages de cette Nation, dont la probité & le caractère lui étoient très connus. Ils parloient tous deux aſſez bien François pour ſe faire entendre,

tendre, desorte que je leur fis convenir qu'ils viendroient à *Quebec*, au plûtard dans trois jours, où je devois conclure avec eux mon marché chez un Marchand de mes amis. Comme ils avoient déja pris la resolution de faire une Partie de deux ou trois mois de Chasse, ils acceptèrent volontiers ma proposition & me tinrent leur parole.

Je les menai chez mon Marchand, qui promit de leur donner à chacun pour cinquante écus, argent de France, de Marchandises telles qu'ils les voudroient avoir, à condition qu'ils me conduiroient auparavant, en toute sûreté, jusqu'au premier Fort des *Anglois*. Pour plus grande sûreté il ne s'engagea à livrer les dites Marchandises qu'après leur Retour & sur un Billet de ma main, qui dénoteroit mon arrivée à bon port jusques à cet endroit. Mais comme les Sauvages *Hurons*, ne sont point amis des *Anglois*, ils ne voulurent jamais convenir de me conduire plus loin qu'à *Naranzouac*.

Ce Village des *Iroquois* situé à deux cens lieues des *François*, n'est éloigné du

du premier Fort *Anglois*, que d'environ vint cinq à trente lieuës. Ils s'engagèrent de me faire faire le reste du Chemin sous la conduite de quelqu'un de leurs amis *Iroquois*, & de la fidélité desquels ils me repondoient par avance.

Notre Départ arrêté, j'allai les attendre secrettement, au jour marqué dans la maison d'un de mes amis qui demeuroit à la Basse-Ville du côté de l'Intendance. Voulant cacher mon évasion, je me déguisai comme eux, ou pour mieux dire, je m'habillai à la Sauvage, afin de n'être point reconnu par les Habitans du Pàys, ou Courreurs de Bois, qui auroient pu rompre toute mon entreprise, en me remenant à *Quebec*, dans l'esperance d'en être recompensés. Je quittai donc mon Habit, ne me reservant qu'une simple veste, par dessus laquelle je mis une chemise sale & une couverture bleuë. Je me fis coudre des Mitasses ou pièces de mazamet sur les jambes; je pris des souliers sauvages & l'on m'appliqua par tout le visage de la couleur rouge & jaune, sur laquelle l'on me peignit

un

un Serpent, dont la tête, après que le corps m'eut formé le contour du visage, me repondoit au bout de nez. La couleur de ce Serpent étoit verte. Mes cheveux bien graissés étoient relevés d'un côté & pendoient de l'autre: ce qui me donnoit une figure affreuse, quoique peu extraordinaire dans ce Pays. Cette précaution me fut presque inutile, comme je le ferai voir dans la suite.

Mes Sauvages étant bien munis de poudre & de plomb, je leur fis donner, pour les contenter, une petite provision de lard, de Beuf salé, de farine & de pois dont ils sont fort friands. Mais, que mon peu d'experience me trompa bien dans cette précaution! Car n'étant point robuste & les routes que nous devions prendre, étant fort difficiles par raport à la rapidité des Rivières, aux Forêts affreuses que nous devions traverser, je leur donnois précisement de quoi me faire succomber ou périr dans nos premiers Portages. C'est ce qui me fut infailliblement arrivé, si par bonheur pour moi, ces deux Sauvages qui m'accom-

compagnoient n'eussent pas été d'un naturel bon & susceptible de compassion.

Je partis avec eux, *le 15 Mars*, 1731. Nous canotâmes vigoureusement jusqu'à la Rivière de *Jacques Cartier*, où un vent un peu trop violent s'étant élevé, nous fumes obligés de mettre pied à terre, avant que de gagner *le Saut de la Chaudière*, qui n'est eloigné de *Quebec*, que de quatre à cinq lieuës.

Pendant que nous nous reposions sur le bord du Fleuve *St. Laurent*, qui est fort large en cet endroit, deux Habitans de ces Côtes vinrent nous présenter la main, en nous disant : *Bonjour Frère.* Ils s'assirent à côté de nous, pour fumer une pipe, en se chauffant auprès d'un bon feu que nous avions fait. Quoique je ne me sauvois pas pour avoir commis aucun crime, mon cœur ne laissa pas que de palpiter à cette vuë; c'est pourquoi je me levai aussitôt & voulus feindre d'avoir affaire dans le Bois qui étoit derrière nous, pour éviter l'occasion de leur parler & d'en être reconnu, mais envain : car l'un deux me tirant par la couverture dont

j'étois enveloppé, me dit : *Où vas-tu ? Te voilà bien beau ! Vas-tu te marier ?* Un de mes ſauvages me voyant embarraſſé, repondit ſubtilement pour moi : *Non, laiſſe-le aller ; il ne parle pas François :* en même-tems il me dirent quelques paroles ſauvages qu'ils ſavoient & que je n'entendois pas, auxquelles je repondis par quelques mots Grecs qu'ils feignirent d'entendre pour contrefaire les habiles Gens dans la langue Huronne, qu'ils diſoient même être plus belle que la Françoiſe. Je repondois ſouvent à leurs diſcours par un ris niais, qui, à ce que je crois, leur parut affecté ; car l'un d'eux un peu trop hardi, je ne ſai ſi c'eſt par ſoupçon, s'aviſa de vouloir lever par force ma couverture, pour voir ſi je n'avois pas une culotte ; ce qui infailliblement m'eût fait reconnoître. Mais *Nicolas Katarachiou*, le plus jeune de mes Sauvages, homme grand & extrèmement fort, irrité de ſa hardieſſe, le prit par le bras & le jetta un peu trop brutalement dans le feu, quoiqu'il n'eût deſſein que de le repouſſer. L'Habitant, homme robuſte, voulut en tirer ven-

vengeance, & prenant un tiſon, en donna malheureuſement par le viſage de *Nicolas*, qui, transporté de fureur, du coup qu'il reçut, alloit tuer ſon Adverſaire, ſi mon autre Sauvage nommé *Antoine Schenraguetton*, Oncle de *Nicolas*, homme fort, mais prudent, ne ſe fut ſaiſi de la hache de ſon Neveu. Pour moi, je ſautai ſur les fuſils, que je cachai au plus vîte ſous des broſſailles.

Cependant ma précaution ne les empêcha pas d'en venir aux mains avec armes égales. Jamais combat ne fut plus chaud; les tiſons faiſoient feu par tout; la Victoire balança quelques tems; mais *Antoine*, voyant ſon Neveu ſeul contre deux, ſe mit de la Partie. Il courut comme un furieux, renverſa un des *Canadiens*. L'autre dans le même inſtant tomba aux pieds de *Nicolas* & ils auroient été infailliblement tués tous deux, ſi je n'euſſe ſuplié à mains jointes mes Sauvages de leur pardonner. J'étois ſi troublé dans cet accident imprevû, que, ſans y penſer je faiſois mes remontrances en parlant François. Un de ces Habitans me fit appercevoir de mon indiſcrétion en me criant:

criant. *Ah! Chien de Deserteur, je voyois bien que tu n'étois pas Sauvage! Tu parles pour nous, quand il n'est plus tems & que tu nous a fait assommer par des Barbares! Va, va, tu nous la payeras.* Cette parole lui couta cher; car, craignant qu'ils ne fussent me dénoncer à *Quebec*, j'ordonnai sur le champ qu'on brisât leur Canot. Il étoit grand, fort beau & rempli de Marchandises; mais sa beauté ne l'empêcha pas d'être mis en pièces; après quoi *Nicolas*, non content de cette action, les chargea encore de coups sur les jambes & par tout, par raport à leurs menaces; & voilà comme ces deux Champions furent accommodés en langue Huronne, qu'ils estimoient tant.

Ce commencement malheureux ne me présageoit rien de bon pour la suite. Nous traversâmes au plus vîte le Fleuve, pour arriver à l'autre bord, où nous nous trouvâmes dans une petite Rivière formée par la chûte du *Saut de la Chaudière*. Ce fut là, où pour la première fois nous mîmes notre Canot hors de l'eau, parce qu'il nous étoit impossible de canoter plus loin, à cause

de ce *Saut*. Mes Sauvages pâles & defaits du coup qu'ils venoient de faire, ne favoient plus s'ils devoient continuer leur Route, ou retourner à leur Village. Ils fe tinrent affis fans me parler & prirent Confeil entre eux à ce fujet. Après avoir rêvé pendant près d'un quart d'heure, la tête baiffée fur leurs genoux, *Antoine* me dit: *Tiens*, *Claude*, c'eft ainfi qu'ils me nommoient, *Je fai que tu es Fils d'un grand Chef de ta Nation, & que tu paffes chez nous en fecret pour de grandes Raifons. Tu vois ce que nous venons de faire pour toi! Prens courage; mon Neveu ne veut plus retourner chez lui, je lui viens de parler pour toi. Tu fais que je t'ai juré à* Quebec, *que je te traiterois comme mon propre Fils, je te tiendrai ma promeffe: Regarde moi, je fuis ton Père; je te conduirai, je te defendrai: je te ferai manger la chair de tes Ennemis.* En achevant cette parole, il m'embraffa.

Je les remerciai tous deux & leur promis, que lorfque je ferois arrivé en *France*, je ne manquerois pas de reconnoître une telle faveur par des Préfens confidérables, que je leur envoi-

rois

rois. A toutes mes paroles ils ſe regardoient tous deux remplis de joye & d'étonnement, flattés de la douce eſperance de devenir un jour plus riches que leurs Camarades. Nous nous enfonçames profondément dans les Bois, afin de quitter, le plus vîte qu'il nous feroit poſſible, les Habitations Françoiſes, qui ſont ordinairement le long du Fleuve *St. Laurent*.

Avant que de parvenir en lieu de ſûreté, il nous falloit monter une longue Montagne, pour gâgner le deſſus de cette petite Rivière remplie de fort déſagréables Caſcades, qui nous la rendoient impraticable dans l'endroit où nous étions. L'embarras n'étoit pas petit, quoique le chemin n'étoit pas des plus difficiles: car il s'agiſſoit de faire trois lieuës en montant parmi de grands arbres, d'y transporter notre Canot, & notre petit Bagage, qui ne laiſſoit pas d'être péſant.

CHAPITRE. VIII.

Fatigues de l'Auteur dans les premiers Portages. Rencontre d'un jeune Sauvage & de deux autres Habitans. Description du Saut de la Chaudière *& terrible Naufrage que fit l'Auteur en cet endroit.*

LA manière des Sauvages pour porter leurs Fardeaux eſt admirable. Ils les attachent avec une ſangle ou bretelle, qui leur ceignant le front, laiſſe repoſer le Paquet ſur leurs épaules ; après quoi ils courent les bras croiſés à travers des Forêts affreuſes, ſouvent-même avec des charges, qui feroient ſuccomber les plus robuſtes Portes faix de l'*Europe*. Quoique les Sauvages ſoient ſi forts, il eſt très rare cependant de les voir ſe charger d'un tel embarras, à moins que ce ne ſoit dans une néceſſité abſoluë. Cette fonction regarde ordinairement leurs Femmes.

C'eſt

C'eſt bien aſſez faire pour elles, de ce qu'ils ont la bonté de les diſpenſer de porter leur Canot & de ce qu'ils ſe donnent la peine de porter eux-mêmes leurs fuſils. Ils n'ont pas d'autres Bêtes de charge que leurs Femmes. C'eſt une pitié de voir quelque fois ces pauvres malheureuſes, qui, outre qu'elles portent leurs Enfans qui ne peuvent marcher, ſe trouvent encore ſurchargées de tout l'équipage de la Cabane. Ce Fardeau, en groſſeur & peſanteur, reſſemble aſſez aux charges que nous pourrions mettre ſur nos Bourriques en *Europe*. Ces Barbares marchent devant elles, ſans s'embarraſſer ſi elles peuvent les ſuivre, ſe contentant de leur indiquer le Rendez-vous.

Préſentement les Sauvages, qui ſont dans le voiſinage des Villes ou Habitations Françoiſes, ont voulu remédier à cet inconvenient & ſe ſont mis en poſſeſſion d'avoir de petits Chevaux pour conduire à la Cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hiver, & ſur le dos des mêmes Chevaux pendant l'Eté. Ce qui les rend ſedentaires & fait qu'ils commencent un peu mieux

à s'humaniſer avec les *François* ; au lieu qu'autrement ils ſe trouvoient dans la dure neceſſité de transporter de tems en tems leurs Villages : car, comme il faut que tous les jours les Femmes portent à leur Cabane le bois de chauffage, plus le Village demeure dans un même endroit, plus le bois s'en éloigne; deſorte que, après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de ſi loin le bois ſur leurs épaules.

Un Sauvage croiroit paſſer pour infame, s'il s'aviſoit de s'entre-mêler dans ces occupations fatiguantes, qui ne regardent que les Femmes. Mais les jeunes gens ravis d'avoir des Chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les Femmes par ce moyen, déchargées d'un fardeau très onereux, n'en ont pas moins de plaiſir qu'eux. Néanmoins ils ſont tombés dans un autre inconvenient, car ces chevaux qui commencent à être en grand nombre, ſe repandant par troupes dans leurs Champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes ni de clôture pour les arrêter, les déſolent entièrement, ſans qu'on puiſſe

y porter remède. Hors d'état de les nourrir dans des Ecuries, tout ce qu'ils peuvent faire c'eſt de les enfermer dans de mauvais Parcs, que ces Chevaux franchiſſent aiſément; ſoit que ne trouvant pas aſſez de nourriture dans ces Enclos, ils ſoient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine; ſoit que les Enfans qui ſont ſans ceſſe occupés à les animer pour les faire battre, les preſſent & les forcent de ſauter par deſſus leurs barrières.

Pour moi qui ne me trouvois point propre à porter aucun fardeau, je ne fus pas peu ſurpris de me voir le front bridé, pour transporter une charge qui étoit capable de m'entraîner ou me faire renverſer de côté, pour peu que je n'euſſe pas marché droit, la tête un peu panchée ſur l'eſtomach. Je me tenois ferme du mieux qu'il m'étoit poſſible & me cramponnois comme un Mulet chargé, qui veut ſe tirer d'un mauvais pas. Je tombois de tems en tems ſur les genoux & avois beaucoup de peine à me relever. Mes Sauvages

bien loin devant moi, portoient tous deux le Canot, & je les ſuivois à la piſte par un petit ſentier qu'ils m'avoient marqué & qui n'étoit pas des plus frayés, par raport aux feuilles des arbres que le Vent y avoit apportées.

Comme il y avoit déja près d'une heure que je les avois perdu de vuë & qu'ils ne revenoient point ſur leurs pas, ſelon qu'ils me l'avoient promis, l'inquiétude me prit & les forces me manquèrent au pied d'un endroit qui étoit un peu trop eſcarpé pour un Homme fatigué & chargé d'un fardeau tel que celui que j'avois. Je ne laiſſai pas néanmoins, de vouloir courageuſement le franchir, ſans ſavoir ſi je tenois la véritable route. L'eſperance de découvrir de loin mes Sauvages fut cauſe que je fis cet effort. A peine avois-je grimpé cinq ou ſix toiſes que mon paquet m'entraîna. Je roulai avec lui l'eſpace de plus de cent cinquante pas en reculant, ſans pouvoir m'arrêter qu'à la pointe d'une Roche, où peu s'en fallut que je n'euſſe le bras droit caſſé avec les mâchoires. Arrêté en ce lieu, le corps moulu & le viſage

ſage tout enſanglanté, je me traîne proche d'un grand arbre pour y prendre quelque repos.

Un jeune Sauvage *Abenakis*, qui paſſoit dans ces environs, m'entendant gémir, s'approcha de moi & me prenant pour un des Siens, me témoigna ſa pitié, en ſe jettant ſur moi à corps perdu & faiſant quantité de hûrlemens horribles, autant capables de m'étourdir, que d'épouvanter toute Perſonne qui ne comprend, ni ne s'attend à une pareille condoléance. Sa péſanteur jointe à la douleur que me cauſoit mon bras me faiſoit faire des cris qui interrompoient les ſiens. Il ceſſa de hûrler; & s'apercevant que j'étois *François* ſous un tel déguiſement, ſa pitié me ſembla changer en frayeur: Il ramaſſa mon Paquet qui étoit à quelque pas plus loin que moi, le chargea ſur ſes épaules & disparut comme un éclair.

A peine étoit-il parti que voici venir *Nicolas*. Il m'avoit cherché par tout; mais comme je m'étois écarté du ſentier qu'il m'avoit montré, ce ne fut pas ſans peine qu'il me rétrouva.

Quel ne fut pas ſon étonnement, lorſqu'il me vit dans un ſi pitoyable état! *Qui t'a maltraité*, me dit-il auſſi-tôt? *Où eſt ton Paquet? Il eſt perdu*, lui repondis-je, *& je ne m'en ſoucie guère, car ſans lui je me porterois mieux.* Ce n'étoit que de la farine & un peu de pois que je portois, ainſi je pouvois bien parler de la ſorte, d'autant que la poudre & le plomb que je leur avois donnés, pouvoient plus que ſuffire pour faire notre voyage ſans cet embarras. Mais lui, qui s'en ſoucioit plus que moi, voulut ſavoir abſolument ce que j'en avois fait. Je ne pus lui dire autre choſe, ſinon qu'un Sauvage me l'avoit emporté. *Tu en as menti*, repartit-il *brutalement*, *Sauvage n'eſt pas voleur*, *mais* François *eſt voleur*, *tu as caché ton paquet*, *tu le retrouveras*, *ou je jure par le* GRAND ESPRIT, *que je te reconduirai à* Quebec *chez le Grand Général qui me donnera beaucoup d'argent de toi.* Ces paroles étoient autant de coups de poignards pour moi; car effectivement, il auroit été recompenſé s'il m'eût reconduit. J'ajoûtai tout ce que je pus, pour tâcher à le perſuader

der du contraire de ce qu'il penſoit; mais j'eus beau dire, il ne voulut jamais me croire. C'eſt pourquoi, outré de colère, il me quitta en me menaçant, & alla ſur le champ appeller ſon Oncle *Antoine*, qu'il rencontra, par bonheur pour moi, fort à propos.

Pendant ces entrefaites, le Sauvage qui avoit pris mon Paquet revint avec deux *Canadiens François*, qu'il avoit rencontrés dans ſon Chemin. Comme ils ne pouvoient s'entendre il les avoit amenés vers moi à force de ſignes & de démonſtrations. Ces Habitans arrivés furent fort ſurpris de me voir en cet état & encore bien plus lorsqu'ils m'entendirent parler François. Je leur dis naturellement le malheur qui venoit de m'arriver, mais non pas celui qui cauſoit mon départ: Et comme je ne ſavois plus à qui m'addreſſer dans mon affliction, puiſque mes Sauvages s'irritoient contre moi pour ſi peu de choſe, je les ſupliai au nom de Dieu d'avoir pitié de mon ſort, en me tenant caché chez eux pendant quelque tems, juſqu'à ce que j'euſſe des nouvelles de quelques amis que j'avois à

Quebec

Quebec & par qui je les ferois recompenser. Mais l'un d'eux, sans me repondre, & je ne sai à quel dessein, s'avisa de me dépouiller de ma couverture & de ma chemise; ensuite me prenant par dessous le bras, il m'obligeoit déja violemment à marcher avec lui, quand, par un coup heureux, mes deux *Hurons* vinrent à paroître.

Nicolas, quoique bon, avoit néanmoins quelque reste de ferocité sauvage; sa gourmandise lui suggeroit la malice de gagner l'esprit de son Oncle, en lui faisant accroire que je l'avois traité de voleur; mais *Antoine*, par un effet de sa Prudence, voulut me voir avant que de rien décider sur ce sujet: & c'est ce qui fut cause qu'ils vinrent fort à tems, pour me délivrer d'un danger irremédiable, s'ils fussent arrivés un moment plus tard.

Le Sauvage *Abenakis* les ayant apperçus, se mit à crier de toutes ses forces pour les appeller, leur disant, sans doute en sa langue, qu'ils tenoient un Deserteur *François*. *Nicolas* lui voyant le paquet friand dont la perte lui causoit tant de chagrin, & songeant

à

à ce que je lui avois dit, changea bien vîte de ſentiment. Comme il n'avoit point d'armes non plus que ſon Oncle, ils vinrent ſaluer prudemment l'*Abenakis*, lui parlèrent, & Conſeil tenu entre eux, ils talonnèrent tous trois les deux Habitans, qui ne pouvoient pas aller bien vîte à cauſe de moi. Je ne ſavois pas plus leur intention, que ces *Cànadiens*; car nous ayant abordés, ils me regardèrent d'un œil farouche & firent ſemblant de ne me pas connoître.

J'étois ſi ſaiſi, que je ne pouvois pas leur parler. Ils ſe mirent donc à côté de mes deux Conducteurs; Puis en faiſant un cri effroyable, ils ſe ſaiſirent de leurs fuſils dans le tems qu'ils ne s'y attendoient pas. Ces deux Hommes fort étonnés de ce procedé voulurent en demander la cauſe: mais *Antoine*, leur repondit pour toutes raiſons, qu'il n'avoit pas de compte à leur rendre; qu'on leur donneroit leurs fuſils lorſque nous ſerions prêts à traverſer le grand Rapide du *Saut de la Chaudière*, qui n'étoit qu'à trois quarts de lieues d'où nous étions; Qu'il ne tenoit qu'à eux de nous y ſuivre, autre-

autrement, qu'on les leur laisseroit dans cet endroit.

Je ne savois pas encore ce que tout cela signifioit; tant je craignois qu'ils ne voulussent avoir la gloire de me remener eux-mêmes à *Quebec*, d'où nous n'étions pas fort éloignés. Je me confirmai d'autant plus dans cette opinion, que je me voyois descendre par le même chemin où j'avois déja passé & que d'ailleurs je croyois avoir franchi le lieu dont ils parloient, par raport au bruit des chutes d'eaux, que j'y avois entendu. Cette idée changrinante affoiblit mes forces. Resolu de perdre la vie plutôt que de retourner, je me couchai par terre, en leur criant: qu'ils pouvoient aller où bon leur sembleroit; que pour moi je prétendois ne pas avancer plus avant. Au surplus je n'en avois pas la force.

Mes deux *Canadiens*, ravis de cette resolution en témoignoient déja leur joye par un ris moqueur. Elle fut courte; car *Antoine*, le fusil bandé sur eux, les força de me porter sur ma couverture pendant l'espace des trois quarts de lieuës que nous avions à faire sur cette

cette Montagne. Cette action me fit reprendre courage. Ces deux Porteurs me difoient fouvent aux oreilles qu'ils me connoiffoient bien; que fi je voulois retourner avec eux, je ferois beaucoup mieux que de rifquer ma vie dans des chemins d'où je ne reviendrois jamais, fur tout étant avec des Sauvages, qui m'abandonneroient au premier endroit; que fi je voulois leur donner la même fomme d'argent que l'on avoit mis fur ma tête ils me conduiroient aux *Anglois*, par un autre chemin bien plus facile. Ils me prenoient pour un nommé l'*Eguille*, Garçon Tailleur, qui avoit caufé une Rebellion dans un Fort avancé, où il étoit en garnifon. Sa tête étoit à prix. Comme je me fouciois peu de la vie & que je ne les écoutois point, ils me menacèrent de fe venger de la peine que je leur donnois & en effet peu s'en fallut qu'ils n'y réuffiffent comme je le ferai voir bientôt.

Jamais évafion n'a été fi triftement traverfée que la mienne dans fi peu de tems & en fi peu de chemin. Ce commencement n'étoit que le Prélude de

de ce qui devoit m'arriver dans la ſuite.

Après nous être repoſés pluſieurs fois en montant cette Montagne, nous arrivâmes enfin à ce fameux Rapide, qu'on nomme le *Saut de la Chaudière.* Il étoit furieux alors, par raport aux neiges fonduës qui avoient enflé ce Paſſage. Son nom vient de ce que la Rivière qui paſſe en cet endroit, après avoir fait pluſieurs petites Caſcades, tombe dans une eſpèce de Baſſin rond en forme de Chaudière, où elle ſemble ſe tranquilliſer, & de là par une chute de la valeur de 60. ou 80. pieds de haut, ſe précipite par deſſus le Rocher qui la tient élevée, au pied duquel ſe faiſant un lit, elle ſe décharge immédiatement dans le Fleuve *St. Laurent* dont j'ai parlé.

Le Bruiſſement de ce Saut eſt peu ſurprenant pendant l'Eté, mais dans le tems que j'y ai paſſé, il faiſoit un bruit épouvantable. Le rapide que nous devions traverſer fort au deſſus de cette grande chute étoit très large. Le bouillonnement de ſes eaux nous étourdiſſoit tellement, qu'à peine pouvions-nous nous faire entendre. Comme nos

avirons

avirons étoient inutiles pour ce paſſage, mes Sauvages ne rendirent les fuſils qu'ils avoient pris à ces deux Habitans, qu'après avoir trouvé dans la Forêt, deux jeunes arbres de la groſſeur du bras, qu'ils coupèrent afin de nous ſervir de pieux ou de perches pour ſoûtenir contre ces Courans. Les deux *Canadiens*, curieux de ſavoir de quelle façon nous nous tirerions d'affaire, vouloient attendre & s'aſſeoir pour nous regarder traverſer un lieu, d'où il n'étoit pas croyable qu'aucun homme pût jamais échaper. Comme je me méfiois d'eux avec raiſon, je déchargeai moi-même leurs fuſils & leur fis donner la poudre & le plomb qu'ils avoient, au Sauvage *Abenakis*, qui étoit avec nous. Ce jeune Homme ſe trouva fort ſatisfait de ce Preſent qui ne me coûtoit rien. Il en remercia les *Canadiens*, croyant qu'ils lui donnoient de bon cœur : mais eux très-mécontens, le laiſſèrent avec nous, & s'en allèrent ſans ſe ſoucier davantage de contenter leur curioſité.

D'abord qu'ils furent diſparus nous mîmes à l'eau notre Canot, aprés

avoir pris congé de notre Sauvage *Abenakis*, qui demeura ſur le bord du Rapide, pour nous le voir traverſer.

J'étois aſſis au milieu du Canot avec ordre de ne point branler, telle choſe qui arrivât. Mes deux Canoteurs aux deux, extrêmités ſe tenoient de bout appuyés ſur leurs perches qui prenoient fond. Les vagues entrecoupées par des pointes de Rochers, enlevoient notre petit Bateau d'écorce mince & leger, l'entraînoient quelquefois malgré mes Sauvages par la rapidité de leurs Courans, & ſembloient prêtes à le briſer contre de groſſes pierres; d'un autre côté les Bouillonnemens d'eau venant à frapper le ventre de notre Canot, menaçoient de nous engloutir à tous momens. Mes *Hurons* fermes & intrépides avec une agilité inexprimable s'entendoient ſi bien, qu'ils affrontoient tous ces dangers, & nous étions déja fort avancés, quand malheureuſement la perche de *Nicolas* vint à ſe caſſer. Le Canot piroüettant ſur celle d'*Antoine*, qui étoit derrière moi, lui fit pouſſer un grand cri. Auſſi-tôt *Nicolas* par une préſence d'eſprit bien digne d'ad-

d'admiration, ſaute promptement par deſſus ma tête, gagne ſans tarder la perche de ſon Oncle, qui lui cede volontiers, le connoiſſant plus fort que lui. Alors *Antoine* non moins actif, délie nos Paquets, en tire toutes les cordes, au bout desquelles il met ſa ceinture, la mienne & celle de ſon Neveu, en attache un bout à notre Canot & jette l'autre avec un ſac de plomb, au Sauvage *Abenakis* qui étoit reſté à terre. Par bonheur que cette corde alla jusques à lui, & il étoit tems; car la perche qui nous reſtoit, étant d'un bois verd fraîchement coupé, plioit ſi fort qu'elle ne pouvoit plus nous retenir. A peine eſt-elle ſoulevée, que notre Canot part comme un trait d'arbalête, & vogue ſur ces ondes bouillonnantes, cedant au torrent qui nous entraînoit infailliblement dans un Precipice affreux, ſi la corde que tenoit cet *Abenakis* ne l'eût un peu retenu. Je dis un peu, car il ſe trouvoit entraîné lui-même par les ſecouſſes & zigzags que faiſoit malgré lui notre Canot, entre des Roches qui lui briſèrent ſes deux bouts; deſorte que la corde achevoit

de le déchirer, lorsque nous échouâmes ſur une encoignure au bord du Bois. Jamais la mort ne fut plus preſente à mes yeux. Mes Sauvages pâles & défaits étoient hors d'haleine, & nous n'en fuſſions jamais revenus ſans la dexterité incompréhenſible avec laquelle ils ſe ſervirent de leurs avirons, pour preſerver le ventre de notre Canot.

Nous jettâmes au plus vîte nos Paquets par terre, dans lesquels notre poudre ſe trouva par un coup du hazard, ſans être mouillée. Nous fimes bon feu, autant pour nous ſecher que pour aprêter le dîner. *Nicolas* avoit déja mis la chaudière ſur le feu avec un peu de farine, dont il vouloit faire une bouillie ou plutôt une *Sagamité*, car il commençoit auſſi à y mettre des pois & du lard, lorsque le Sauvage *Abenakis* leur dit, que les deux *Canadiens* nous avoient vû échouer & qu'ils ne venoient que de disparoître. Je les ſupliai à mains jointes de décamper de cet endroit, ou que nous étions perdus ſi nous y demeurions plus long-tems. Comme ils craignoient auſſibien que moi d'être maltraités par ces

ces Habitans, qui effectivement ne manquèrent pas de venir un quart-d'heure après en plus grand nombre, ils mangèrent ou plutôt dévorèrent cette *Sagamité* telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, ſans être cuite; & voyant que je n'en voulois pas goûter, ils me donnèrent un peu de bled d'Inde roti & reduit en poudre, qu'ils avoient dans un petit ſac.

Les Sauvages avec une ſeule pinte de ce bled pilé de cette façon, peuvent courir plus de cent lieuës, ſans s'embarraſſer d'aucune autre nourriture. Ils ſont fort ſobres en pareil cas, n'en mangeant qu'une petite poignée lors qu'ils ſe ſentent foibles. Cette précaution peu embarraſſante les preſerve ſouvent de la famine, lorſqu'ils ſe trouvent dans des Deſerts où ils ne rencontrent pas de Gibier.

Ce beau repas ne fut point fait avec tant de diligence, que ces deux Habitans n'euſſent le tems de revenir à nous. Ils avoient fait rencontre d'un de leurs Camarades, qui, après leur avoir fourni de la poudre & du plomb, s'offrit de leur prêter main forte pour les venger

de l'affront qu'ils prétendoient avoir reçû. Déterminés à me prendre mort ou vif, ils avançoient tête baissée, le long de la Rivière qui faisoit un coude derrière nous, à dessein de nous surprendre : mais un de mes Sauvages voulant ramasser un paquet qui étoit de ce côté, les ayant appercûs, fit un grand cri & prit la fuite avec ses Camarades qui me laissèrent seul.

Leur abandon m'inspiroit presque le fatal parti de me jetter dans le Rapide, plutôt que de tomber dans les mains de ces Ennemis, quand tout à coup la refléxion me dictant, qu'il m'étoit plus glorieux de mourir les armes à la main, je pris mon fusil & comme un désesperé me mis à courir sur eux. Mon intrepidité les surprit, aussi-bien que mes Sauvages, qui encouragés par cette action eurent honte de lâcher pied. Ces Habitans les voyant venir à mon secours & sachant d'ailleurs qu'un foible *François* à la tête des Sauvages est capable de les faire venir à bout des plus grandes entreprises, se sauvèrent après m'avoir lâché un coup de fusil qui donna dans l'arbre qui me

cou-

couvroit la moitié du corps. Celui qui fit ce coup n'eut pas plutôt tourné la tête, qu'il se heurta rudement contre le tronc d'un arbre renversé & tomba par terre. Il ne tenoit qu'à moi de mettre l'occasion à profit ; mais quelle triste vengeance! Soûtenu par des Barbares contre ma propre Nation, étoit-il d'une ame noble d'user de mon pouvoir contre un malheureux étourdi, qui ne me vouloit du mal que parce qu'il ne pouvoit m'en faire? Je le relevai moi-même & après lui avoir fait reconnoître son tort, je le renvoyai sans qu'il lui fut fait aucun mal. Cette seule action m'attira une grande amitié de mes *Hurons* & m'acquit l'extrême confiance qu'ils eurent en moi, pendant tout le tems que je fus avec eux. Ils ne cessoient de la raconter aux autres Sauvages qu'ils rencontroient & m'en témoignoient leur admiration.

Ce coup reparé, nous continuâmes notre route jusqu'à deux lieuës de là, sur une petite éminence de terre qui étant escarpée de tous cotés, formoit une demi-lune sur le bord d'un Marécage impraticable. Cet endroit pou-

voit nous ſervir de Retraite en cas de nouvelles inſultes. Nous eûmes la précaution d'y cacher nos Paquets dans le tronc de quelques gros arbres pourris, que la vieilleſſe avoit fait tomber. Nous nous repoſâmes dans ce lieu juſques au ſoir ſans oſer faire de feu, quoiqu'il faiſoit grand froid & que j'étois mouillé depuis la tête juſques aux pieds. Enfin la nuit étant venuë, nous crûmes n'avoir plus rien à craindre; c'eſt pourquoi nous en allumâmes un, qui ſervit à nous procurer le coup fatal que nous tâchions tant d'éviter.

CHAPITRE IX.

L'Auteur eſt attaqué par ſept Canadiens *& huit Sauvages. Comment il ſe tira d'affaire. Paſſage du Rapide.*

Ces trois *Canadiens* avec qui nous ſortions d'avoir affaire, voyant que nous étions hors d'état de paſſer ce Rapide, faute de Canot, ne deſeſperoient pas de nous attrapper & ils alloient

loient même chez eux pour chercher du renfort dans ce deſſein, lorſque malheureuſement pour nous, ils rencontrèrent quatre autres Habitans au nombre deſquels étoient les deux premiers, avec qui nous nous étions battus à coups de tiſons. Ces ennemis communs s'accoſtent: Mais, quel n'eſt pas l'étonnement des premiers, lorſqu'ils apprennent que ces derniers nous cherchent auſſi & que nous avons briſé leur Canot! Se trouvant donc ſept contre nous, bien armés & animés comme des Lions en furie, ils ſe repandent dans la Forêt & courent d'abord à un feu de Sauvage qu'ils voyent de loin. Ils croyoient déja nous tenir, mais n'y trouvant qu'une pauvre Sauvageſſe qui travailloit à faire de petits plats d'écorce, ils vouloient la contraindre de leur dire où nous étions & menaçoient de la frapper, quand heureuſement pour elle, quatre Sauvages *Abenakis*, l'entendant crier, vinrent à ſon ſecours.

Nos Habîtans fort étonnés de voir qu'ils ne rencontroient pas ce qu'ils cherchoient, leur firent ſigne amicalement d'approcher & leurs montrèrent

de l'argent qu'ils leur promirent, en cas qu'ils voulussent les aider à m'attrapper, n'en voulant qu'à moi seul; car à l'égard de mes *Hurons*, ils ne pouvoient plus y être compris, d'autant que de Sauvage à Sauvage on ne se fait point de tort, à moins qu'on ne soit en guerre. Ainsi tout est donc contre moi.

Ces *Abenakis*, ayant parcourru toute la Forêt sans pouvoir nous trouver, jugèrent à propos d'attendre jusques à la nuit, esperant, que, comme il faisoit froid, nous ferions du feu & qu'ils nous découvriroient de loin. En effet ils ne se trompèrent pas dans leur idée; car un de ces Sauvages, après s'être détaché pour aller à notre découverte, monta sur une Montagne, d'où ayant vu notre feu, il vint droit à nous, & se glissa si adroitement proche du Lieu où nous étions, qu'il nous écouta parler sans être aperçu. Certain qu'il ne se trompoit pas, il alla avertir les *Canadiens*. Ils étoient alors au nombre de quinze, parce qu'ils avoient encore mis de leur Parti quatre autres Sauvages, qui s'étoient trouvés là par cas fortuit; re-

ſolus de ne pas manquer leur coup & de nous attaquer à force ouverte en cas de reſiſtance. Cependant j'oſe dire qu'ils n'y auroient jamais réuſſi, tant j'étois determiné à me défendre, étant ſoutenu par mes Sauvages, qui m'avoient juré de périr plutôt que de me laiſſer prendre par qui que ce pût être.

Voici comme ils me parloient dans le tems que les autres conſpiroient ma perte : Ecoute CLAUDE, me diſoit Antoine, *j'ai vu, j'ai connu, j'ai admiré ton courage. Une autre fois ſi l'on t'attaque je veux mourir avec toi, plutôt que de t'abandonner à ceux qui te voudront du mal. Du côté des Sauvages ne crains rien, nous leur parlerons pour toi & ils ſeront tes Amis. Tes Ennemis ſeront nos Ennemis. Je ſai que nous ne ferons pas de mal, mon Neveu & moi, tant que nous te ferons du bien, & cela me ſuffit ; car* (*) *un Pere me l'a dit. Nous n'avons point de Canot*, pourſuivoit-il, *pour aller plus loin*; *Tu le ſais, tu l'as vu*,

(*) C'étoit un Prêtre qui leur avoit parlé pour moi.

vu, tu n'en doutes pas; ainsi il faut que tu reviennes avec nous à Lorette. *Je te nourrirai dans ma Cabane comme mon Fils & tu ne mourras pas de faim; car un Père ne laisse pas mourir ses enfans de faim. J'y ferai un autre Canot & après une demie Lune* (1) *je te conduirai à* Naranzouac *par ce passage qui sera bien moins méchant. Les* François *ont beaucoup plus d'esprit que les Sauvages, je le sai; mais ils n'ont pas tant de force; voilà pourquoi ils ne peuvent point passer ce Rapide. Tu le passeras, toi, avec nous, parce que nous te donnerons de la force & tu nous donneras de l'esprit. Tu en dois avoir grandement, car ton Ami m'a dit à* Quebec *que tu savois lire aussi-bien que le Grand Patriarche.* (2) *Ainsi prens ton Blanc* (3) *& lis pour remercier le* GRAND MAÎTRE *du Monde, de ce qu'il nous à sauvé la vie tout à l'heure avec toi & de ce qu'il t'a rendu vainqueur de tes Ennemis jusqu'à present. Demande lui la grace qu'il te fasse passer heureusement proche*

(1) Quatorze jours.

(2) C'est ainsi qu'ils appellent l'Evêque de *Quebec.* (3) C'est à dire, livre ou papier.

proche de leurs grandes Cabanes : & laisse nous dormir une heure, après quoi nous profiterons de la nuit pour aller chez nous, sans risquer d'être connûs.

Tous ces discours m'affligeoient beaucoup, dans l'inquiétude où j'étois de savoir si nous réussirions comme ils me l'assûroient. J'aurois volontiers voulu qu'ils partissent sur le champ, sans dormir ni faire de feu; mais envain, il me fallut consentir par force & un peu par complaisance à tout ce qu'ils voulurent. Je jugeai à propos d'en profiter moi-même, c'est pourquoi je me deshabillai afin de faire secher ma veste & m'enveloppai dans ma couverture pour prendre quelque repos.

Le jeune *Abenakis*, qui étoit précisément de ma Taille, étoit resté avec nous, & s'imaginant que je dormois il voulut essayer mes vètemens, c'est à dire, qu'il mit mon chapeau & ma veste pour voir si elle lui sieroit bien. Je le laissai faire, n'osant me persuader qu'il me l'emporteroit. Ce fut un coup de bonheur pour moi.

A peine eut-il endossé cette veste, que les huit Sauvages qui accompagnoient

gnoient nos *Canadiens* arrivèrent, & ayant investi sans bruit l'endroit où nous étions, se mirent à faire des cris terribles selon leur façon ordinaire, lorsqu'ils veulent épouvanter leurs Ennemis. Les *Canadiens* qui étoient à leur tête prirent d'abord ce Sauvage pour moi & l'emmenèrent avec eux, après s'être saisis de mon fusil & m'avoir donné quelques coups de bâtons. La partie n'étant pas égale, je me sauvai au plus vîte dans le Marais qui étoit auprès de nous. Comme les Arbres qui le couvroient, étoient presque pourris, le pied me manqua & je tombai dans un grand bourbier, d'où enfoncé jusques à la ceinture, je ne me relevai que pour retomber dans un autre où je m'embourbai jusques aux épaules. Là, forcé d'attendre que mes Sauvages vinssent chercher leurs Paquets pour m'en tirer, je n'étois soutenu que d'une petite branche d'arbre seche, qui pouvoit casser au moindre effort.

Il y avoit bien trois quarts d'heure que j'étois dans ce Marecage où j'enfonçois de plus en plus, quand l'ima-

ge de la mort jointe à la honte de périr dans un bourbier m'engagèrent à crier. J'appellai *Antoine & Nicolas* de toutes mes forces. Déja, depuis plus d'une demie heure ils étoient de retour auprès du feu; mais je ne les avois ni entendu ni vu paſſer à cauſe de l'obscurité de la nuit. D'abord qu'il entendirent ma voix, ils vinrent & me tirèrent heureuſement dans le tems que je n'en pouvois plus.

Quelle déroute! Mouillé, croté, pire qu'un Barbet, mon fuſil perdu, auſſi-bien que ceux de mes Sauvages; ne pouvant plus avancer ni reculer; Que devenir? Car notre jeune *Abenakis* étant pris, nous ne pouvions plus repaſſer de l'autre côté du Fleuve *St. Laurent* faute de Canot. Ce jeune Homme avoit promis de nous le faire traverſer dans le ſien, & voilà pourquoi nous l'avions gardé avec nous. D'ailleurs il faiſoit grand froid; j'étois preſque nud & mes *Hurons* avoient perdu leurs couvertures. Quelle ſituation plus triſte que la nôtre? Cependant, voyons ce que deviennent mes Canadiens.

Ce jeune *Abenakis* pris pour moi, ſe ſentant

ſentant maltraité, trouve le ſecret d'échaper des mains de ſes conducteurs qui le vouloient mener par force droit à leurs Habitations. Il court ſi vîte qu'il parvient devant eux à la Cabane de ſa Mere. (C'étoit la Sauvageſſe dont j'ai parlé ci-devant.) Cette bonne Femme voyant ſon Fils tout défiguré, ſe met à pleurer amèrement & à s'arracher les cheveux pour toucher de compaſſion les autres Sauvages, qui arrivent preſque en même-tems que lui. Le Père de ce jeune homme, quoique du nombre de ceux qui avoient aidé à le prendre, ne l'avoit pas reconnu, à cauſe de ma veſte & de l'obſcurité de la nuit. Il ne ſait d'abord ce que ſignifie toutes ces larmes repanduës: mais, quel n'eſt pas ſon deſeſpoir & ſa rage, lors qu'il reconnoît ſon Fils & qu'il ſe ſouvient des coups que lui ont donné les *Canadiens*! Tranſporté de fureur il tombe ſur eux ſans pitié, & avec l'aide de ſes Camarades il les auroit infailliblement aſſommés ſur la place, ſi ces malheureux n'euſſent pleurés promptement les Coups du Fils, en jettant aux pieds de ces Barbares l'argent, qu'ils

avoient promis pour me prendre. C'est ainsi du moins que je l'ai appris par la suite, de ces Sauvages-mêmes, comme que je vais le faire voir.

Après ce bel exploit, ce jeune Sauvage raconta à ses Parens, (car ils étoient tous d'une même Famille) la manière honnête dont je l'avois reçû & traité. Entre autre, il vanta fort le Présent que je lui avois fait de poudre & de plomb. Ensuite de quoi, il ne leur eut pas plûtôt exposé mon embarras, qu'ils vinrent obligeamment me raporter nos fusils, nos convertures & qui plus est, un Canot neuf pour passer le Rapide. Leur arrivée me saisit tellement le cœur, que peu s'en fallut que je ne tombasse évanoui. En effet, outre qu'ils étoient fort laids & mal vêtus, la reverbération du feu leur donnoit encore un air diabolique. D'un autre côté, je me croyois pris & ne cessai d'en douter, que lorsque je les vis tour à tour me donner la main, avec une inclination de tête, qui fait ordinairement tout le salut des Sauvages, & sans autre cérémonie ils s'assirent autour de notre feu. La Sauvagesse cu-

rieuſe de me voir, étoit venuë avec eux: Mon état parut exciter ſa compaſſion. Elle fit chauffer de l'eau, me lava le corps & nettoya ce qui me reſtoit de hardes.

Revenu entiérement de ma peur, je m'informai de la converſation qu'*Antoine* avoit avec eux. Il m'en fit le recit lui-même & m'ayant dit: que je devois les recompenſer, je tirai ſubtilement dix écus de l'argent que j'avois dans une ceinture, & le priai de les leur donner pour leur Canot, qui valoit bien cette ſomme. Mais *Antoine* prit malicieuſement cet argent en ſecret, me diſant qu'ils étoient tous ſes amis & qu'il termineroit peut-être bien cette affaire pour une piſtole. Je le laiſſai faire comme il voulut, mettant la choſe en ſa diſpoſition. Le Gaillard étoit intereſſé; il ne leur donna effectivement qu'une piſtole & garda pour lui le reſte: mais en dédommagement il leur fit préſent de poudre, de plomb, de pois, de farine & généralement de tout ce que nous avions. Le jeune *Abenakis* me rendit ma veſte & ils me témoignèrent tous être très

con-

contens. Ils ne pouvoient pas l'être plus que moi : car me voyant ſi bien en ſûreté, je commençai dès lors à jetter bas toute inquiétude & profitai de cet heureux moment pour me ſecher à l'aiſe. J'arrangeai moi-même tous les fuſils, que je mis dans un ſeul endroit avec de la poudre & du plomb, afin d'être prêts à nous défendre, en cas de nouvelle tentative de la part des Habitans contre moi. J'étois ſi fier de me voir Chef de cette petite troupe, que j'aurois été aſſez téméraire pour affronter mille hommes, qui euſſent voulu me forcer dans ce retranchement. Je leur donnai à fumer & à manger tant qu'ils voulurent & nous ne ſortimes de cet endroit que le lendemain à deux heures après midi.

Avant que d'en partir ils allèrent chercher encore un autre Canot & enſuite m'éſcortèrent juſques au Paſſage où nous avions déja penſé périr. Deux d'entre eux, des plus habiles, ſe mirent dans le Canot où j'étois & ſurent ſi bien faire, que nous traverſâmes ce Rapide avec tout le bonheur poſſible, malgré les Courans que je

croyois à tous momens devoir nous emporter. Mes deux *Hurons* étoient dans un autre Canot avec nos Paquets & ne passèrent pas si heureusement, que leur Canot ne fût un peu endommagé. Mais c'étoit peu de chose; car ils y portèrent facilement remede, en le recousant avec des racines d'arbres & un peu de gomme par dessus.

Ce lieu forme une langue de terre bordée de Rapides des deux côtés: c'est pourquoi il nous fallut faire un Portage d'environ trois lieuës, avant que de pouvoir mettre à l'eau notre Canot. Comme il étoit déja tard lorsque mes Sauvages l'eûrent raccommodé, nous mîmes la Partie au lendemain; ce qui me fit beaucoup de plaisir, car j'étois si fatigué de n'avoir reposé, la nuit précédente, que sur des Rochers, qu'il me sembloit impossible que je pusse avancer plus loin, tant j'avois mal aux reins. Pour remèdier à cette incommodité & rendre mon coucher moins dure, je m'avisai de casser une grande quantité de branches d'Ifs, dont les Forêts du *Canada* sont remplies & j'en fis un lit; ce qui apprêtoit

à rire à mes Sauvages qui me regardoient, en me diſant d'un ton badin: Que les *François* ſont comme des Femmes qui ne peuvent coucher ſur la Dure. Néanmoins malgré leurs railleries ils ne laiſſoient pas d'en profiter & me témoignoient aſſez être contens de ce petit travail que je me donnois tous les ſoirs, lorſque je pouvois trouver des Ifs ou du Buis: car, quoique ces arbres ſoient très fréquens dans toutes les Forêts de ce Continent, ce n'eſt pas à dire pour cela que j'en trouvois toujours. L'odeur de ces branches, que l'on dit être mortifère, me cauſa une fiévre ſi violente, que je ne pouvois plus me tenir de bout : cependant il nous falloit marcher & porter.

Au lieu de medecine on m'appliqua une emplâtre de ſoixante livres péſant ſur les épaules. C'étoit le même Paquet que j'avois déja porté & qui n'étoit diminué que d'une vingtaine de livres : *Tiens toi bien*, me diſoient-ils, en me ſoûtenant par deſſous les bras *& marche toujours tu ne mourras jamais.* Comme ils ne pouvoient point porter tout à la fois, ce que nous

avions, ils revenoient tour à tour ſur leurs pas, pour y chercher, de diſtance en diſtance, un gros Paquet qu'ils laiſſoient derrière moi, & de cette façon avançoient chemin. Ils me trouvoient ſouvent renverſé ſous mon Fardeau, comme un homme prêt à expirer. *Courage*, CLAUDE, me diſoient-ils, *tu mourras bientôt ſi tu ne marches plus, car nous t'allons laiſſer-là.* Tous ces diſcours n'étoient que pour m'encourager à marcher & à vaincre un mal par un autre mal. En effet ils ne ſe trompoient pas; car après avoir fait une lieuë de cette façon & nous être repoſés, pour prendre quelque nourriture, je fus étonné de me voir plus robuſte & plus alerte que je ne m'étois encore ſenti. A force de bruſquer le mal, ma fiévre diminua, & je fis les deux lieuës qui nous reſtoient de Portage, d'une gayeté de cœur qui les ſurprit & leur fis d'autant plus de plaiſir, que je franchiſſois auſſi bien qu'eux tous les mauvais Paſſages que nous rencontrions. Ce fut-là où pour la ſeconde fois nous nous ſervîmes de notre Canot & nageâmes ſi vigoureuſement

ment, qu'en montant cette Rivière nous fimes près de douze lieuës dans l'espace de six heures.

CHAPITRE X.

Manière de porter les Canots. Pêche de Truites. Singularité du Porc-Epic & Rencontre de deux nouveaux Sauvages, dont l'un pensa être devoré par un Ours.

Le lendemain 18. *Mars*, nous eûmes deux petits Portages, mais fort rudes, parcequ'il nous falloit grimper & descendre deux petites Montagnes escarpées, desorte que mes Sauvages plus embarrassés que fatigués, jugèrent à propos de cacher dans des creux d'arbres, la moitié de la nourriture que nous avions, à dessein de la reprendre à leur retour. *Antoine* se chargea du reste de la provision & même de ma couverture. *Nicolas* porta seul le Canot de la manière que je vais le dire: Ainsi ma joye ne fut pas petite de me voir dès lors en veste, n'ayant d'autre

embarras que celui de porter mon fusil avec une hache. Les Canots comme je les ai dépeints ont plusieurs bâtons de traverse qui les rendent fermes en tenant leurs bords, par des separations de distance en distance. *Nicolas* fit une planche, longue d'environ deux pieds & demi & large de dix pouces, qu'il attacha par le milieu à une de ces traverses, de manière cependant que son dos apuyé dessus, la faisoit chanceler lorsqu'il étoit necessaire, ou lui faisoit faire une pente, qui lui donnoit l'aisance de soulever la pointe du Canot, lorsqu'il vouloit monter, descendre & voir à se débarasser des chemins où les arbres, un peu trop prêts les uns des autres, lui pouvoient fermer son passage. Cette planche d'ailleurs étoit appuyée sur un bâton pliant, dont il avoit fait un grand cercle, qui lui repondoit aussi sur le dos & l'aidoit à soûtenir sur ses épaules le poids de ce Canot renversé. Il le portoit ainsi sur sa tête; desorte que ses mains tenant une autre traverse, qu'il avoit devant lui, on ne voyoit plus ni sa tête ni ses épaules.

Ce Canot, quoique lourd & embarrassant, ne l'empêchoit pas quelquefois d'avancer si vîte, que j'avois bien de la peine à le suivre sans courrir. Ceci est donc bien different de ce que dit Le Baron *de la Hontan* qui ose avancer que les Sauvages sont moins forts que les *Européens*. Sans doute que quelques *Canadiens*, Coureurs de Bois, un peu Fanfarons (car ils ont presque tous ce defaut) ne l'auront pas bien informé. Pour moi, qui ai vu le contraire, ayant couru moi-même parmi toutes les Nations Sauvages dont il parle, j'ose affirmer que très-peu *d'Européens*, ne pourroient porter seuls & de cette façon un Canot tout mouillé & par des chemins aussi difficiles que ceux où j'ai passé. Non seulement j'ose juger de leur force par cet endroit; mais d'un autre côté les charges de grands arbres entiers, que je leur ai vû porter, m'empêchent d'en douter. Ils étoient secs à la verité, & peut-être me dira-t-on, que le contre-poids pouvoit beaucoup leur en faciliter le transport. Je l'avouë, mais la manière de les soulever & de les mettre

tout d'un coup ſur leurs épaules, m'eſt un ſûr garant, qu'il y avoit plus de force que d'adreſſe. *Nicolas* donc, chargé de notre Canot, montoit ſur ces Montagnes, où, pour ſe delaſſer il ne faiſoit autre choſe que de poſer pendant quelques momens la pointe de ce Canot ſur des Rochers.

Il y étoit ſouvent forcé, ſurtout lorſqu'étant dans des endroits un peu trop eſcarpés, il lui falloit attendre ſon Oncle, qui grimpoit le premier & tiroit le bout du Canot dans ces lieux, où il étoit aſſez difficile à un homme de monter ſeul ſans aucune charge. Pour ce qui me regarde, je puis dire que quoique alerte & aſſez robuſte, je n'en ſerois jamais venu à bout ſans leur ſecours. Toutes ces difficultés furent cauſe que nous ne fimes pas beaucoup de chemin cette journée-là, mais le jour ſuivant nous nous recompenſâmes en profitant d'une petite Rivière, navigable par tout.

Au bout de ſon trajet nous cabanâmes, ou pour mieux m'expliquer, nous fimes une Cabane pour la premiere fois, parceque nous appre-

hendions la pluye qui nous avoit déja ſurpris la nuit paſſée. Cette Cabane fut bientôt faite, auſſi bien que toutes celles que nous bâtimes par la ſuite. Sa forme reſſembloit aſſez aux Baraques ou Boutiques de nos Marchands Forains, qui ſont ouvertes par devant. Pour bâtir ces ſortes de Cabanes les Sauvages ne font autre choſe que de dreſſer quelques pieux avec des bâtons en travers, ſur lesquels ils appuyent des écorces d'arbres qu'ils dépouillent de la façon ſuivante. Premièrement ils font des entailles aux arbres, le plus haut qu'ils peuvent, avec leurs haches, enſuite ils font une fente perpendiculaire, c'eſt à dire, depuis ces entailles jusques au pied de l'arbre & y fourrent un bâton applani par un bout en forme de ſpatule, avec lequel ils enlèvent cette écorce ſans l'offenſer: après quoi ils en bâtiſſent leurs cabanes qui ſervent à les mettre à l'abri des injures du tems. Ils lui tournent toujours le dos au vent, parceque le devant étant tout à fait ouvert ils ſe trouvent avoir les pieds au feu qu'ils font vis à vis, qui autrement pourroit

les

les incommoder. Je ne parle que des Cabanes qu'ils font lorſqu'ils ſont en voyages ou en partie de Chaſſes; car pour celles qui leur ſervent de demeures ordinaires dans les villages où ils ſe cantonnent, ſi elles ne ſont guère plus ſolides, du moins elles ſont faites avec plus de ſoin & fermées de tous côtés, comme je le ferai voir dans la ſuite.

Lorsque le tems étoit ſerein nous ne nous amuſions point à faire de ces Cabanes; nous renverſions ſeulement notre Canot, qui étant couché ſur le coté, ſe ſoûtenoit ſur ſes deux pointes & nous preſentoit une ouverture dans laquelle nous pouvions nous coucher à l'aiſe juſques à la moitié du corps. Souvent même, le Canot ainſi renverſé, nous pouvions nous aſſeoir commodement pendant le jour, pour éviter les rayons du ſoleil, lorsque nous voulions nous repoſer, ou manger à l'ombre & que nous ne trouvions pas d'autre couvert. Mais en ce cas, il y avoit toujours un petit inconvenient, qui eſt que le ſoleil fondant la gomme qui étoit poſée ſur toutes les jointures, ou

plûtôt

plûtôt ſur toutes les coutures de notre Canot, elle couloit, & ſe repandoit par toute l'écorce; deſorte que nous étions obligés de la repouſſer avec nos doigts ſur les mêmes coutures, avant que de nous mettre ſur l'eau. Cette Rivière dont je viens de parler, eſt tellement remplie de Truites, que nous en pêchames un vintaine en moins d'un quart d'heure: je veux dire, des plus groſſes; car ſi nous n'euſſions pas rejetté dans l'eau les plus petites, nous en aurions pû garder plus de ſoixante dans ce petit moment de Pêche. Nous n'avions pas plutôt jetté l'hameçon dans l'eau, que c'étoit à qui y morderoit; mais nous n'en gardâmes que ce qu'il nous en falloit pour faire un grand repas; parceque les Sauvages ne reſervant ordinairement rien pour le lendemain, il nous étoit inutile d'en vouloir davantage. Elles étoient longues d'environ un pied & demi, larges à proportion & épaiſſes de quatre doigts. Leur chair étoit rouge, ferme & delicate. Nous en fimes rôtir & bouillir; & ſans autre ſauce je les trouvai excellentes. Mes Sauvages m'ont aſſuré en avoir

pêché

pêché dans les Lacs Superieurs, du côté de l'Embouchure du Fleuve *Meschasipi*, qui étoient longues d'environ cinq pieds & demi & de l'épaisseur d'un pied de diametre. Pour moi je n'en ai jamais vû de telles, si ce n'est vers le Lac *Champlain*, où un Sauvage *Iroquois* en pêcha une en ma présence, qui avoit un peu plus de quatre pieds de long & étoit large à proportion. Tout ce qu'on peut dire, c'est que rarement on en trouve de si grosses.

En quittant cette Rivière nous fimes un Portage d'environ deux lieuës pour en joindre une autre qui nous conduisit fort loin; de sorte que pendant trois jours je ne vis rien d'extraordinaire. Mais le jour suivant, mes Sauvages ayant jugé à propos de s'arrêter dans un bel endroit, où ils vouloient, disoient-ils, tuer quelques Ours, pour m'en faire manger, peu s'en fallut qu'il ne nous arrivât un grand malheur. Le Bois étoit le plus beau que j'eusse encore vû. Les Arbres étoient fort hauts, écartés les uns des autres, comme si on les eût plantés exprès. Le Terrain étoit fort uni & agréable à la vuë. Ce

fut

fut donc dans ce lieu où ils me laisserent, en me disant, qu'ils ne manqueroient pas de revenir au plûtard dans deux heures.

Ce tems étoit déja écoulé, quand j'eus occasion de tirer sur un Ours qui se promenoit, vers les cinq heures du soir, sur le bord de la Rivière ou j'étois. Aussi-tôt qu'il reçût le coup il tomba, fit quelques hûrlemens en roulant & se releva plusieurs fois. Je crus ne l'avoir pas bien adressé, c'est pourquoi je rechargeai au plus vîte mon fusil en me tenant caché derrière un arbre & heureusement que j'eus le tems de lui decharger un second coup, qui acheva de le tuer, dans le moment qu'il venoit sur moi. Il étoit très gros, avoit le poil plus noirâtre & plus long que ceux que l'on voit en Europe.

Ces Animaux, qui naturellement ne sont pas méchans, se sentant blessés, sont sujets à tomber en furie sur les Chasseurs qui s'en trouveroient mal, s'ils n'avoient l'adresse de se sauver dans leurs Canots, qu'ils laissent toujours pour cet effet sur le bord de l'eau, d'où il leur est facile d'achever de tuer

à coups de haches l'animal manqué, qui veut les aborder à la nage. Les *Sauvages*, qui vont à cette Chasse, ont cette précaution, aussi-bien que celle d'avoir des Chiens, qui amusant l'Ours, leur donnent le tems de recharger leurs fusils en courant. Car pour monter dans les arbres, il leur seroit inutile, d'autant plus que ces animaux y grimperoient plus facilement qu'eux.

Le bruit des deux coups de fusil, que j'avois tirés, fit venir à moi deux *Sauvages*. Aussi-tôt que je les vis de loin, je les pris pour mes deux *Hurons* : c'est pourquoi je courus à eux pour leur annoncer ma belle Capture. Eux me voyant courir de la sorte & connoissant à mon Habillement que je n'étois pas *Sauvage* prirent la fuite. Je retournai donc à ma place, fort en peine. Mais je le fus encore bien plus, lorsque j'y vis deux Ours blancs d'une grosseur encore plus extraordinaire, que celle de celui que je venois de tuer. Mon fusil auprès de ces Animaux, je ne savois plus si je devois avancer ou reculer. Par bonheur que mon Canot, qui étoit éloigné d'eux ne l'étant

tant pas de moi, je m'avisai de me coucher ventre à terre & de m'y glisser subtilement pour m'y cacher.

Cette action, qui me fut très salutaire, m'eut donné beaucoup de plaisir, si j'eusse eu moins d'inquiétude. Car, tandis que l'un de ces deux animaux lèchoit les playes du mort, l'autre le levoit tout de bout sur ses deux pieds de derrière, le fleuroit au nez & lui poussoit des hûrlemens dans les oreilles. Ensuite le laissant retomber, il couroit à mon paquet, à mon fusil, prenoit tantôt l'un, tantôt l'autre, avec ses deux pattes de devant, comme auroit pu faire un Singe. Enfin ce manége dura bien une demie heure & commençoit à m'impatienter, lors que ces Ours apercevant mes Sauvages, se mirent à courir sur eux.

Antoine & *Nicolas*, qui ne s'attendoient pas à une telle furie, se trouvoient hors d'état d'y resister. Ils portoient leurs fusils sur leur épaule, auxquels pendoit leur Gibier dont ils étoient fort chargés, de façon qu'ils alloient être infailliblement devorés, sans les deux Sauvages que j'avois vus

prendre la ſuite & qui revenoient avec eux. Ces deux derniers, étant moins embarraſſés, eurent leurs fuſils aſſez-tôt prêts pour tirer ſur ces furieux animaux. Mais le malheur voulut, qu'ils lâchèrent tous deux précipitamment leur coup ſur l'Ours le plus proche, deſorte que l'autre eut le tems de ſe jetter ſur l'un de ces Tireurs, qui tomba par hazard ſur un Porc-Epic, que *Nicolas* venoit de laiſſer tomber en ſe ſauvant. L'Ours lui ſaiſiſſoit déja la cuiſſe avec ſes griffes, quand ce Sauvage prit le Porc-Epic dans ſes bras, pour s'en ſervir comme de Plastron contre cette Bête féroce, qui en effet lâcha priſe, par la peur qu'elle eut des aiguillons d'un pareil Bouclier.

Cet Animal recula donc quelques pas; & ſautant pluſieurs fois pas desſus ce Sauvage, ſans lui faire aucun mal, *Nicolas* eut le tems de lui lâcher un coup de fuſil, qui le fit rouler par terre; mais dont il ſe relevoit, lorſque je lui tirai moi-même un autre coup dans la tête, qui le fit tomber roide mort, & malheureuſement ſur le corps du Sauvage, qui avoit ſur ſon eſtomach,

le Porc-Epic plein d'aiguillons. Beaucoup lui entrèrent dans la peau & peu s'en fallut même, que quelques uns ne le perçassent jusques au cœur. Ce malheur imprevû nous causa un peu de chagrin.

Nous aportâmes notre petit bagage dans l'endroit où étoit notre Blessé, afin de lui épargner la peine d'aller plus loin. Pendant ces entrefaites, le Camarade de ce Sauvage venoit déja sur moi & me couchoit en jouë pour me tuer, lorsque ce Blessé lui cria de s'arrêter, en lui disant, en sa langue, que c'étoit à moi à qui il avoit le plus d'obligation puisque j'avois tiré le dernier coup. Ils s'imaginoient tous, que ces Animaux qui ne leur font ordinairement pas de mal, ne seroient jamais sans moi tombés dans une si redoutable furie; que sans doute j'étois un maladroit, qui les avoit manqués; qu'en ce cas, j'aurois dû au moins leur crier de se tenir sur leur garde. J'eus beau dire & beau faire, pour les dissuader de cette opinion, ils ne voulurent m'en croire qu'après avoir écorché ces Animaux & vû évidemment

par les coups, la verité de ce que je leurs disois. Je jurai dès ce moment de ne plus tirer sur des Ours.

Notre Blessé me faisoit pitié; il étoit tout couvert de sang & de petits aiguillons de Porc-Epic, qui lui couroient entre cuir & chair, depuis les hanches jusques aux épaules; chose assez singulière, & que je ne pouvois regarder sans frayeur. *Antoine*, pour me faire comprendre l'effet de ces aiguillons, m'en appliqua un sur le bras, en me recommendant de n'y pas toucher. Sa pointe extrèmement fine & pliante, se trouvant attachée à ma peau, le reste du corps de l'aiguillon, qui étoit de la longueur d'un bon doigt, entra perceptiblement de lui-même & se glissa de la manière que je viens de dire, en montant toujours jusqu'à mon épaule. Ce fut-là, où on me l'arracha comme on avoit fait à ce Sauvage & j'en fus quitte pour quelques petits chatouillemens.

Je lavai moi-même avec de l'eau chaude les playes de notre pauvre maltraité. Les griffes de l'Ours lui étoient entrées fort avant, desorte qu'il avoit la

cuiſſe droite toute déchirée. Mes Sauvages lui appliquèrent au plus vîte ſur ſes bleſſures, de la graiſſe de l'Ours qui l'avoit bleſſé, & lui envelopperent la cuiſſe avec un morceau de la peau toute chaude de ce même Animal. Ce remede ſimple & naturel fit un ſi grand effet, qu'il s'en trouva parfaitement guéri au bout de trois jours, quoiqu'il eût eu un nerf fort offenſé.

La chair des Ours du *Canada*, eſt très bonne à manger; mais celle des Ourſons ou jeunes Ours eſt infiniment meilleure & bien plus délicate. Nous nous en regalâmes pendant quatre jours, que nous demeurâmes dans cet endroit, où mes Sauvages eurent le bonheur d'en tuer dix huit, tant jeunes que vieux; après quoi nous quittâmes les deux Sauvages étrangers & pourſuivîmes notre route.

CHAPITRE XI.

Fatigues incompréhensibles de l'Auteur. Il se trouve en danger de perdre la vie. Le Canot de ses Sauvages est brisé. Extrême Famine qu'il endure pendant quatre jours. Il trouve un autre Canot. Fameux Repas qu'il fait avec cinq Iroquois, qui veulent après, le reconduire par force à Quebec.

Nous fimes assez heureusement, pendant l'espace de six jours, cinquante ou soixante lieuës de chemin, tant à pied qu'en Canot, mais ce ne fut pas sans peine ; car nous avions presque toujours de hautes Montagnes à monter &à descendre.Souvent-même, il nous falloit aller la hache à la main, pour nous tracer un passage dans ces vastes & épaisses Forêts, où quelquefois les branches d'arbres nous embarassoient, pour le Portage de notre Canot. Toutes ces fatigues n'étoient rien, en comparaison de celles que nous eûmes

mes le septiéme jour, étant arrivés dans un lieu, que la hauteur des Montagnes couvertes de grands arbres, rendoit fort sombre. La Rivière que nous joignimes alors, se formoit un lit serpentin dans l'entre-deux de ces Montagnes. Ses Rapides faisoient, qu'en beaucoup d'endroits elle n'avoit pas un demi pied de profondeur: ce qui fut cause, que *Nicolas* resta seul dans notre Canot, pour qu'il ne prit pas tout le fond, que notre pésanteur lui eut donné & qu'il pût la monter seul à la perche.

Nous cottoyâmes donc *Antoine* & moi, cette petite Rivière, dont les bords étoient d'un si difficile accès, que souvent nous étions obligés de marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture. Sa rapidité pensa plusieurs-fois m'entraîner, desorte que j'étois fort heureux de trouver des pointes de Roches où je pusse me soûtenir contre la violence de ces Courans. Si j'en sortois, je n'étois pas long-tems sans trouver des ronses & des épines, où pour passer avec mon fusil j'étois forcé de me laisser déchirer les mains & le visage. En un mot, je me trouvois dans un si pitoyable état

& ſi défiguré, qu'il n'étoit pas poſſible de me reconnoître. J'avois beau m'affliger & regretter le moment fatal qui cauſoit mon depart ; il n'étoit plus tems, & quoique je ne fuſſe pas encore à la moitié de mes travaux, il n'y avoit plus à reculer.

Nous étions ſi disperſés mes deux Sauvages & moi, que nous ne pouvions plus ni nous voir, ni nous faire entendre. Il y avoit bien quatre heures, que je marchois de la ſorte, ſans avoir fait plus d'une lieuë, lorsque ne me trouvant plus de forces, je m'arrêtai dans un endroit ſi eſcarpé qu'il m'eût été impoſſible de l'eſcalader. D'un autre côté la profondeur de l'eau, qui ſe briſoit au pied de ce Rocher, me donnoit à craindre pour ma vie, ſi j'oſois m'y riſquer. J'allois tirer mon fuſil afin d'appeller mes Sauvages pour avoir du ſecours, lorſque l'un d'eux tira le ſien, dans ce moment-même pour m'apeller. Je les croyois bien loin de moi & fus tout ſurpris de les entendre auſſi proches, car ils étoient immédiatement de l'autre côté de ce Rocher qui faiſoit une encoignure, que je ne pou-

vois franchir. Je leur criai à pleine tête de venir à moi. *Nicolas* y vint aussitôt. je lui donnai d'abord mon fusil, ensuite il me donna la main pour m'aider à passer sur un petit rebord, qui n'étoit large tout au plus, que d'un pouce & demi, & que je n'avois pas vu, parce qu'il étoit dans l'eau.

A peine avois-je tenu bon, la longueur de deux toises, que mon pied me glissa & je tombai dans cette Rivière entraînant avec moi *Nicolas*, qui, malgré les Courans, eut la force de se sauver à la nage. Pour moi, je n'eus pas plutôt trouvé le fond, que sans autre mouvement que celui de me roidir, je me sentis emporter sur la surface de ces ondes écumantes, qui après plusieurs chocs contre de grosses pierres, me jettèrent enfin sur une Roche pointuë, où j'eus le bonheur de m'arrêter & d'y rendre l'eau que je venois de boire. *Nicolas*, croyant que j'étois noyé, alla en faire le raport à son Oncle, avec tant de circonstances qu'il n'avoit plus lieu d'en douter. Ils m'auroient laissé-là, comme ils me l'ont dit depuis, s'ils eussent eu leur Canot en état de pou-

voir pourſuivre leur chemin. Mais heureuſement pour moi, qu'il s'étoit briſé un peu plus haut que l'endroit dont je viens de parler. Ainſi, ne pouvant aller plus loin, ils étoient obligés de revenir ſur leurs pas, lorſque je les apperçûs. La violence des eaux m'avoit emporté, à plus de deux cens cinquante toiſes de *Nicolas.* C'eſt pourquoi il étoit un peu excuſable dans ſon mauvais raport, d'autant qu'il n'étoit pas croyable que j'euſſe pu nager ſi loin dans ces Rapides, ſurtout entre des Roches, où le moindre choc ſembloit me devoir faire périr.

Ils ne furent pas peu ſurpris de m'entendre les appeller, & de me voir dans un endroit auſſi inabordable. Comme ils venoient de perdre leurs cordes, je crois que je ſerois infailliblement péri s'ils ne ſe fuſſent aviſés de faire tomber à coups de haches, deux arbres d'une hauteur prodigieuſe, qui étoient les ſeuls qui ſe trouvoient au pied de ces Rochers. Par bonheur que ces deux arbres étoient un peu au-deſſous de moi, deſorte que par leur chute ils me formoient un Pont pour

pou-

pouvoir aller à terre. Ils eurent la précaution de les faire tomber en même-tems, afin que l'un pût soûtenir l'autre contre la rapidité de ces Torrens: après quoi ils me crièrent: *Laisse toi aller*. Ils étoient tous deux sur le bout des branches les plus proches de moi, pour me secourir en cas de malheur, & effectivement sans eux je n'en serois jamais revenu.

Ce fut alors, que j'appris avec un extrême regret, que notre Canot, après avoir pris fond plusieurs-fois sur des cailloux, qui l'avoient un peu endommagé, s'étoit à la fin entiérement brisé: & pour comble d'infortunes, que notre poudre, qui n'étoit enveloppée que dans du papier, avoit été imbibée d'eau, sans qu'on eût pu l'en preserver. Il ne nous en restoit donc plus que la petite provision que nous pouvions avoir chacun dans nos cornes *. Ces deux malheurs joints ensemble, nous jettèrent dans un terrible embarras.

Nous

* Cornes de Beuf dont on se sert aussi en Europe pour mettre de la poudre, lors qu'on va à la chasse.

Nous étions, à ce qu'ils me disoient, précisément à la moitié du Chemin que nous avions à faire, pour arriver à *Naranzouac*, Village des *Iroquois* où je devois quitter ces deux *Hurons*. Outre que nous avions quantité de Rivières à passer avant que de nous y rendre, nous étions sur le point de traverser un grand Lac; ce que nous ne pouvions faire sans Canot. D'ailleurs nous n'avions rien à manger & fumes contraints d'être quatre jours errans dans ce Desert; à grimper de Rocher en Rocher, à courir çà & là, sans rencontrer de Gibier ni prendre aucune nourriture. En un mot, j'étois si abattu de lassitude & de famine, que j'aurois volontiers consenti qu'ils m'eussent tué plûtôt que de m'obliger à aller plus loin. J'essayai plusieurs-fois à manger de l'herbe; mais envain: à peine l'avois-je máché qu'il me falloit la rejetter. Enfin le cinquiéme jour, vers les dix heures du matin nous vîmes un Porc-Epic. *Antoine* tira sur lui, mais la foiblesse de ses bras, pour soûtenir son coup, fut cause qu'il le manqua. Par bonheur pour nous, que cet animal,

au-

au-lieu de se sauver à terre, étant éloigné de nous se mit à grimper dans un arbre où nous l'aperçûmes & le tuâmes, de la façon que je vais dire.

Les Sauvages, pour menager leur poudre, ne tirent jamais de coups de fusils sur les animaux, lorsqu'ils peuvent les avoir autrement. C'est ce qui fit que *Nicolas*, voyant ce Porc-Epic dans un arbre, y grimpa; & se tenant un peu au-dessus des premiers branchages, il frappa du dos de sa hache sur le corps de cet arbre. Le Porc-Epic entendant retentir ces coups, qui faisoient trembler l'arbre, monta jusqu'au faîte des dernières branches, pour s'y sauver. Mais, mon Sauvage redoublant ses coups, cet animal eut peur, comme s'il eut cru que l'arbre alloit tomber: c'est pour quoi, je le vis descendre au plus-vîte de branche en branche & passer précisément par le gros de l'arbre où l'attendoit *Nicolas*, qui lui dechargea un coup de hache sur la tête & le fit tomber par terre, où nous l'attendions *Antoine* & moi, en cas qu'il fut manqué. Il n'étoit qu'étourdi du coup, de sorte qu'il nous lan-

lança encore quelques unes de ſes fleches, mais il nous fut facile de l'achever.

Le Porc-Epic eſt une eſpèce de gros Hériſſon, long d'environ deux pieds & demi & large à proportion. Celui que nous tuâmes alors, avoit par tout le corps une ſoye ou gros poil luiſant, brun & blanc; aſſez ſemblable par ſa groſſeur & ſa figure, à la ſoye d'un Sanglier. Mes ſauvages gardèrent ce poil pour le donner à leurs Femmes, qui en travaillent ordinairement des ceintures, & la peau en fut jettée, comme leur étant inutile. Cette ſoye avoit quatre pouces de long par tout le corps, mais au-deſſus du cou, elle étoit longue d'un pied & trois fois auſſi groſſe qu'ailleurs. Elle faiſoit auſſi un Panache ſur ſa tête d'environ huit pouces & des mouſtaches de ſix pouces. Ce Panache étoit blanc depuis la racine juſqu'au milieu & le reſte de châtain brun. Il avoit encore ſur le dos des picquans de deux eſpèces; les uns plus forts, plus gros, plus courts, plus pointus, & tranchans en manière d'alênes. Les autres étoient d'un pied de long & plus fléxibles, dont la pointe étoit

applatie & moins forte. Ils étoient durs & luiſans.

Les picquans les plus forts & les plus courts tiennent peu à la peau, & ce ſont ceux-là que cet animal nous lança, en ſecoüant ſa peau comme un Chien au ſortir de l'eau; mais leurs pointes étant trop foibles, nous ne leur donnâmes par le tems de nous faire l'effet dont j'ai parlé ci-deſſus. Leurs pieds de devant ont quatre doigts & ceux de derrière cinq, tous armés de griffes & de picquans. Leur groüin n'eſt point ſemblable à celui d'un Pourceau, comme l'ont dit pluſieurs Auteurs. Ils ont la lévre ſupérieure fenduë comme le Liévre. Leurs dents ſont comme celles des Caſtors & tranchent à la manière des cyſeaux. Leurs oreilles ſont couvertes d'un poil fort délicat & applaties contre la tête, comme celle de l'Homme & du Singe, & ils n'ont rien du pourceau que les yeux qu'ils ont fort petits. La femelle eſt differente du mâle, en ce que ſon poil eſt tout à fait noir, & qu'il y a fort peu de blanc ſur ſes picquans. Ces animaux ſont ſi forts & ſi hardis, qu'ils

ne craignent point d'attaquer d'épouvantables Serpens, & que lorsqu'ils ſont en fureur ils s'élancent avec une extrême impetuoſité ſur les Chaſſeurs & ſur les animaux les plus féroces. Les Porc-Epics ne ſortent point de leur tannière tout l'Hiver, non plus que les Ours; & ils ne vivent que de fruits & de prunelles ſauvages.

Nous coupâmes le nôtre en morceaux, pour le faire bouillir dans notre petite chaudière. J'avois le goſier ſi ſerré que je n'en pûs goûter que très peu; mais en recompenſe j'avalai beaucoup du bouillon dans lequel on l'avoit fait cuire: ce qui me fit grand bien. Mes forces revinrent peu à peu & je me vis en état de ſuivre mes Sauvages.

Nous marchions toujours en chaſſant, ſans ſonger où nous allions, & nous avions déja paſſé pluſieurs petites Rivières à la faveur de grands arbres que nous avions abbatus, lorsque *Nicolas*, allant chercher du bois ſec, propre à faire du feu, trouva heureuſement un vieux Canot qui étoit caché dans des broſſailles & renverſé ſans deſſus deſſous, à cauſe

de

de la pluye. Ses bâtons de traverſe étoient un peu pourris ; mais nous en eûmes bientôt fait d'autres. Au reſte, tout le corps du Canot étoit bon ; & d'autant meilleur, qu'il étoit plus petit que le nôtre, & par conſequent plus leger & plus portatif.

Il me ſeroit impoſſible d'exprimer quelle fut notre joye. *Nicolas* nous témoigna la ſienne en ſe mettant à chanter & à danſer, comme un fou, autour de ce petit Bateau, & ſi long-tems que, pour le faire ceſſer, ſon Oncle fut obligé de danſer comme lui. Pour moi voyant cela, je crus que la joye ne ſeroit pas parfaite ſi je ne me mettois de la Partie. C'eſt pourquoi, je me mis à ſauter & à cabrioler par deſſus & au tour de ce Canot : ce qui leur fit, tant de plaiſir, qu'ils ceſſèrent tous deux de danſer, pour avoir celui de m'admirer. Ma danſe étant finie, nous nous mîmes à manger des Canards, que nous venions de tuer ; & après avoir fait des avirons & mis notre Canot en état d'aller ſur l'eau, nous partîmes de cet endroit & canotâmes vigoureuſement ſur la Ri-

vière la plus proche.

Comme nous ne ſavions point où nous étions, nous deſſein formâmes le d'aller toujours, en montant cette petite Rivière; comptant, par ſon moyen, de gagner le grand Lac dont nous nous croyions proches, ou de rencontrer quelques Sauvages qui puſſent nous en enſeigner le chemin. Nous ne nous trompâmes point dans cette dernière idée; car dès le ſoir même, nous étant apperçus d'une place noire, aſſez proche du bord de l'eau, où il paroiſſoit que l'on venoit de faire du feu, nous nous y arretâmes. Elle étoit encore toute chaude & remplie de quantité de pattes d'Ours, de Caſtors & de tripailles de differens animaux. Nous nous y arrêtâmes, dans l'eſpérance d'y voir revenir les Sauvages qui y avoient allumé du feu.

Nous n'eûmes pas plutôt tiré notre Canot hors de l'eau, que nous les vîmes arriver. Ils étoient cinq de leur bande & ſans autre compliment, que celui de nous avoir touché la main, ils ſe mirent au plus vîte en devoir de faire du feu, d'écorcher leur gibier, de

le

le faire cuire & de nous en regaler. Toutes ces choſes ſe firent promtement & ſans dire mot : ce qui me ſurprenoit extrêmement, d'autant que je n'étois pas encore bien accoûtumé à la manière des Sauvages. Ces Peuples croiroient commettre une grande incivilité, s'ils s'amuſoient comme nous, à faire de longs complimens aux Etrangers qui arrivent ; en s'informant de leur ſanté, du ſujet de leur voyage, en tirant un pied par-ci, l'autre par-là, courbant le corps, baiſſant la tête, allongeant le dos, & faiſant quantité d'autres choſes ſemblables, comme les *François*, qui ne ſervent, me dirent-ils dans la ſuite, qu'à affamer les nouveaux venus. Eux donc, au contraire, avant de faire aucune information, débutent premièrement par le manger, enſuite les complimens ſe ſervent pour le Deſſert.

Nous mangeâmes tous de bon apetit. Leur gibier conſiſtoit en quatre Chevreuils de trois eſpèces differentes, un Renard rougeatre comme en *Europe*, deux Loups Cerviers & trois Carcajoux qui ſont des eſpèces de Blai-

reaux. Cette chasse nous fit beaucoup de plaisir, car nous n'avions pour toute provision que deux Pluviers & un Corbeau. Ce qui étoit trop peu pour de grands Mangeurs. J'eus le plaisir de leur voir dévorer entre sept qu'ils étoient tout ce gibier dans un seul Repas, qui dura six ou sept heures à la verité; mais d'un autre côté, il eut pu rassasier facilement cinquante Personnes. Cependant rien n'en resta, que quelques tripailles que l'on avoit jettées; encore servirent-elles pour déjeuner, le lendemain, après les avoir bien lavées. Et il n'y eut pas jusques aux griffes, qu'ils ne rongèrent d'une manière si nette & si propre, que ce ne fut qu'à regret qu'ils en laissèrent les os.

Ces Sauvages étoient tous *Iroquois*; à savoir, quatre de la Nation des *Tsonnontouans*, & le cinquième nommé *Joseph*, d'une Famille des *Agniés*. Ce dernier parloit assez bien François pour se faire entendre; je m'entretins avec lui pendant tout le tems que je demeurai avec eux. Au reste ils étoient tous beaux Hommes & d'une taille

fort

fort avantageuſe. Nous paſſâmes les trois premiers jours enſemble, avec aſſez de plaiſir. Mais le quatriéme jour, ils commencèrent à concerter entre eux, de quelle manière ils s'y prendroient pour me remener à *Quebec*. Leur Chaſſe étoit finie & ils étoient ſur le point d'y aller vendre leurs Pelleteries. *Antoine* m'avertit de leur complot, me dit de me tenir ſur mes gardes & de ne le point quitter, de peur qu'en m'écartant ils ne vinſſent à bout de leur projet, parce qu'ils me prenoient pour un Deſerteur d'importance. Il ajouta de plus, qu'ils venoient de lui offrir pour Préſent quelques Paquets de Pelleteries, s'il vouloit me livrer entre leurs mains; mais il me raſſura, en me proteſtant que je n'avois rien à craindre de ce côté, parce qu'il les refuſeroit toujours.

Cette nouvelle étoit comme un coup de foudre ſur ma tête; quand pour me rachever, *Nicolas* vint dire à ſon Oncle, en ma préſence, qu'ils étoient reſolus de m'avoir à quelque prix que ce fut, parçeque *Joſeph*, leur avoit dit que l'on cherchoit dans la *Nouvel-*

le France, un Deſerteur fait comme moi, pour lequel le Gouverneur Général donneroit beaucoup d'argent à ceux qui le reconduiroient : que le bruit couroit que ce Deſerteur s'étoit ſauvé avec des Sauvages, & que ce ne pouvoit être un autre que moi, ſelon qu'on le lui avoit depeint, en cas qu'il le rencontrât.

Ce Sauvage étoit nouvellement arrivé de la *Nouvelle France*, & dans le tems-même qu'il me témoignoit le plus d'amitié, il excitoit ſes Camarades à lui prêter main forte pour me jouër ce mauvais tour. Surpris autant qu'affligé de cette fâcheuſe nouvelle, je fis enſorte d'attirer mes Sauvages à l'écart, pour déliberer avec eux ſur l'importance de ce ſujet.

CHAPITRE. XII.

Etrange Avanture que l'Auteur a avec ses Iroquois. *Comment ses Lettres d'Avocat sont reçues!*

LE grand zèle de mes Sauvages pour ma conservation, ne fut pas de longue durée. Je le vis disparoitre en même tems qu'éclore. Lorsque je voulus leur reprocher leur inconstance, *Antoine* me repondit pour toute raison, qu'il étoit bien fâché de mon sort; mais que lui, ni son Neveu n'oseroient prendre ma défense, de peur que cette affaire n'apportât la Guerre entre sa Nation & celle des *Iroquois*.

Il y avoit de quoi me demonter. Cependant j'étois déja venu à bout de tant d'obstacles, que l'experience m'avoit appris ce que peut sur les hommes, l'intrepidité de la parole & la force des raisonnemens. Je m'en servis dans cette occasion pour combatre les prejugés de mes *Hurons*. Je leur de-

montrai, qu'ils ne devoient point s'allarmer de ce côté; qu'ils auroient toujours les *François* de leur Parti, au-lieu qu'au contraire s'ils me livroient à ces *Iroquois*, je ferois en droit de les dénoncer à *Quebec*, s'ils m'y reconduisoient; qu'ils avoient bien plus à craindre de la part des *François*, qui, les regardant comme Auteurs de mon évasion, les traiteroient sans doute comme des Traîtres, indignes de leur protection: qu'ils devoient songer aussi à ce qui s'étoit passé entre nous. En un mot, je fis tant, qu'ils resolurent de perdre la vie plutôt que de me ceder à ces *Iroquois*, & nous passâmes au plus vîte de l'autre côté de la Rivière, déterminés à nous bien défendre. Nous n'avions pas beaucoup de poudre, mais ils en avoient encore moins que nous, puisque trois d'entre eux ne se servoient plus de fusils.

D'abord que nous fumes passés, ils virent bien qu'ils avoient manqué leur coup. Ils firent mine de vouloir nous suivre, mais je les en empêchai, en jurant & protestant, que le premier d'entre eux, qui s'en aviseroit, n'avoit qu'à s'at-

s'attendre à avoir la tête caſſée. Cela les arrêta un peu, mais ne les empêcha pas néanmoins de venir nous joindre deux heures après, en traverſant la même Rivière un peu plus bas. Ce fut là où ils ſurprirent *Antoine*, qui s'étoit écarté de nous pour couper du bois. Il étoit ſans armes, ainſi il leur fut facile de l'attraper. *Nicolas* les entendant crier ne douta point que ſon Oncle ne fut pris. Il l'aimoit comme ſon propre Père: c'eſt pourquoi, ſans conſultation, il ſaute promtement ſur ſa hache, prend ſon fuſil & court ſur eux comme un enragé, ſans me donner le tems de le ſuivre. Cinq contre un, la partie n'étoit pas égale, auſſi ſe trouva-t-il inveſti & pris dans le tems que je courois pour lui ſervir de ſecond.

Auſſi-tôt qu'ils me virent, trois d'entre eux ſe détachèrent pour venir à moi, mais me voyant ſur la défenſive avec deux fuſils, ils ſe ſeparèrent & m'aprochèrent le plus près qu'ils purent par divers endroits, en ſe mettant toujours à l'abri des arbres qui m'environnoient. *Antoine* qui ſavoit que

ma résolution étoit de vaincre ou mourir, dit à ceux qui le tenoient: que s'ils ne le laissoient aller, il arriveroit infailliblement quelque malheur à leurs Camarades, au-lieu qu'autrement il se faisoit fort de me livrer à eux sans qu'ils courussent aucun risque. Pour cet effet, ils le lâchèrent, en gardant néanmoins son Neveu pour ôtage de sa parole.

Je ne fus pas peu étonné de le voir venir à moi; il m'aborda d'un air farouche & se saisissant de son fusil que j'avois, & du mien, il me contraignit rudement de marcher devant lui, sans me dire aucune parole, tant il étoit hors d'haleine. Un des trois Sauvages qui avoient voulu me prendre, voyant que je n'allois pas assez vîte à sa fantaisie, me donna un coup de bourrade de son fusil sur le dos, qui me renversa par terre, après quoi ils me traînèrent à deux, jusqu'à l'endroit où étoient les autres, qui, par bonheur, n'étoient pas éloignés.

Nous n'y fumes pas plutôt arrivés, qu'ils s'assirent en rond & tinrent un Conseil de guerre à mon sujet. *Antoine* qui

qui composoit ce cercle, leur fit un grand Discours dont voici la teneur, selon qu'il me l'expliqua un peu après & par lequel on verra qu'il ne manquoit pas d'esprit: Il commença par leur faire entendre, „ combien il dé-
„ ploroit le malheur présent qui alloit
„ troubler la Paix entre sa Nation,
„ celle des *François* & celle des *Iro-*
„ *quois* ". Ce qu'il circonstancia par des frémissemens si bien feints, qu'il seroit impossible à aucun *Européen* de pouvoir les contrefaire. „ Ensuite il
„ leur représenta: que l'insulte qu'ils
„ me faisoient, respiroit une vengean-
„ ce, qui lui causoit ces fremissemens:
„ Qu'il mourroit volontiers seul &
„ dans les plus grands tourmens, si sa
„ mort étoit capable d'éteindre tant
„ de feux qu'il prevoyoit devoir tom-
„ ber sur sa Famille ". *Celui*, disoit-il en me montrant, *que vous voyez devant vous, est le Fils d'un Grand Chef des* François, *que nous avons promis, au peril de notre vie, de conduire en pleine sûreté & à couvert de toute insulte de la part des Sauvages, jusqu'à* Naranzouac. *C'est là, où nous esperons nous-*

nous-mêmes de voir le Deſerteur dont Joſeph *parle & qui y doit paſſer ſelon ce qu'on nous en a dit à* Quebec. *Comment* Joſeph, ajoutoit-il, *qui ne connoît pas lui-même le Deſerteur dont il parle, oſe-t-il vous avancer que ce jeune Chef des* François, *eſt celui que l'on cherche à* Quebec? *Que ne dit-il plutôt, que n'ayant point de Pelleteries à vendre, faute d'avoir été à la Chaſſe comme vous autres, il voudroit, dans l'eſperance d'avoir un gain ſordide, enlever un Eſprit * qui a mis en nous toute ſa confiance & que nous devons tous reſpecter, bien loin de le maltraiter? Si ce jeune Chef paſſe avec nous dans vos Forêts*, pourſuivoit-il, *c'eſt autant pour notre Bien public que pour faire arrêter lui-même à* Naranzouac, *le Deſerteur que Joſeph croit tenir. Après ce coup fait il doit paſſer de ce Village chez les* Anglois, *d'où il traverſera le grand Lac pour ſe rendre en* France, *où il parlera de grandes affaires dont il eſt chargé. Quant à ce qui regarde notre utilité commune, je puis*

* C'eſt ainſi que la plûpart des Sauvages nous appellent.

puis vous protester, que tous les Soirs avant de se coucher, il a ecrit sur des Blancs differens toutes les hautes Montagnes que nous avons surpassées avec beaucoup de difficulté, afin de les faire couper, dit-il, *lors qu'il reviendra chez nous, pour nous ôter la peine de toujours monter & descendre lorsque nous allons à la Chasse, ou que nous faisons des Portages. Bien plus, il pretend que ces Montagnes seront bonnes pour arrêter les Rivières qui sont trop rapides, en leur servant de Digues de distance en distance pour tranquilliser leurs Courans; ce qui fera beaucoup de plaisir aux Castors qui aiment les Digues, comme vous savez, pour pouvoir se baigner à l'aise. C'est alors, que nous les tuërons avec bien plus de facilité, par le moyen de certaines petites cabanes à la Françoise, que nous pourrons creuser dans ces Rochers, afin de nous y cacher & de les prendre tous vivans. Si les Castors qui sont de petits animaux ont tant d'industrie qu'ils puissent faire des Digues en renversant de grands arbres, pour quoi les* François, *qui sont de Vrais* Esprits (car c'est ainsi qu'ils nous nomment) *& qui surpassent de beaucoup le genie*

des

des Castors, pour quoi, dis-je, ne seront-ils pas capables de faire des Digues bien plus fortes, bien plus belles & plus grandes que celles de ces Animaux, en renversant des Montagnes dont vous savez déja qu'ils bâtissent leurs cabanes? En un mot: Pensez-y, vous autres Iroquois, *il y va de votre interêt.* C'est ainsi qu'il finit lorsqu'il me demanda mes Papiers, qu'il leur donna pour prouver ce qu'il venoit d'avancer. Si ce discours n'est pas à la lettre, je puis assurer, qu'excepté l'arrangement des mots, il est tel, du moins, qu'il me l'a dicté, lorsque j'ai voulu l'écrire sur mon journal.

A peine eut-il cessé de parler, que le plus ancien de ces *Iroquois*, repondit *Gannoron*, c'est-à-dire, *voilà qui est admirable*; mais ce mot fut dit d'un air si froid, qu'il ne m'eût rien procuré de bon, s'il n'eût été un peu après accompagné d'un *Niaoua*: car il ne faut pas s'imaginer que les Sauvages soient si simples, qu'on leur puisse faire accroire tout ce que l'on veut. Ils écoutent premièrement ceux qui parlent sans les interrompre, & pensent ensuite profondement sur ce qu'on leur

a dit, avant que de rien decider: c'eſt ce qui fit, qu'ils furent bien un demi-quart d'heure à examiner attentivement tous mes Papiers ſans nous repondre.

Cependant *Antoine* y alloit à la bonne foi & tout ſon diſcours n'étoit que le fruit de certaines reponſes badines que je lui avois faites, lorſque me voyant écrire ſur mon journal, il me demandoit à quoi pourroit ſervir tout ce que j'écrivois. Comme il avoit vu lui-même les *François* faire des choſes qui lui étoient incompréhenſibles, cela fut cauſe qu'il ne doutoit preſque pas qu'avec le tems ils ne vinſſent à bout de tout ce que je lui diſois. Mais, ces *Iroquois* qui étoient un peu plus fins que lui, après avoir bien rêvé comment l'on pouvoit faire pour renverſer des Montagnes, repondirent en tournant pluſieurs fois mes papiers ſans deſſus deſſous, que tout ce que *Antoine* venoit de dire, n'étoit que de pures chimères, pour les tromper; que les *François* étoient bien capables des faire des Digues; mais non pas de renverſer des Montagnes pour en venir à bout; que d'ailleurs

ils

ils ne voyoient que des Chemins & des Rivières ſur mes papiers & non pas des Montagnes, ainſi qu'il leur avoit dit; & il concluoit de là que nous étions trois menteurs.

Cette reponſe m'ayant été interpretée, je lui repondis, que les papiers où j'avois deſſiné les Montagnes, s'étoient malheureuſement perdus dans le dernier Naufrage que je venois de faire; ce qu'ils pouvoient facilement remarquer par ceux-ci, qui étoient encore tous mouillés; mais que, comme j'avois bonne memoire, il me ſeroit facile de reparer ce malheur en les desſinant toutes, auſſi-tôt que mon papier blanc ſeroit ſec.

Cette replique me paroiſſoit les ſatisfaire un peu, quand *joſeph* qui étoit le plus malin, prenant la parole, me dit au nom de ſes Camarades: *Tes entrepriſes ſont de valeur, nous le voyons bien, mais nous ne croyons pas ce que tu nous dis. Car ſi tu étois un Chef envoyé par* Onnontio *pour de grandes affaires, tu aurois des Gardes avec un blanc, comme on en donne à tes Frères qui viennent parmi nous. Et cela eſt raiſonnable.*

Ainſi

Ainſi nous voyons bien que tu n'es qu'un Otkon. *Oui, ſans être ami du* Manitou, *tu ne pourras jamais renverſer des Montagnes*, c'eſt à dire, que j'étois un *Eſprit malin*, qui ſans le ſecours du *Demon*, ne pourroit jamais venir à bout de ce que je leur venois de dire.

Je n'eus pas plutôt compris par *Onnontio*, (c'eſt ainſi qu'ils nomment le Gouverneur Général de la *Nouvelle France*) que je devois avoir un *Blanc*, c'eſt-à-dire, un *Paſſeport* ou Permiſſion, que je demeurai comme interdit ſans leur repondre, ne m'attendant point à une pareille demande de la part de ces Barbares. Mais me reſſouvenant que je portois ſur moi mes Lettres de *Bachelier* & de *Licencié ès Droits de la Faculté de Paris*, je les tirai auſſi-tôt hors de ma poche où elles étoient empaquetées, & les preſentant à ce *Joſeph* après les avoir developées, je lui dis: *Tiens, regarde & apprens qu'un ami* d'Onnontio *& de tous les Chefs* François *ne peut pas l'être du* Manitou, *dont ils ſont ennemis. Connois-tu preſentement tous ces noms? A l'égard des Gardes ou ſoldats que tu veux dire, ſache par moi*

de la part d'Onnontio, *que pour des Raiſons ſecrettes & particulières je n'ai point voulu en avoir. Ne ſais-tu pas toi-même qu'aucun* François *ne paſſe par ces chemins-ci, parce qu'ils ſont trop difficiles pour eux; tant par raport aux Montagnes & aux Rapides qu'il leur faudroit franchir, qu'aux proviſions de bouche qu'il leur ſeroit neceſſaire de porter & qui les feroient ſuccomber dans leurs portages? Quant aux Montagnes que tu ne peux pas croire que nous puiſſions renverſer ſans le ſecours du* Manitou, *ſache auſſi, que par la vertu ſeule de notre poudre à canon, non ſeulement nous ſommes capables de les culbuter, mais même de les faire danſer en l'air avec toutes vos Forêts & de brûler vos Rivières; ce qui vous extermineroit tous, ſi nous étions des Eſprits mechans. Mais non, Dieu nous preſerve d'une telle penſée. Nous ſommes trop bons pour vous faire du mal & c'eſt cette même bonté qui eſt cauſe, que j'ai mieux aimé riſquer de perdre la vie, en venant ſeul parmi vous, en qui j'ai mis toute ma confiance, que de paroître en manquer ſi j'étois venu avec des Gardes.*

Ce diſcours que je prononçai d'un ton

ton ferme & hardi, joint aux Lettres que je leur avois presentées, fit une telle impression sur l'esprit de *Joseph*, qu'il en pâlit. Il l'interpréta sur le champ mot pour mot à ses Camarades, qui, pendant qu'ils l'écoutoient, avoient toujours les yeux tournés sur moi & leurs doigts sur leur bouche, pour me témoigner leur admiration. A peine eut-il fini, qu'ils crièrent tous, en se levant, & d'un même ton de voix, *Niaoua* : ce qui me fit bien peur, car je ne savois pas encore ce que ce mot signifioit.

Pendant que l'un d'eux attachoit mes Lettres au bout d'un aviron, les quatre autres se mirent à danser au tour de moi. J'étois si inquiet, que je tirai plusieurs fois *Antoine* par le bras, pour lui demander ce que vouloit dire *Niaoua*, qu'ils repétoient si souvent & quel seroit le but de cette cérémonie. Mais il étoit si occupé à battre la cadence de leurs chansons par des *Hé*, *hé*, *hé*, qu'il ne voulut pas me repondre. A la fin j'appris que *Niaoua* signifioit · *Voilà qui est bien, voilà qui est excellent.* La danse ne finit qu'après que l'on

eut planté en terre, l'aviron où étoient attachées mes Lettres; car alors ils coururent tous les cinq à leurs canots, d'où ils apportèrent chacun un gros Paquet de Pelleteries, qu'ils posèrent au pied de cet aviron. Voici comme ils s'y prirent avant que de les poser.

Premiérement *Joseph* vint m'aborder, & prenant la parole pour ses Camarades, il me parla en ces termes: *Ecoute* Claude, *comme nous t'avons*, *mes Frères & moi*, *offensé*, *nous venons à toi*, *te couper les cheveux*, *la tête*, *le corps*, *les jambes & les pieds de cette offense.* Je crus à ces mots, qu'ils alloient me hacher en piéces. Mais ensuite il me dit, en prenant le premier Paquet: *Tiens*, *voilà avec quoi je retire le coup que tu as recû sur le dos* (il vouloit dire le coup de bourrade) & après, le laissant tomber par terre, il prit un second Paquet, & cria en le jettant proche de l'aviron: *voilà comme j'essuye la place*, *par où nous t'avons traîné.* il en fit de même au troisiéme en disant: *voilà pour ôter toute ta douleur & chasser loin de toi tout sentiment de vengeance. Pour celui-ci*, dit-il, en empoignant le quatriéme,

triéme, *recois-le pour Preſent que nous te faiſons, comme à un grand Chef, que nous honorons & que tous ſes liens, & ceux des autres Paquets, puiſſent te ſervir à arrêter le Deſerteur, qui eſt la cauſe que nous t'avons inſulté.* Enfin, venant au cinquiéme & dernier Paquet, il ne le ramaſſa point, mais en lui donnant un coup de pied, il me dit : *Voilà comme celui-là éteindra le feu, que nous avions deſſein d'allumer pour te brûler comme un Sorcier.*

J'avouë que je change un peu les mots, car au lieu de celui de Sorcier, il ſe ſervit du terme *Oïaron*, qui ſignifie *Eſprit malin*, qui parle aux *Jongleurs.* Deſorte que, ſi par la ſuite il m'arrive de lâcher certains termes ou tours de phraſes qui ne conviennent point à des Sauvages, qui ſouvent ſe ſervoient de periphraſes, pour pouvoir s'exprimer, ce ne ſera que pour éviter un verbiage, qui fatigueroit ſans doute le Lecteur. Je me reſerve au reſte à n'uſer que d'un ſtile ſimple & concis qui reponde à leur penſée, le plus qu'il me ſera poſſible, ſans vouloir ſortir des bornes de la verité, ni me ſoucier de les faire parler

avec l'Eloquence, que leur donne le Baron *de la Hontan.* Cet Auteur par cet endroit aussi-bien que par beaucoup d'autres mensonges dont ses ouvrages sont remplis, fait bien voir qu'il ne les a guère connus.

Après que mes Sauvages m'eurent fait ces presens, ils ôtèrent mes Lettres de dessus l'aviron dont j'ai parlé & me les rendirent, de peur qu'elles ne se trouvassent mouillées par une petite pluye qui commençoit à tomber & nous obligeoit de nous mettre à couvert. Ces Lettres sont de parchemin, à la façon ordinaire. Le sceau qui y est attaché, est de cire rouge apliquée dans une petite boëte de fer blanc, qui pend à un petit ruban verd. D'abord que nous fumes assis à l'abri de la pluye, sous de grands arbres fort épais, j'enlevai les couvercles de ces deux petites boëtes, qui ne furent pas plutôt ouvertes, qu'il n'y eut pas même jusqu'à mes deux *Hurons*, qui n'en prirent la fuite, tant ils avoient peur qu'il n'y eût un *Manitou* ou *Esprit malin*, qui y fut renfermé. Mais m'ayant vu faire un signe de croix sur ces boëtes & les

les baiſer, ils crurent au contraire, & ſur tout mes deux *Hurons*, que c'étoit peut-être quelques Reliquaires, que j'avois reçûs du Grand Patriarche, pour me preſerver des *malins Eſprits*. C'eſt pourquoi ils s'aprocherent de moi. Mais, quoique je puſſe faire, ils n'oſèrent y toucher, dans l'idée qu'ils avoient que c'étoit une choſe ſacrée.

Comme ils profeſſoient tous, tant bien que mal, la Religion *Catholique Romaine*, ils n'eurent pas plutôt aperçu l'empreinte d'une image de la Ste VIERGE, qu'ils ſe regardèrent tous, & reculant quelques pas, ſe proſternèrent à genoux, en me priant, de leur tenir ces deux Boëtes ouvertes; ce que je fis pendant l'eſpace d'un grand quart d'heure, qu'ils ſe mirent à faire leurs prières & à chanter des Litanies en leur langue. Enſuite ils me demandèrent ſi je les croyois dignes de baiſer ſeulement les deux couvercles? Je leur repondis que oui; qu'ils n'avoient qu'à s'aprocher; & affectant alors un ſérieux Pontifical, je les leur preſentai à tous l'un aprés l'autre.

Ils les baiſèrent avec toute la véné-

 ration

ration que mérite nos plus précieuſes Reliques. Il eſt vrai qu'ils n'en avoient point encore vu, ni n'en verront peut-être jamais de ſemblables : Car peu d'Avocats, je penſe, s'aviſeront comme moi, de courir dans ces Forêts, pour porter en Reliques leurs Lettres de *Licence*, parmi des *Iroquois*, qui cependant les trouvent bien bonnes, comme l'on peut voir par cet exemple.

Je ne fus donc pas peu charmé de me voir par bonheur, muni de pareilles Patentes. L'utilité dont elles me furent, eſt ſans doute préferable à celle dont elles me ſeront jamais en *France*, puisque non ſeulement elles m'ont ſauvé pluſieurs fois la vie ; mais même qu'elles ont inſpiré à mes Sauvages l'idée du monde la plus reſpectueuſe & la plus favorable à mes deſſeins. Heureux ! dans mon malheur, d'être delivré, par leur moyen, de la crainte d'une mort auſſi cruelle, que celle à laquelle je venois d'être deſtinée. Cette penſée me troubloit encore ſi fortement l'eſprit, que je crois, que ſans elle, il m'eut été impoſſible de ne pas éclater de rire ;

ſur

ſur tout en voyant mes Sauvages s'écrier avec ſurpriſe & faire des contorſions auſſi riſibles pour moi, qu'elles étoient pieuſes ſelon leurs mœurs.

Je voulus refuſer tous leurs Préſens, en leur diſant: que je les remerciois & que je n'en avois pas de beſoin. Mais *Antoine* m'en reprimenda, en me remontrant que ce n'étoit pas là la manière: Que ces ſauvages pourroient ſe facher de mon refus & s'imaginer que je ne voulois point leur pardonner l'inſulte qu'ils m'avoient faite: Qu'il ſentoit bien que je n'étois pas en état de leur rendre Préſent pour Préſent; mais que, comme ils étoient les coupables, je devois du moins prendre une peau de chaque Paquet, pour leur faire connoître que j'enterrois toute injure. C'eſt ce que je fis auſſi-tôt ſans les choiſir, afin de leur témoigner mon déſintéreſſement, après quoi je leur donnai à chacun un écu, qu'ils reçûrent avec d'autant plus de plaiſir, que cette monnoye leur étoit preſque inconnuë; car par toute la *Nouvelle France* l'on ne ſe ſert que de Cartes pour commercer entre *François*, & à l'égard

des Sauvages, on donne toujours marchandiſe pour marchandiſe.

Je crois que ſi j'euſſe voulu, ces Sauvages m'auroient donné toutes leurs Pelleteries, mais je me contentai de celles que j'avois déja priſes. Elles valoient du moins quatre fois autant que l'argent, que je leur en donnois. Elles conſiſtoient en une peau de Martre, aſſez noire; une peau d'Ours; une peau de Renard argentée; une de Caſtor & une autre enfin de Carcajoux ſi bien tigrée, qu'il étoit impoſſible d'en voir une plus belle. C'eſt celle que je conſervai le plus long-tems à cauſe de ſa rareté; mais je fus contraint de la perdre comme les autres, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

CHAPITRE XIII.

Enrôlement des Sauvages, lorsqu'ils vont en Guerre; leurs Annales ou manière de compter les Années, & ce qu'ils penſent de la Création du monde.

CEs Sauvages me témoignoient tant d'amitié & de reſpect, qu'ils attachérent

chèrent toutes leurs Pelleteries à des arbres, à dessein de les reprendre en repassant, pour avoir le plaisir de m'accompagner jusqu'à *Naranzouac.* Je voulus m'y opposer; mais, malgré mes resistances, il ne me fut pas possible de les empêcher de me conduire un peu au delà du grand Lac, que nous avions à traverser & d'où je me trouvois detourné de plus de trente lieuës, par la faute de mes *Hurons*, qui s'étoient trompés de chemin.

Ils avoient tous autant d'attention pour moi que si j'eusse été un second *Onnontio.* Ils me demandoient de tems en tems si je voulois me reposer; si je n'étois point fatigué; qu'ils me porteroient même s'il en étoit necessaire. Ils étoient des principaux Guerriers de leur Nation. Le plus âgé d'entre eux étoit *Antoine*, qui me dit, lorsque je lui demandai son âge; *j'ai rattrapé quarante huit fois le jour de ma naissance.* Cette manière de parler est suivant l'usage de la langue Huronne. C'est aussi de cette façon, qu'ils comptent les années du Soleil, en disant, *qu'il a tant de fois rattrapé le point où il recommence son cours.*

Ils

Ils avoient tous une ou plusieurs blessures sur le corps ; ce qui me donna occasion de m'informer d'eux, où, quand & comment ils les avoient reçuës & de savoir ainsi amplement, par manière de conversation, de quelle façon ils exercent l'Art militaire.

Ce qui m'étoit avantageux pour en être pleinement informé, c'est qu'ils sont naturellement portés à vanter leurs proüesses, & une chose assez singulière, c'est qu'*Antoine* & *Nicolas* reconnurent trois de ces *Iroquois*, pour avoir été leurs Adversaires dans plusieurs actions où ils s'étoient trouvés & où ils avoient manqué d'être pris par ces *Iroquois*. Mais comme ils étoient en paix, bien loin de s'en vouloir du mal, ils s'en temoignèrent au contraire encore plus d'amitié, par quelques petits Présens qu'ils se firent reciproquement.

Ils me dirent premièrement qu'on ne pouvoit point être reçû au nombre des Guerriers, à moins qu'on n'eut rattrapé seize fois le jour de sa naissance, & que lorsqu'on l'avoit rattrapé cinquante fois, on étoit dispensé d'aller à *N'Ondoutagette*. Ce mot signifie

La

La Guerre en langue Huronne. Les *Iroquois* l'appellent *Gaskenrhagette :* Qu'ils avoient auſſi-bien que les *François* une manière de s'engager, que l'on ne pouvoit pas rompre, à moins que de s'attendre à avoir la tête caſſée de même que nous faiſions à nos Deſerteurs.

Je crus d'abord à ce diſcours, qu'ils ſe mocquoient de moi. C'eſt ce qui m'obligea de les prier de ne me point badiner, parce que je voulois en rendre compte à LOUIS, lorſque je ſerois arrivé en *France*. C'eſt ſous ce nom que tous les Sauvages connoiſſent notre Auguſte Roi, qu'ils reſpectent d'autant plus, que *Louis* dans quelques-unes des langues de l'*Amerique Septentrionale* ſignifie le *Soleil*, qu'ils adoroient autre-fois, & qui ſe trouve préciſement la Deviſe de notre Monarque, dont le nom retentit aujourd'hui chez eux, comme celui du plus grand Chef de tout l'Univers.

Comme j'avois ſouvent entendu dire & même lu dans pluſieurs Auteurs, que les Sauvages vivoient indépendans les uns des autres, je ne pouvois m'imaginer qu'ils me diſoient

la

la verité. Mais *Antoine* dans la piété de qui j'avois beaucoup de confiance, m'aſſûra avec ſerment, qu'ils ne me diſoient rien de faux: *J'ai moi-même*, me diſoit-il, afin de me perſuader, *donné ſix fois des Buchettes, dont quelques-unes étoient blanches & noires, & les autres, lorſque j'ai pris le Parti de tes* François, *étoient peintes de bleu & de blanc; ce que j'ai voulu faire à cauſe de la couleur de leurs habits. Chaque Bûchette*, ajoutoit-il, *étoit de cette longueur*, il me montroit la paûme de ſa main, *groſſe comme le doigt, & par la figure d'une petite Couleuvre, telle que celle que tu vois ſur mon viſage, repreſentoit ma Perſonne, lorſque je la donnai au Chef de ma Famille, pour marque de mon Engagement, ou Enrollement, comme tu voudras l'entendre. Les autres Guerriers mes Camarades, en donnoient auſſi chacun une peinte de vermillon, ou de jeaune, ou de noir, ſelon leur fantaiſie, & dont la difference des couleurs & marques qui étoit deſſus, repréſentoit auſſi celles qu'ils avoient ſur le corps ou ſur le viſage & dénotoit ainſi leur perſonne.*

Il me raporta enſuite : „ Que le grand

„ grand Chef de *N'Ondoutagette*, gar-
„ doit ſoigneuſement ces marques de
„ leur Engagement; qu'il ne leur ren-
„ doit, que lorsqu'ils étoient dange-
„ reuſement bleſſés, & que chaque
„ Chef de Famille, avoit le pouvoir
„ de caſſer la tête à celui des Guerriers
„ de ſa cabane, qui contrevenoit au
„ dit Engagement: ce qu'il avoit vu
„ lui-même pluſieurs fois arriver, envers
„ ceux qui vouloient aller en Guerre,
„ contre la volonté de ces Chefs, ou
„ qui avoient deſerté en chemin, aban-
„ donnant le Parti dans lequel ils s'é-
„ toient enrôlés. Et qu'en un mot, de
„ tout tems le Village étoit en droit de
„ faire mourir celui, qui, après avoir
„ levé la Buchette, ne rempliſſoit point
„ les obligations de ſon Engagement".

Je lui demandai alors, ce que ſignifioit *lever la Buchette?* Il me fit entendre, que comme il ne parloit pas aſſez bien François pour pouvoir s'exprimer ſur tout cela, il s'attendoit à m'en donner une explication ample & demonſtrative, lorsque nous ſerions proche de notre grand Lac, où nous nous repoſerions après avoir tué un peu plus

plus de Gibier, que nous n'en avions; & que dans cet endroit il avoit dessein de me donner un divertissement de Guerre, qui me rejouïroit & serviroit en même tems d'Adieu à ces *Iroquois*, puisqu'ils avoient la bonté de nous y conduire.

Nous fumes six jours avant que d'y arriver, parceque nous ne nous hâtions pas beaucoup. Nous allions toujours en chassant avec l'arc & la fléche, car j'ai oublié de dire que ces Sauvages, ayant passé trois mois à chasser dans ce Canton & usé toute leur poudre, s'étoient fait des arcs & des fléches pour supléer à ce défaut & s'en servoient encore pour menager le peu qui leur en restoit de celle que *Joseph* leur avoit apporté nouvellement de *Quebec*. Quoiqu'ils soient fort adroits, à tirer de l'arc, selon que je m'en suis aperçu, ils le sont infiniment plus avec le fusil, parce que le coup est plus préste à partir.

Pendant cet intervalle de tems, je m'amusois quelquefois à les entretenir de la puissance & des victoires de nos Rois. Ils m'écoutoient souvent

avec admiration; mais ce n'étoit pas ſans me donner quelquefois quantité de dementis, ſurtout lorsque je leur diſois que LOUIS XV. pouvoit mettre ſix cens mille Combattans ſur pied. C'eſt ce que je tâchois de leur faire entendre par le moyen des petites buchettes, que j'arrangeois comme eux par terre, ſuivant leur manière de calculer, qui eſt aſſez ſemblable à la nôtre, en ce qu'ils comptent premièrement par leurs doigts, depuis un juſques à dix & enſuite par dixaine juſqu'à cent. Mais lorſqu'ils arrivent à ce point, ils ſont obligés pour ne point fatiguer leur mémoire de ſe ſervir de petites buchettes, ainſi que je viens de dire, pour compter juſques à mille; après quoi, diſent-ils, tous les autres calculs ſont incompréhenſibles. C'eſt pourquoi ils s'écrièrent lorſque je voulus monter plus avant & me dirent en propres termes: *Tu en as menti.* * *Ne vois-tu pas que ce nombre eſt plus grand qu'il n'y a de feuilles aux arbres dans nos Forêts? Nous*

* Quand les Sauvages parleroient à un Roi, ils s'exprimeroient de cette façon.

Nous voulons bien te croire, en ce que tu nous dis que Louis *est le plus grand Chef des Terres qui sont au delà du grand Lac: Mais s'il peut mettre seul, quatre mille Guerriers, contre le grand Chef des* Anglois, *n'est ce pas assez? Tiens je t'accorde encore ces vingt buchettes*, (elles composoient, jointes avec les autres, six mille hommes) *crois-moi, c'est beaucoup, & même je ne croirai jamais qu'il puisse avoir tant de Guerriers, sans le secours des autres Chefs ses Alliés.* Ils s'imaginent que le Roi de *France*, ne peut pas avoir d'autres Guerres, que contre le Roi *d'Angleterre*, qu'ils regardent aussi comme un Puissant Chef & le seul capable de lui resister.

Les Sauvages comptent les années solaires par les Hivers. Ils diront par exemple: „ Il y a tant d'Hivers „ que j'ai rattrapé le jour de ma „ naissance; que j'ai vu ce-ci, ou que „ j'ai fait cela. " Ils comptent aussi, de cette façon, toutes les choses qui se sont passées depuis long-tems, sans s'embarasser de leur durée; parce qu'en ce cas, le nombre ou la supputation des mois lunaires les embarrasseroit. Quand

au

au contraire il s'agit d'un terme aſſez court ; de prendre leurs meſures pour leurs voyages de Guerre, de Chaſſe, ou de Pêche ; pour leur Rendez-vous, le tems de leur retour, &c. alors ils comptent par les Lunes & par les Nuits, c'eſt pourquoi ils diſent fort bien, *Skarakouat*, qui ſignifie un mois ſolaire, ou *S'Onennitat* qui ſignifie un mois lunaire.

Les noms des quatre Saiſons, ſont fixés chez eux par les differens effets qui y repondent. Les Nations qui ſont preſentement ſédentaires dans la *Nouvelle France*, comme les *Hurons* & les *Abenakis*, deſignent leurs mois par les ſemences, par les differens degrés de la hauteur des bleds, par les recoltes, &c. Mais les Nations errantes comme les *Iroquois*, les *Algonkins* & les autres, ont des circonſtances particulières à chaque Lune, qui déterminent les noms qu'elles lui donnent ; par exemple, ils appelleront le mois de *Mars*, la Lune aux *Vers*, parce que ces animaux ont coutume de ſortir dans ce tems-là des creux des arbres où ils ſe renferment pendant l'Hiver ; celui *d'Avril*, la Lune

aux *Plantes*, ou aux Truites; le mois de *Mai* la Lune aux *Hirondelles*: ainsi du reste; desorte que nous pouvions fort bien dire en arrivant à *Naranzouac:* Nous sommes partis de *Quebec*, le 15. de la Lune aux vers & arrivons chez vous le 25. du mois aux Truites.

Ils ne savent ce que c'est, que de distinguer les semaines, ni les jours en heures reglées; ils n'ont que quatre points fixes, le lever du Soleil, le midi, le coucher & la mi-nuit, mais ils supléent aux défauts des horloges, par une attention pratique très exacte; car de leur naturel ils sont si peu distraits, qu'à quelque heure que ce soit du jour, ils marquent à peu près du doigt le point où le Soleil doit être, quoique le tems soit couvert.

Les *Iroquois* & les *Hurons* ont une manière de compter, qui vient du stile de leurs Conseils. Comme ils les tiennent ordinairement la nuit, ce tems ou cette nuit, leur sert d'Epoque certaine pour calculer les années, qu'ils peuvent facilement retenir, par raport aux differens colliers de porcelaine dont on s'est servi dans ce Conseil pour

y traiter les affaires ; c'eſt pourquoi il les gardent précieuſement.

Ils font ſi peu d'attention à quelques jours de plus ou de moins dans une année, que c'eſt bien à tort que le Baron *de la Hontan* oſe avancer, que les *Outaouas*, les *Outagamis*, les *Hurons*, les *Sauteurs*, les *Illinois*, les *Oumamis* & quelques autres Sauvages ſont ſi exacts, à ce qu'il pretend, dans leurs calculs, que leurs années ſont compoſées de douze mois lunaires ſynodiques ; avec cette difference, qu'au bout de trente Lunes, ils en laiſſent toujours paſſer une ſurnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë & qu'enſuite ils continuënt à l'ordinaire. Les Sauvages ont un peu trop peur de ſe fatiguer l'eſprit, pour s'amuſer à y regarder de ſi près. Et ſi de quatre ans en quatre ans il y a un jour de plus, c'eſt, je crois, ce qui les embaraſſe très peu. Comme le remarque fort bien le Père *Lafitau* : ſi les Peuples les plus policés de l'Amerique, n'avoient pas cette exactitude, à combien plus forte raiſon les Barbares ! La ſcience des *Mexiquains* & des Habitans du *Perou* même, étoit très bornée ſur ce point.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées, faute d'avoir l'ufage de l'écriture, leur Chronologie ne fe fent point des erreurs, qui pourroient fe trouver dans leurs fupputations & n'eft pas troublée de la revolution de plufieurs Siécles. Ce n'eft pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées & une manière de conferver la mémoire des événemens hiftoriques & des chofes qui méritent le plus d'être remarquées: Car outre ce que je viens de dire des *Iroquois*, des *Hurons* & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, tous les Sauvages ont encore une forte d'Annales marquées par certains nœuds. Mais ces Chroniques font bien bornées & fort imparfaites. Au refte, on ne peut rien favoir de leur origine. Ils ont cependant une efpèce de Tradition facrée qu'ils ont foin d'entretenir: mais cette Tradition, paffant de bouche en bouche, fe trouve fi alterée, qu'elle dégénère entiérement en Fables fi abfurdes, qu'elles devroient fembler ridicules à leur Pofterité.

Voici ce que les *Iroquois*, qui ne font pas encore aujourd'hui bien convertis

dans

dans le Chriſtianiſme racontent de l'Origine de la Terre & de la leur, tel que le raporte le R. P. *Lafitau*.

„ Au commencement il y avoit, diſent-„ ils, ſix hommes (les Peuples du *Breſil* „ & du *Perou* conviennent d'un pareil „ nombre) D'où étoient venus ces hom-„ mes? C'eſt ce qu'ils ne ſavent pas. „ Il n'y avoit point encore de Terre; „ ils erroient au gré du vent; ils n'a-„ voient point non plus de Femmes & „ ils ſentoient bien que leur race al-„ loit périr avec eux. Enfin ils appri-„ rent, je ne ſai où, qu'il y en avoit „ une dans le Ciel. Ayant tenu Con-„ ſeil enſemble, il fut reſolu que l'un „ d'eux nommé *Hogouaho*, ou le *Loup* „ s'y tranſporteroit. L'entrepriſe pa-„ roiſſoit impoſſible mais les Oiſeaux „ du Ciel, de concert enſemble, l'y en-„ levèrent en lui faiſant un ſiége de „ leur corps & ſe ſoutenant les uns les „ autres. Lorſqu'il y fut arrivé, il at-„ tendit au pied d'un arbre que cette „ Femme ſortît à ſon ordinaire, pour „ aller puiſer de l'eau à une Fontaine „ voiſine du lieu où il s'étoit arrêté. „ La Femme ne manqua pas de venir

„ ſelon ſa coutume. L'homme qui
„ l'attendoit, lia converſation avec elle
„ & il lui fit un Préſent de graiſſe
„ d'Ours, dont il lui donna à manger;
„ Femme curieuſe, qui aime à cauſer
„ & qui reçoit des Préſens, ne diſpu-
„ te pas long-tems la victoire. Celle-
„ ci étoit foible dans le Ciel même.
„ Elle ſe laiſſa ſeduire. Le Maître du
„ Ciel s'en aperçût, & dans ſa colère
„ il la chaſſa & la precipita. Mais
„ dans ſa chute la Tortuë la reçut
„ ſur ſon dos, ſur lequel la Loutre &
„ les Poiſſons, puiſant de l'argile au
„ fond des eaux, formèrent une petite
„ Ile, qui s'accrut peu à peu & s'éten-
„ dit dans la forme où nous voyons la
„ Terre aujourd'hui. Cette femme
„ eut deux Enfans qui ſe battirent en-
„ ſemble; ils avoient des armes iné-
„ gales, dont ils ne connoiſſoient point
„ la force. Celles de l'un étoient of-
„ fenſives & celles de l'autre n'étoient
„ point capables de nuire, deſorte que
„ celui-là fut tué ſans peine.

De cette Femme ſont deſcendus tous les autres Hommes par une longue ſuite de générations & c'eſt un évene-

ment aussi singulier, qui a servi, disent-ils, de fondement à la distinction des trois Familles Iroquoises & Huronnes, du *Loup*, de *l'Ours* & de la *Tortuë*; lesquelles dans leurs noms, sont comme une tradition vivante, qui leur remet devant les yeux leur Histoire des premiers tems. Mais au travers de cette Fable, toute ridicule qu'elle est, on croit entrevoir la verité, malgré les ténébres épaisses qui l'enveloppent. En effet en approfondissant un peu, on y demêle la Femme dans le Paradis terrestre, l'arbre de la science du bien & du mal, la tentation où elle eut le malheur de succomber, que quelques Libertins croyent être un Pêché de la chair. On y découvre la colère de Dieu, chassant nos premiers Pères du lieu de Délices où il les avoit placés, & qui pouvoit être regardé comme le Ciel, en comparaison du reste de la Terre, laquelle ne devoit plus leur produire d'elle-même que des ronces & des épines. Enfin on y croit voir le meurtre *d'Abel*, tué par son frère *Caïn.*

Les Sauvages en général, ont aussi

tous quelque connoiſſance d'un Déluge Univerſel. Quelques-uns-même, à ce qu'ont raporté pluſieurs Miſſionnaires, ſont perſuadés, que, de la même manière que le Monde a été ſubmergé par les eaux du Déluge, il doit auſſi périr à la fin des tems par le feu, qui doit le conſumer entièrement. Tous les Sauvages ſans exception, diſent auſſi qu'ils ſont étrangers aux Pays qu'ils habitent.

Les *Iroquois Agniés*, avec qui j'étois alors, aſſurent qu'ils errèrent long-tems ſous la conduite d'une Femme nommée *Gaihonarioski* : que cette Femme les promena dans tout le Nord de *l'Amerique*; & les fit paſſer au lieu où eſt ſituée maintenant la Ville de *Quebec*; mais ayant trouvé tous ces Pays trop inégaux & peut-être trop incommodes à cauſe du froid, elle s'arrêta enfin à *Agnié*, dont le climat lui parut plus tempéré & les Terres plus propres à être cultivées. Elle diſtribua enſuite ces Terres pour les travailler, & fonda ainſi une Colonie, qui s'eſt toujours maintenuë depuis. Voilà ce que les *Agniés* racontent de leur Origine parti-

ticulière, qu'ils veulent être un peu differente de celle des autres quatre Nations *Iroquoises*; car ils ne prétendent point être compris sous le nom *d'Agonnonsionni*, ou de *Faiseurs de Cabanes*, qu'on donne aux autres. Je n'en sai point la raison. Cependant les *François* & les autres Nations Sauvages ne les distinguent point; & généralement sous le nom *d'Iroquois* ou *d'Agonnonsionni*, on comprend cinq Peuples qui parlent autant de Dialectes differentes d'une même langue.

Ils sont placés dans cette partie de la *Nouvelle France*, située à l'Est des Lacs, par où passe le Fleuve *St. Laurent* & qui est bornée par la *Nouvelle Yorck* & par les autres terres des *Anglois* & des *François*. C'est pourquoi ceux avec qui je me trouvois, étoient éloignés de leur Village de plus de cent cinquante lieuës. Mais ce n'étoit pour eux qu'une bagatelle, puisqu'ils font ce chemin avec plus de sang froid & moins de souci qu'un *Parisien*, qui voudroit aller depuis *Paris* jusqu'à *Pontoise*, ou qu'un *Hollandois* qui iroit depuis *Amsterdam* jusques à *Rotterdam*.

Ils

Ils étoient venus dans le lieu où je les ai trouvé à cauſe de la chaſſe des Caſtors.

On diſtingue ordinairement les cinq Nations *Iroquoiſes*, en Superieures & inferieures. Les Superieures ſont les *Tſonnontouans*, les *Goyogouens* & les *Onnontagués.* Elles ne ſont pas fort éloignées du Lac *Frontenac.* Ces Peuples *Iroquois*, ſont très avantageuſement ſitués. Leur Pays eſt beau & fertile, mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent auſſi-bien que les Poiſſons; car leurs Rivières n'en portent guère, deſorte qu'ils ſont obligés de faire leurs Pêches dans les Lacs & de les boucanner enſuite pour les pouvoir garder & tranſporter à leurs Villages. Ils ſont obligés auſſi de s'écarter de leurs terres pour aller à la Chaſſe aux Caſtors durant l'Hiver. Les Nations *Iroquoiſes* inferieures, ſont les *Agniés* & les *Onnejours.* Ces cinq Peuples, malgré leurs differens ſujets de jalouſie, ſe ſont toujours tenus bien unis, & pour marquer leur union, ils diſent qu'ils ne compoſent qu'une ſeule Cabane, que nous nommons *La Cabane Iroquoiſe.*

Pour

Part. I. Page 320.



Pour revenir donc à mes Sauvages, il ne faut pas s'étonner s'ils ne pouvoient pas comprendre que LOUIS XV. pût mettre ſix mille hommes ſur pied, puisque toute la Nation *Iroquoiſe*, que je viens de nommer; & qui s'eſt renduë formidable, non ſeulement à tous ſes Voiſins, mais même jusque chez les Nations les plus reculées de toute l'*Amerique Septentrionale*, où ſon nom encore aujourd'hui imprime la terreur: puisque cette Nation, dis-je, ſi bien unie, n'a jamais pu mettre ſur pied guère plus de trois mille Guerriers. Cela ne paroîtra pas ſurprenant à ceux qui ont déja quelque connoiſſance du vaſte Continent dont je parle, qui eſt habité par bien plus de differentes Nations, mais bien moins nombreuſes, que celles qui ſont en Europe.

Chacune de ces Nations en particulier eſt reduite à un petit nombre de Villages? Pluſieurs-même n'en ont qu'un ſeul; deſorte que quelques-unes ne ſauroient fournir jusques à trente Guerriers. En ſecond lieu, elles occupent des Pays immenſes, de ſombres Forêts ou des Terres incultes & ſont très éloi-

loignées les unes des autres. Cela fait que le chemin eſt compté pour rien dans ces vaſtes Solitudes, & qu'un voyage de ſept ou huit cens lieuës, y eſt regardé comme une bagatelle. D'ailleurs les petites Nations, qui, étant au voiſinage les unes des autres, devroient ſe défendre mutuellement, ne s'entendent pas aſſez entre elles, à cauſe de leurs differens ſujets de jalouſie ; ou ne ſont pas aſſez à portée, quoique voiſines, de ſe prêter la main en cas de ſurpriſe, contre un Ennemi plus redoutable, qui eſt à leurs portes lorsqu'il eſt le moins attendu.

Pour reſiſter donc à cet Ennemi commun, elles ſont obligées de faire alliance avec les Nations qui ſont à l'autre extrêmité de l'*Amerique Septentrionale*, & les affoibliſſent ainſi en les obligeant à diviſer leurs forces. D'un autre côté, comme la paſſion la plus dominante des Sauvages, a de tout tems été de faire la guerre, & qu'ils ont toujours traité de la manière la plus cruelle leurs Ennemis, qu'ils tâchent le plus ſouvent d'attraper par ſurpriſe, il n'eſt pas étonnant que ces Barbares ſe ſoient détruis

les

les uns & les autres, & que toutes ces Nations n'ayent pas pu ſe multiplier.

CHAPITRE XIV.

Ces Iroquois *engagent l'Auteur à porter ſes Lettres au bout d'un bâton. Deſcription d'un Lieu, où les Sauvages prétendent que les Vents ſont enfermés: Rencontre qu'ils y firent d'un monſtrueux Serpent & de pluſieurs autres choſes qu'ils y trouvèrent; entre autres, d'une Hache de l'ancienne façon des Sauvages.*

APrès avoir traverſé de ſuite trois endroits, que je puis bien nommer trois petits Lacs, qui formoient une figure ovale toute bordée de grands arbres, nous arrivâmes enfin par le moyen d'une petite Rivière fort agréable, ſur le bord de ce fameux Lac dont j'ai déja parlé. J'ai eu beau leur en demander le nom, je n'ai pu en ſavoir d'autre, ſinon qu'ils l'appelloient *Ottonaki*. Je ne l'ai point vu ſur aucune

ne Carte. Suivant ce qu'ils m'ont dit, qu'à le traverſer en droite ligne, il étoit bien auſſi long que tout le chemin que nous avions déja fait depuis *Quebec*, je puis juger qu'il doit avoir au moins deux cens lieues de circuit. Je m'imaginois être ſur le bord de la Mer. Un petit vent qui y regnoit ne laiſſoit pas que de l'agiter; c'eſt pourquoi nous jugeâmes à propos d'attendre qu'il fut ceſſé.

Pendant ce tems nous nous amuſâmes à tirer ſur des Dindons ſauvages, que nous aperçûmes dans des arbres, qui étoient ſur le bord de ce Lac. Ils voloient par bande & de branche en branche. Nous en tuâmes quatorze, qui ſervirent à nous faire faire un long repas après avoir traverſé le Lac; car en cet endroit nous fumes aſſez ſobres pour nous contenter de manger entre huit que nous étions, un Ours de la groſſeur d'un Ane avec deux Eturgeons, que nous avions harponnés à l'embouchure des petits Lacs dont je viens de parler. Ces deux Poiſſons avoient bien chacun dix pieds de long.

Mes deux *Hurons* avoient des Bate-

ce-feux ou Briquets tels que nous en avons en *Europe*, & ils s'en étoient servis jusques alors pour allumer leur pipe ou faire du feu par le moyen du *Tondre*, qui est une espèce de bois sec ou pourri, que l'on trouve assez communément dans toutes ces Forêts; mais dans l'endroit où nous étions, nous n'en trouvions pas : ce qui fut cause que je vis une assez plaisante manière d'allumer du feu. Un des Sauvages *Iroquois*, avoit deux petits morceaux de bois de Cédre fort legers. L'un de ces deux morceaux étoit plat & rempli de petits trous, & l'autre étoit rond. Il mit le premier entre ses deux cuisses, afin de le tenir plus ferme; & insérant le second dans l'un de ses trous, il le tourna avec tant de promptitude, en le pressant entre ses mains, qu'il en tomba quantité d'étincelles de feu sur quelques petites plumes duvetées de nos Dindons, qu'il avoit mêlées avec des herbes séches, pour recevoir la petite pluye de feu, qui devoit sortir de ces bâtons. Ce qui nous donna la facilité de faire un grand feu, & de faire cuire notre Ours, moitié bouilli, moitié roti,

aussi bien que nos Eturgeons.

Le vent, au lieu, de diminuer commençoit à devenir plus violent. C'est ce qui fit, que, pendant que notre dîner cuisoit, mes Sauvages tinrent un Conseil entre eux à ce sujet ; lequel étant fini, ils me deputèrent *Antoine*, qui vint me dire de leur part : *Ecoute*, Claude, *nous te prions moi & mes Camarades, de nous donner à chacun un petit morceau du Blanc qui tient à la* MERE DU GRAND ESPRIT, *que tu as sur toi. Car vois-tu ! sans cela nous ne pouvons point passer sur cette eau.* Ensuite il me montra près de nous, quatre petites Montagnes entre lesquelles, me disoit-il, habitoit un *Esprit malin*, qui y tenoit renfermés les bons & les méchans Vents : Que ce *Manitou*, avoit quelquefois la malice de lâcher les méchans, qui leur portoient beaucoup de dommage & les faisoit souvent périr. Mais que, comme cet *Esprit* leur avoit quantité de fois joué de mauvais tours, malgré les Présens qu'ils lui avoient faits, ils avoient resolu de ne plus rien lui donner. C'est pourquoi ils avoient recours à mes Reliques & me suplioient de ne

les

les leur point refuser. Je lui repondis, que je lui accorderois volontiers sa demande ; mais que j'avois peur, que mes Lettres, ou plutôt mes Reliques, car ils les prenoient pour telles, ne se trouvassent offensées, si je les mutilois de cette façon ; qu'il devoit bien concevoir qu'un homme à qui l'on coupe quelques membres, perd beaucoup de sa force ; qu'il en étoit de même de mes Reliques, qui étant ainsi de figurées, perdroient beaucoup de leur vertu : qu'au reste, j'étois prêt à faire tout ce qu'ils voudroient.

Il s'assit à côté de moi & après avoir un peu rêvé sur ma reponse, il me dit : *Voilà qui est bien*, Claude, *tu as raison. Ce que tu m'as dit est d'importance : mais ma mémoire me pousse à te dire, que Notre Pere* Richer (c'est le Missionnaire Jésuite qui est encore présentement à *Lorette*) *nous fait porter quelquefois des Saints & des Saintes autour de nos Cabanes, pour en chasser*, *dit-il*, *les* Esprits malins, *qui empecheroient de croître notre bled d'Inde. Crois-moi, mets aussi les Saintes images, que tu portes dans ton habit, au bout d'un*

bâton que je te donnerai & que tu porteras toi-même, dans cet endroit où nous te ſuivrons, pour en chaſſer bien loin ce Manitou *qui y demeure.* Fort bien, lui dis-je, j'y conſens. Auſſi-tôt il m'alla couper dans le bois une perche, ou bâton, au bout duquel j'attachai mes *Lettres*, de façon qu'en y paſſant ſimplement leurs rubans l'un ſur l'autre, ma Lettre de Licence recevoit de ſon côté le ſceau de celle de Bachelier, ſur laquelle de l'autre côté retomboit le ſien.

Mes Sauvages les regardoient avec autant d'admiration, que ſi elles euſſent été faites exprès pour être portées de cette manière; c'eſt ce qu'ils me témoignoient par leur *Gannoron*, *Hé*, *hé*, qui ſignifie: *Oh, que voilà-qui eſt admirable!*

Avant de porter cette eſpèce de Bannière, je leur en preſentai les Sceaux, qu'ils me demandoient à baiſer; ſur quoi une envie de rire inexprimable s'étant emparé de mes ſens, ſurtout lorſque je les entendis entonner dévotement leurs Hymnes, il me fut impoſſible de ne pas éclater. Mais en-

ſuite

ſuite, lâchant bride à mes éclats, je les terminai d'une telle façon, en levant les yeux au Ciel, que je leur fis comprendre, que je ne pouvois m'empêcher d'exprimer la joye que j'avois, d'avoir affaire à de ſi bons Chrétiens ; ce qui leur fit plaiſir.

Nous partimes donc en Proceſſion vers ces quatre Montagnes. *Antoine* & *Nicolas* marchoient à mes côtés ; tenant chacun une hache à la main. Je n'oublierai pas de dire que l'un d'eux ayant une couverture trouée par le milieu, me la mit dans le cou en forme de Chaſuble. *Joſeph* ſuivoit ſeul derrière moi, pas à pas, tenant d'une main ſon arc & de l'autre trois fléches ; les quatre autres *Iroquois*, tenoient le devant, deux à deux & avançoient gravement, portant tous leur fuſil en forme de cierge ; ou pour mieux dire, à la manière dont les Soldats préſentent les armes en *Europe*. Tel étoit donc l'ordre que nous obſervions dans notre marche, les uns chantant toujours & les autres repondant, lors qu'arrivant enfin à l'entrée de ce redoutable lieu, nous nous trouvâmes obligés d'inter-

rompre notre Proceſſion en deſcendant un à un, & même avec bien de la peine.

La place de cette profondeur forme dans ſon étenduë une figure octogone aſſez bien faite, par le moyen des quatre petites Montagnes eſcarpées qui la ceintrent. Elle peut avoir environ cent toiſes de circonférence, & on n'y peut entrer que par l'endroit où nous venions de deſcendre. A côté de cette entrée, j'apperçûs la figure d'un Ours fort mal deſſiné avec du charbon & du rouge, au tour du quel étoient empreints dans le Roc quelques caractères hiérogliphiques, dont les uns reſſembloient un peu aux écritures *Chinoiſes* & quelques autres à notre *Huit* de chiffre. Nous paſſâmes par devant ce vilain portrait, ſans nous y amuſer; & continuant à marcher proceſſionnellement, nous fimes premiérement le tour de ce Lieu, ſans faire aucune pauſe. Enſuite, au lieu de recommencer un ſecond tour, nous traverſâmes en ligne directe toute cette Aire, pour aller nous arrêter vis à vis d'un gros Buiſſon, au pied duquel nous avions déja paſſé.

Le

Le Rocher dans cet endroit, quoiqu'escarpé, formoit naturellement une bosse, qui representoit assez distinctement, en bas relief, la Figure d'un Dragon aîlé d'une grandeur énorme. On pouvoit facilement reconnoître la tête, les yeux & le cou de ce prodigieux Monstre; mais son corps étoit si matériel, qu'on ne pouvoit y rien comprendre que de loin; ce qui me fait croire que cet ouvrage grossier est plutôt un effet du hazard ou du tems, que de l'art d'aucun Sauvage.

A peine fumes-nous arrivés au pied de cet endroit, qu'un monstrueux Serpent, de la grosseur de la jambe, nous y voyant arrêtés & nous entendant hûrler plutôt que chanter, sortit sa tête hors de ce gros Buisson, où il étoit caché & couché comme un rouleau de tabac. Mes Sauvages, avant qu'il eut déployé tout son corps, s'imaginoient déja que c'étoit le *Manitou.* C'est pour quoi ils se sauvèrent, & sans me donner le tems d'en faire de même, se rangèrent tous derrière moi, où ils me serroient de si près, qu'il ne m'étoit pas possible de remuër de ma place. J'étois

 tois

tois étourdi de leurs hûrlemens. L'un me Crioit aux oreilles *Houë : ha, ha!* L'autre; *jette la* MERE DU GRAND ESPRIT. L'autre, *Agriskoué hé, hé, hé!* L'autre enfin: *Ton blanc là! Ton blanc là!* Ce dernier m'étourdissoit plus que tous les autres & me secouoit si fortement le bras, que, le ruban de mes Lettres venant à casser, je vis tomber mes Reliques précisément sur la queuë de ce Serpent. Je ne sai s'il en alla plus vîte, mais ce qui est de certain, c'est qu'il commençoit à grimper au Rocher & gagnoit déja une fente qui étoit au dessus de cette affreuse Figure, quand je fis signe à mes *Iroquois*, de tirer dessus. Ce qu'ils n'auroient jamais osé faire, craignant, que, comme c'étoit un *Esprit*, leurs coups ne fussent inutiles.

Ce Monstre épouvantable, criblé de plomb, tomba aux pieds de *Joseph*, qui étoit à mes côtés. Comme il avoit la vie fort dure, il se dressoit déja en faisant d'horribles sifflemens, pour s'élancer sur lui ou sur moi, lorsque je lui déchargeai sur le corps un grand coup de mon bâton *Porte-reliques*, qui le fit tom-

tomber, mais dont il se relevoit avec plus de furie, quand *Joseph*, reculant quelques pas, lui décocha une de ses fléches si adroitement, qu'elle lui traversa le cou & le corps. Mes *Hurons*, à la faveur de ce coup, achevèrent de le tuër en lui coupant la tête avec leurs haches; ce qui n'empêcha pas, que le corps étant separé de la tête, ne fit encore quantité de saut prodigieux en l'air & ne cherchât à nous attraper. Pendant tous ces sauts & ces bonds mes Sauvages en courrant çà & là, crioient tous à gorge deployée: *Ta, ta, ta, Manitou nipouin.* C'est comme qui diroit: *Bon, bon, bon, le Diable est mort.*

Il est à remarquer, que ce Serpent n'avoit pas branlé la première fois que nous avions passé proche de lui, tel bruit que nous eussions fait, & que nous ne l'aurions peut-être pas vû, si nous ne nous y fussions arrêtés. Il n'y avoit dans toute cette Aire, que ce seul Buisson. Le reste de l'étenduë de la place étoit assez propre, puisqu'en beaucoup d'endroits il n'y avoit ni mousse ni herbe. Nous y trouvâmes quelques

peaux de Caſtors, de Martres & d'autres animaux; mais elles étoient ſi endommagées par les injures du tems, qu'elles ne ſe trouvoient plus bonnes à rien. Nous y ramaſſâmes quelques plumes de differens Oiſeaux rares & des coquillages de toutes eſpèces, precieux par la vivacité de leurs couleurs. Nous y trouvâmes auſſi de belles & bonnes fléches, des arcs, des carquois ornés de plumes de Porc-Epics, dont la peinture & le travail étoient charmans; de la poudre dans des cornes de Beufs, des balles de plomb, du tabac, des couteaux, de grands & de petits cyſeaux & quantité d'autres bagatelles dont le détail ſeroit peut-être ennuyeux, mais entre leſquelles ſe trouva une choſe aſſez plaiſante pour moi. C'étoit une Hache de la façon ordinaire, dont ſe ſervoient anciennement les Sauvages, avant l'arrivée des *François* dans *l'Amerique*.

Cette Hache étoit d'une pierre noirâtre, peu caſſante & de la figure à peu près, de nos haches de fer ou de nos coins à fendre du bois. Elle étoit un peu péſante; & ſon manche, qui pou-

voit bien avoir trois pieds de long, étoit gros, mal fait & tout pourri. Il tenoit comme colé à cette pierre, qui y avoit été inserée d'une manière que je n'aurois jamais pu comprendre, si mes Sauvages ne me l'eussent expliquée. Ils me dirent que ceux qui avoient fait une pareille hache, avoient premiérement aiguisé cette pierre sur une autre pierre; ce qui leur avoit couté beaucoup de tems avant que de la rendre tranchante: qu'ensuite, avec un couteau aussi de pierre, ils avoient fait une fente à un jeune arbre dans laquelle ils avoient inseré cette pierre-ci & laissé pendant plusieurs années, jusqu'à ce que l'arbre croissant, eut eu la force de la bien serrer, afin qu'elle se trouvât tellement incorporée dans son tronc, qu'il fut impossible de l'en arracher.

De-là on peut voir que la vie d'un Sauvage n'étoit pas toujours suffisante pour bien emmancher une hache, puisqu'il lui falloit tant de préparation avant que de la mettre en état de service. C'est ce qui fait qu'encore aujourd'hui de pareils morceaux, se trouveroient-ils même brutes & imparfaits,

sont

ſont conſervés par les Enfans comme un héritage précieux, dans lequel ils admirent le beau genie ou l'eſprit ſubtil de leurs Pères, dans un ſi bel ouvrage.

Cette ſorte de Haches ne me paroiſſoit guère capable de pouvoir couper de gros arbres; auſſi les Sauvages ne ſe donnoient-ils pas cette peine: car aujourd'hui-même, quoiqu'ils ayent des Haches de fer bien acérés, que les *Européens* leur ont aportées, ils ne ſemblent pas beaucoup profiter de leur utilité, puis qu'excepté les *Hurons* & les *Abenakis*, qui ſuivent notre exemple, les autres Nations s'arrêtent toujours à leur ancienne methode, qui eſt de cerner les arbres, de les dépouiller de leur écorce, afin de les faire mourir & de les laiſſer ſecher ſur pied. Quand ils ſont ſecs ils les abbatent en appliquant le feu au bas du tronc & le minant peu à peu avec des tiſons qu'ils ont ſoin d'entretenir & de raprocher. Ils les coupent par billes, en brulant de la même manière, de diſtance en diſtance, le corps de l'arbre qui eſt renverſé. Pour ce qui eſt des ſouches qui reſtent en terre, ils les laiſſent pour-

rir,

rir, & les arrachent enſuite facilement.

Mes Sauvages étoient ſi ſcrupuleux, que ſans moi ils n'auroient jamais oſé toucher à toutes ces choſes. J'avois beau leur dire de les prendre; que le *Manitou* n'en avoit plus beſoin, puis qu'il étoit mort ils ſecoüoient la tête & n'en vouloient rien faire. Ce ne fut qu'après que mes Reliques les eurent touchés pièce à pièce qu'ils entreprirent de les ramaſſer. Les couteaux & les ciſeaux étoient rouillés; mais la poudre étoit aſſez bonne, excepté que nous étions obligés d'en mettre double charge, pour la faire pouſſer. Ils partagèrent entre eux tous ces Dons profanes, deſquels je ne me reſervai qu'une paire de ciſeaux & un petit miroir de poche, dont l'emboitement de fer blanc reſſembloit fort à celui de mes Reliques.

Ce-ci fait bien voir la ſimplicité de ces pauvres Barbares, qui donnoient ſouvent dans cet endroit tout ce qu'ils avoient de plus précieux au *Manitou* des Vents, parce que, diſoient-ils, il n'étoit qu'un méchant, qui avoit l'eſ-

prit

prit gâté & se plaisoit dans le désordre, au-lieu que s'il eut été un bon *Manitou*, ils ne lui auroient rien donné. A quoi bon, m'ajoûtoient-ils, faire des Présens à un *Esprit*, qui ne nous veut que du bien? Ne seroit-ce pas lui faire injure? puisque, pour lui faire plaisir, nous lui deplairions en ce que nous nous ferions du tort.

Les Sauvages ont plusieurs lieux de cette façon, situés ordinairement sur le bord des grands Lacs. Comme leurs Canots sont minces, legers, capables de tourner au moindre vent & de les faire périr, il ne faut pas s'étonner si leur superstitieuse croyance, les a conduit jusqu'au point de leur faire faire des Présens au méchant *Manitou*, afin qu'il ne leur fit pas de mal ou ne les submergeat point, quand ils seroient sur ces Lacs.

J'ai ouï dire à plusieurs *Canadiens*, qui avoient voyagé au dessus de *Montreal*, que dans les commencemens de la Colonie, lorsque les *François*, s'étoient trouvés dans de pareils endroits, ils en avoient enlevé ce qu'ils avoient trouvé de meilleur, en y laissant malicieu-

cieuſement en la place, ce qu'ils avoient de plus mauvais ou de plus mal propre. Les Sauvages paſſant par-là, étoient ſi irrités d'y trouver leurs excremens, qu'ils faiſoient des imprécations épouvantables contre les *François*. Ainſi malheur au premier Miſérable qu'ils pouvoient attraper; car pour lui faire expier cette offenſe, faite à leur *Manitou*, il n'y avoit pas de cruautés qu'ils n'exercaſſent ſur ſa peau.

Le Serpent que nous venions de tuer, avoit douze pieds de longueur, la tête preſqu'auſſi groſſe que celle d'un Enfant, mais plus longue; ſa gueule étoit garnie de deux rangées de dents fort pointus; ſa langue en forme de dard avoit bien un pied & demi; & ſon col étoit couvert de poil.

Nous ne nous donnâmes pas la peine de le tranſporter ailleurs. Nous traînâmes ſeulement ſon corps au milieu de cette Place, où, par mon conſeil, après avoir été condamné à être brûlé, ſa ſentence fut exécutée ſur le champ. Il fut donc jetté dans un grand feu que nous fimes exprès du Buiſſon même, qui lui avoit ſervi de retraite.

Nous n'en gardâmes que la tête qu'ils mirent au bout de mon bâton, en forme de Trophée. Pendant que les uns tiſonnoient le corps, les autres par un mouvement de colère, qui me faiſoit rire, s'aviſérent de grimper au Rocher & d'y caſſer celle du Dragon dont j'ai parlé, de laquelle ils jettèrent auſſi les morceaux dans le feu: & ainſi finit, ſans autre cérémonie, cette Scène Tragi-comique.

Il y a beaucoup de Serpens dans l'*Amerique*. Ces animaux ſe retirent ordinairement dans des endroits pierreux & ils incommoderoient beaucoup les Sauvages par leurs morſures, s'ils ne ſavoient y porter remede par pluſieurs herbes dont l'uſage leur eſt bien plus aſſûré, que ne leur ſeroit celui de l'Orviétan ou du Thériaque. Au reſte il n'y a pas beaucoup d'autres animaux venimeux par tout le *Canada*. Ce monſtrueux Reptile, que nous venions de brûler, étoit d'une figure ſi énorme, que mes Sauvages n'en ayant jamais vu de pareils, jurèrent tous que c'étoit le *Manitou*, qu'ils n'auroient jamais pu tuer ni brûler ſans la vertu de mes Reliques. Sur

Sur les deux heures après midi, quoique le vent fut fort apaiſé, l'envie de manger notre Éturgeon fit que nous ne partîmes que le lendemain, vers les ſix heures du matin. Nous eûmes le bonheur de traverſer tranquillement ce Lac, en ne nous éloignant cependant pas à plus de deux lieuës du bord. J'eus beau vouloir congédier mes *Iroquois*, avant que de nous hazarder ſur cette petite Mer d'eau douce, il ne me fut pas poſſible de les empêcher de m'y accompagner.

CHAPITRE. XV.

Après le Paſſage du Lac, l'Auteur rencontre un Père de Famille ſauvage avec ſes trois Enfans. Ce que l'on fait de la Tête du Serpent. On commence un Divertiſſement de Guerre. Manière de Lever la Hache, *ſuivie d'un Discours du Chef.*

APrès que nous eûmes fait cette traverſée, nous pourſuivîmes notre

chemin ſans nous repoſer, en profitant d'une petite Rivière qui ſe forme de ce Lac. Ainſi, comme nous avions juſqu'alors monté des Rivières, ce fut là la première fois que nous commençâmes à en deſcendre. S'il en faut croire ce que mes Sauvages m'en ont dit, la choſe eſt aſſez extraordinaire; car ils m'ont aſſuré que ce Lac ne reçoit de l'eau d'aucune Rivière, qu'au contraire il en fournit à pluſieurs, & qu'il y a auſſi loin de cet endroit chez les *Anglois* que chez les *François*. Ce qui fit que je leur repondis, que ces Rivières ſe repandant de côté & d'autre, pouvoient donc bien leur ſervir de limites ou de ſéparation. Mais *Joſeph*, me repartit très en colère, que toutes ces Terres apartenoient & apartiendroient toujours aux Sauvages & que le premier *François* ou *Anglois*, qui voudroit s'en rendre Maître, n'avoit qu'à s'attendre à être roti & grillé comme un Ours.

Je compris que j'avois parlé fort imprudemment, c'eſt pourquoi je me repris en lui faiſant entendre que je badinois, & que les *Européens* étoient des

des honnêtes Gens, un peu trop ſcrupuleux pour s'emparer du Bien d'autrui, en ſe rendant Maîtres des Terres qui ne leur apartiennent point, & qu'ils s'eſtimoient trop heureux de ce que les Sauvages vouloient bien les ſouffrir dans leur Pays. Ces pauvres Idiots ſont aſſez ſimples de croire, que les *François* & les *Anglois* ne demeureroient pas chez eux, ſi ce n'étoit pour y trafiquer leurs Pelleteries, & ne s'aperçoivent pas encore qu'ils s'y étendent inſenſiblement de tous côtés comme une tache d'huile pourroit faire ſur une pièce de drap. Après tout, il ne leur font que du bien, d'autant que les *François*, par les Miſſionnaires qu'ils y envoient leur portent l'Evangile, & humaniſent ces Barbares, qui auront toujours plus de Terres qu'il ne leur en faut, puiſque le Continent qu'ils habitent eſt bien plus grand que toute l'*Europe*.

Nous nous allions arrêter vers les 10. heures du matin à une digue de Castors, que nous rencontrâmes environ à deux lieuës au deſſus de ce Lac, quand quelques-uns de mes Conduc-

teurs ayant dit qu'ils ſentoient la fumée du feu de quelques Sauvages, qui ne devoient pas être éloignés de-là, nous continuâmes notre chemin. Je puis bien dire ici avec verité, que ces Barbares ont l'odorat auſſi fin que pourroit l'avoir un de nos meilleurs Chiens de Chaſſe. Ils connoiſſent les veſtiges des Perſonnes qui ont paſſé dans des endroits où il ſeroit impoſſible à aucun *Européen* d'apercevoir la moindre trace. Du premier coup d'œil ils peuvent dire, ſans ſe tromper, de quelle Nation, de quel ſexe, de quelle taille & combien à peu près il y a de tems que ces piſtes ſont imprimées. Nous tranſportâmes donc notre Canot par deſſus cette digue de Caſtors & canotâmes encore un peu ſur cette petite Rivière, que nous quittâmes pour nous enfoncer dans le Bois & y chercher à la piſte les Sauvages qui avoient fait le feu dont ils avoient ſenti l'odeur de la fumée.

J'eus le plaiſir de voir qu'ils ne s'étoient pas trompés; car nous trouvâmes, à environ une demie lieuë d'où nous étions, quatre Sauvages au tour d'un très

très petit feu. Ils étoient à l'abri d'une petite Montagne & nous ne les vîmes que lorsque nous fumes, pour ainsi dire, sur eux. Ils nous reçurent à la main la main, sans bouger de leur place, & sans autre cérémonie nous nous assîmes à côté d'eux. C'étoit un vieux Père de Famille sauvage, qui étoit là avec ses trois Enfans. Ils avoient tous le visage, les cheveux & les bras barbouillés du sang des animaux qu'ils avoient tués, & me parurent dans un état très pitoyable, puisque malgré le froid ils étoient presque tous nuds. Ces pauvres Gens nous reçurent du mieux qu'ils purent. Ils avoient trois Castors qu'ils écorchoient déja & qui joints à nos sept Dindons servirent à me faire faire un Repas si extraordinaire, que je ne l'oublierai de ma vie.

Mes Sauvages trouvant ce lieu fort commode pour m'y regaler du Divertissement de Guerre qu'ils m'avoient promis, voulurent en profiter tant à cette occasion, qu'à cause de celle que leur fournissoit leur nouvelle conquête sur le Serpent, qu'ils vouloient celébrer avec ces nouveaux Sauvages qui pou-

voient leur ſervir à rendre la Fête plus complette. C'eſt pourquoi étant convenus entre eux de ſe divertir en cet endroit, avant que de ſe quitter, ils s'apprêtèrent à y bien chanter & danſer enſemble la Victoire qu'ils venoient de remporter ſur le *Manitou*, par la vertu de mes Reliques, qu'ils ne manquèrent pas de vanter à ces nouveaux rencontrés. C'eſt ſans doute ſur quoi les trois fils de ce bon Vieillard, après m'avoir regardé attentivement, ſe tirèrent un peu à l'écart, afin de n'être pas ſi proches de moi. Leur converſation finie, chacun ſe mit à travailler; les uns à rendre un peu plus grande la Cabane de ce Vieillard & les autres à y planter des pieux, tout au tour, pour lui ſervir de paliſſades à environ vingt-cinq & trente pieds de diſtance.

Ce lieu, comme je l'ai déja dit, étoit fort propre à leur deſſein, puiſque d'un côté il y avoit une petite Montagne, qui mettoit leur Cabane à couvert ou lui ſervoit de Citadelle, & que l'autre ſiguroit une demie lune entourée de grands arbres fort commodes pour des retranchemens & dont

dont la chute ſeule leur en formoit de bons & de naturels. Tout cet ouvrage ſe trouva parfait en moins de quatre heures de tems, pendant lequel j'avois ſoin d'entretenir le feu, & de faire bouillir nos chaudières pour tenir notre Diner prêt.

Toutes les choſes étant bien diſpoſées, on me fit entrer dans la Cabane & aſſeoir à la droite du Vieillard qui y étoit déja aſſis au haut bout. *Antoine* vint ſe mettre à côté de moi, autant pour m'y ſervir d'Interpréte, que pour y exécuter en ma place tout ce que je ne pourrois pas faire, deſorte que je tenois le milieu. Les autres Sauvages étoient à droite & à gauche accroupis ſur des peaux d'Ours, que l'on avoit étendus exprès au tour de cette Cabane. Les trois Fils de ce bon homme dont le plus jeune avoit bien dix ans, nous aportèrent à tous, d'une main de la graiſſe, de l'autre du charbon, & chacun s'en barbouilla à ſa fantaiſie.

Comme j'étois dans l'inaction, aſſez occupé d'ailleurs à les regarder, un de ces jeunes Gens qui s'en aperçût, après avoir pris la peine de bien bar-

bouiller ſon Père juſqu'au poitrail, s'aviſa de prendre celle de m'en venir faire autant par tout le viſage & le cou. Ce que je tolerai avec un peu de repugnance & éprouvai les yeux fermés que la douceur d'une pareille main ne ſeroit guère bonne chez nos Barbiers. C'étoit donc entre nous à qui auroit l'air le plus diabolique; car il y en avoit trois d'entre eux, qui, outre le noir, s'étoient mis du blanc. Je n'ai jamais pu ſavoir où ils l'avoient pris. Ils s'en bordèrent les ſourcils, le nez, les lévres & le manton; ce qui les rendoit tout à fait affreux.

Après ce beau barbouillage, ces trois jeunes Gens aportèrent chacun une de nos chaudières au milieu de cette Cabane, avec une hache peinte de blanc d'un côté & de noir de l'autre, qu'ils poſèrent entre deux carquois vis à vis de leur bon homme de Père qui étoit à mes côtés & repreſentoit le Chef de notre troupe. Comme je n'avois vu que deux chaudières ſur le feu, j'étois un peu étonné d'en voir trois; mais je le fus bien plus, quand je vis l'un de ces jeunes gens en tirer avec ſes mains

la

la tête hideuſe de notre Serpent & la venir poſer à mes pieds. Elle n'étoit point cuite. Elle étoit encore telle que nous l'avions aportée, excepté qu'ils l'avoient auſſi peinte de noir & de blanc & ornée de quelques plumes de nos Dindons, qu'ils lui avoient enfoncé dans la peau, en forme de couronne; car ils manioient cette tête comme ſi elle eût été la choſe du monde la plus propre.

Auſſitôt qu'elle fut poſée, *Antoine* qui me ſervoit alors de Chancelier, ſe leva en criant de toutes ſes forces, *Kohé!* qui eſt le cri de victoire des *Iroquois*. Ce *Kohé* fut repété trois fois, d'une voix unanime par tous les Aſſiſtans. Enſuite il harangua en mon nom toute cette Aſſemblée, qui, à la fin de ſon diſcours, s'écria à pluſieurs repriſes, *Nioo*, qui eſt un ſigne d'aplaudiſſement. Pendant ce *Nioo*, il prit dans ſa main un petit bâton ſur lequel étoit peinte la figure d'un ſerpent noir & ſe mit à danſer au tour des chaudières, après quoi s'arrêtant devant moi il fit mine d'être en fureur & frappa violemment de ſon bâton la tête de ce Reptile. Les autres

Sauvages en marmotant des paroles que je n'entendois point ſe levèrent tous à ce ſignal, comme des ſurieux, & ſans avoir aſſez de place pour frapper à qui mieux mieux ſur la tête de ce fameux Serpent, avec des bâtons à peu près pareils à celui d'*Antoine*. Ils ne laiſſèrent pas que de la bien battre; ce qui ne ſervit qu'à lui arracher les plumes qu'ils lui avoient miſes & à lui faire ſortir un œil.

Ils ramaſſèrent enfin la tête de ce *Manitou*, qu'ils portèrent en danſant à la porte de la Cabane, où ils la fichèrent au bout d'une grande perche à laquelle ils avoient déja attaché la trouvaille que nous avions faite dans l'endroit où nous l'avions tué. Là ils plantèrent cette perche au milieu de nos retranchemens : ce qui penſa cauſer une diſpute, car les uns vouloient qu'elle reſta là ſans être brûlée qu'après notre dîner, afin que ſon aſpect inſpira de la terreur à tous les mauvais *Manitous*; les autres au contraire, ſoutenoient qu'elle devoit être miſe au milieu de la place & y être brûlée ſur le champ, pour que les *Vents*, qui, di-
ſoient-

ſoient-ils, ne ſe nourriſſent que de fumée, de pouſſière & de cendres puisſent en ſe divertiſſant avec les ſiennes, leur devenir favorables C'eſt ſur cette diſcuſſion qu'*Antoine* s'adreſſant à moi de la part de ſes Camarades, & après m'avoir expliqué les raiſons alleguées de part & d'autre, me dit qu'on laiſſoit la choſe à ma déciſion.

Quoique cette affaire ne fut qu'une bagatelle, il m'étoit néanmoins important de ne point déplaire à aucun de ces Brutaux qui ſont ſi faciles à s'irriter ſur la moindre choſe. D'un autre côté j'avois grand'faim & cette cérémonie commençoit à m'impatienter; c'eſt pourquoi pour terminer promtement cette ſotte diſcuſſion & la décider avec plus de poids, je tirai hors de ma poche un petit livre des *Meditations* & des *Soliloques de St. Auguſtin*, que je portois ſur moi, & après y avoir lu d'un ton haut & ſérieux les paroles latines qui y ſont, je leur dis: que ſuivant l'intention de mon livre, cette Tête ne devoit point être brûlée, de crainte que l'odeur de ſa fumée en s'évaporant en l'air, n'excita au contraire de ce

qu'ils

qu'ils penſoient, les *Vents* à tirer vengeance de la mort de leur Dieu: qu'à l'égard du corps ils avoient bien fait de le brûler, par ce que l'Eſprit du *Manitou* n'habitoit point dans ſon corps, mais dans ſa tête; ainſi qu'il falloit au plus vite l'enterrer dans un trou, où, par la vertu de mes Reliques, je ferois enſorte de la faire pourrir avec ſon ame, afin que les *Vents* n'en euſſent aucune connoiſſance.

Ces pauvres Gens, qui croyent que toute la ſcience de l'Univers peut être renfermée dans un ſeul de nos livres, tel petit qu'il ſoit, trouvèrent cette Déciſion ſage & prudente. Si les Miſſionnaires ne la regardent point, comme telle, je ne puis qu'y faire. Pour moi je la trouve d'autant plus excellente, qu'ayant une grande envie de manger, je me trouvai ſatisfait de ce côté, par la promtitude de ſon exécution, laiſſant d'ailleurs à qui voudra le ſoin de les prêcher: Trop heureux, d'avoir réuſſi dans celui que j'ai eu de chercher à m'échapper heureuſement de leurs mains ſans ſonger à aucune autre choſe!

Ce bel enterrement étant fini, je fis toucher mes Reliques à la pointe d'un gros pieu, que je fis enfoncer dans le trou même où étoit cette tête, après quoi chacun courut reprendre ſa place dans la Cabane. Nous y fumes bientôt tous aſſis & un grand ſilence y regnoit, lorſqu'un de mes *Iroquois* nommé *Jagotonkariagon*, c'eſt à dire, *La Famine*, jetta un grand cri en ſe levant. Il étoit le plus barbouillé & par conſéquent le plus affreux de tous. Il repreſentoit alors le Chef des Guerriers: Honneur qui lui étoit accordé, tant à cauſe de la témérité ou de la grande valeur, qu'il avoit temoignée autrefois en pluſieurs occaſions dans la Guerre, qu'à cauſe de ſon air & de la prééminence de ſa taille ſur les autres; car le vieux Sauvage qui étoit à mes côtés, ne repréſentoit plus que le chef du Conſeil.

Ce *Jagotonkariagon* paſſoit d'ailleurs pour éloquent. Il vint droit à ce Vieillard, qui lui donna les buchettes des Guerriers qu'il tenoit, & qui étoient presque toutes des mêmes bâtons qui avoient déja ſervis à battre la Tête

de

de notre Serpent. Auſſitôt qu'il les eut recûs, il les jetta par terre au milieu de la Cabane, & tenant d'une maïn ſon fuſil, de l'autre il leva la hache noire & blanche qui étoit à ſes pieds. Il fit enſuite trois fois le tour de la Cabane en levant cette hache devant les uns, couchant en jouë les autres, comme s'il vouloit les tuër, & enfin après beaucoup de geſtes menaçans & épouvantables, il s'arrêta en ſa place, où il fit une Harangue à tous les Aſſiſtans, qui tendoit à les encourager à ſe bien battre contre leurs Ennemis quand ils en auroient; (car tout ceci n'étoit qu'une fiction pour ſervir de Divertiſſement) tant pour la conſervation de leurs Perſonnes, que pour celle de leurs Femmes, de leurs Enfans & de l'honneur de leur Nation. Enſuite s'adreſſant à moi, il me dit quelques paroles réiterées que je n'entendois point & que j'allois demander à *Antoine*, lorſque ce *Huron* me ferma la parole en me prenant par ma poche & me diſant: *Tire donc, tire donc tes Reliques*. Je les tirai auſſi-tôt & les tenois dans mes mains, quand il me fit

ſigne

ſigne de les attacher entre le canon & la baguette de mon fuſil. Ce qui donna occaſion à ce beau Harangueur, de parler en ces termes: Voici donc la Prière qu'il fit & qui peut aſſez faire connoître de quelle façon ils compoſent quelquefois leurs Oraiſons mentales. (Autrefois, avant que de partir pour la Guerre, ils s'adreſſoient à leur *Areskoui.*) Elle eſt à peu près telle qu'*Antoine* me l'a interpretée.

MERE DU GRAND ESPRIT, *qui a élevé* le GRAND ESPRIT, *comme une bonne Nourrice, nous te prions, moi & mes Frères de parler à ce* GRAND ESPRIT *ton Fils, pour nous qui ſommes de pauvres miſérables Pécheurs, qui ſans toi, ni ſans lui ne pourrions jamais tuer des* Manitous. *Nous t'avons ſans doute rudement offenſé, puiſque tu nous as abandonné ſi longtems & refuſé de montrer ſeulement l'Image de ta face, que voilà ici preſente. Nous la tenons donc à preſent & elle nous donne une faim extrême de te voir réellement & de nous tenir cachés ſous tes vénerables pieds, afin qu'aucun de nous y étant à l'ombre de la colère redoutable de ton Enfant, à qui le mal ne peut être caché,*

ché, puiſſe par tes prières recevoir ſon pardon. Puiſſe auſſi ta face dans le Pays de Ames éclairer celles de nos Ancêtres, qui ſont partis de ce Monde-ci ſans avoir eu le bonheur de te connoître! Elle doit être bien belle cette face! puiſque nos Pères François ** diſent qu'elle eſt plus brillante que la Lune, les Etoiles & le Soleil; Que tes cheveux ſont garnis de pierres infiniment plus précieuſes que nos plus beaux grains de raſſade: Que nos mitaſſes les mieux travaillées ne ſont que de l'ordure en comparaiſon des tiennes; Que le Croiſſant te ſoutient ſur les nuës, comme nos raquettes nous ſoutiennent ſur la neige. Que ton manteau doit être bien beau! ſi les plus chères couvertures rouges galonnées d'or & d'argent que les* François *nous vendent n'en approchent pas. Il eſt, dit-on, plus rempli d'étoiles, que la voute du Ciel. C'eſt ton Fils, qui t'a fait ce Préſent! Nous le ſavons. Pourquoi ne l'as-tu pas aporté ce Fils chez les* Iroquois *tes Enfans? Il leur auroit appris, ſans doute, à faire des haches, des fuſils, des couteaux, des ciſeaux, &c. Je te jure qu'en remerciment, oui, qu'en remerciment, nous ne l'aurions*

* Ce ſont les Jeſuites.

rions pas laiſſé attacher au Poteau, & que nous aurions eu d'aſſez bons Guerriers, pour le défendre ou l'arracher des mains de ſes Ennemis. Mais puiſque tu ne l'as pas voulu, fais-nous du moins la grace aujourd'hui de fortifier nos bras, pour que nous puiſſions bien battre tes Ennemis & les nôtres. Et après avoir bu dans leur crâne, mis leur chevelure au bout de nos calumets & mangé leur chair bouillie dans nos chaudières, conduis-nous enfin, s'il te plaît, au Pays des Ames où celles des Mechans ne meurent auſſi jamais. La ! tu nous feras la grace d'en écarter les Eſprits des Manitous, *qui ſont ſans ceſſe occupés à les tourmenter, afin que nous éteignons l'ardente ſoif que nous avons de les tiſonner nous-mêmes, en les brûlant, coupant, mangeant ſans ceſſe, auſſi-bien qu'en nous raſſaſiant de la chair des Chiens, qui ont attaché ton cher Fils au Poteau.* Amen.

Ce diſcours, qui n'eſt qu'un abregé de celui que prononça cet Orateur *Iroquois*, ne doit point ſurprendre le Lecteur, d'autant que ces Barbares étant convertis à la Religion Catholique Romaine, tant bien que mal, ainſi

que je l'ai dit, ils reſpectent infiniment la Ste. VIERGE à laquelle ils ont recours dans tous leurs beſoins. Comme ils ont toujours l'eſprit troublé des anciennes idées, qu'ils ont eües du Créateur de l'Univers, qu'ils confondoient ordinairement avec le Soleil, & qu'ils admettoient d'ailleurs pluſieurs autres *Eſprits* ou *Genies*, tant *Bons* que *Mauvais* nommées par eux *Hondatkon-Sona*, c'eſt à dire, *Eſprits de toutes ſortes*, on ne doit point être ſurpris s'ils tiennent encore aujourd'hui un peu de cette ancienne coutume de s'adreſſer aux *Bons*, afin que par leur interceſſion les *Mauvais* leur deviennent favorables. C'eſt pourquoi, comme les Miſſionnaires leur prêchent que Dieu le GRAND ESPRIT, quoique *Bon*, punit ſevérement les Mechans & qu'ils n'ont pas tort de ſe croire de ce nombre, il n'eſt donc pas étonnant, que prenant à la lettre tout ce qu'on leur dit, ils invoquent la Ste. VIERGE, qu'on leur dépeint toujours bonne, Protectrice des Affligés & Deſtructice des *Manitous*.

Cet *Iroquois*, après avoir prononcé

cé son discours, qui étoit encore bien plus rempli de verbiage que n'est celui que je viens de donner, crut avoir dit les plus belles choses du Monde & étoit si fier de son éloquence, qu'ayant proferé d'un ton grave, *Amen*, & voyant que ses Camarades n'y repondoient point, il s'avisa de leur faire repéter plus de vingt fois de suite ce même mot. Après quoi il n'eut pas plûtôt demandé fiérement en sa langue: *Ai-je bien dit*, que toute la Cabane retentit d'un *Ho*, *hoo*, qui veut dire, *Fort bien*.

CHAPITRE XVI.

Simplicité des Sauvages en matière de Religion, & Conversion d'un Vieillard Iroquois *à l'article de la mort.*

Si les premiers qui ont abordé sur les Terres de *l'Amerique*, ne se fussent pas tant pressé de donner au Public des Relations, pour lui faire part des Découvertes dont ils pretendoient

ſe faire honneur, ils auroient ſans doute tenu un langage bien different de celui par lequel il nous dépeignent les Sauvages vivant comme des Bêtes; ſans nulle connoiſſance de l'autre vie; ne rendant aucun culte Divin à quoique ce ſoit de viſible ou d'inviſible, faiſant un Dieu de leur ventre & bornant toute leur felicité à la vie préſente.

Ces Auteurs n'ayant vu parmi eux, ni Temples, ni Autels, ni Idoles, s'imaginèrent du premier coup d'œil, qu'ils étoient tels que je viens de dire; mais doit-on jamais s'ingerer à detailler les Mœurs & les Coutumes d'un Païs dont on n'a point encore de Memoires, ſur tout lorsqu'on n'en poſſede point la langue? Science qui demande une longue étude! Pour moi je puis dire qu'ayant eu l'avantage de courir parmi ces Barbares, j'ai encore eu celui de pouvoir converſer avec eux, & de ſi bien étudier leurs mœurs, caractère & façons d'agir, dans le peu de tems que j'ai habité dans leurs Villages, que, joint aux Memoires que j'en avois reçus des autres,

autres, sur lesquels je m'étois déja formé des idées, que j'ai trouvées en partie fausses, en partie véritables, il me seroit impossible de les mieux connoître si je passois avec eux le reste de mes jours.

Toutes les Nations les plus Barbares, ont eu de tout tems une idée d'un Dieu Créateur de toutes choses; & en général toutes celles de l'*Amerique*, soit sedentaires, soit errantes, ont des expressions fortes & énergiques, qui ne peuvent dénoter qu'un Dieu. Elles le nomment le GRAND ESPRIT, quelquefois le MAITRE & l'AUTEUR DE LA VIE. Les *Outaouas* mêmes, qui, entre tous ces Peuples passent pour les plus Grossiers, les plus brutes & les moins Spirituels le nomment souvent le CREATEUR *de toutes choses*.

Ce GRAND ESPRIT chez les Nations *Algonkines*, est connu sous les noms de *Manitou* & d'*Okki*. Mais les *Hurons* & les *Iroquois*, qui se servent aussi de ces noms, en ont un autre plus particulier, qui ne s'aplique qu'à l'Etre suprème. C'est celui d'*Areskoui* chez les *Hurons* & d'*Agriskoue* chez les *Iroquois*,

 qu'ils

qu'ils donnent au Soleil, qui, avant leur converſion au Chriſtianiſme, étoit leur Divinité, auſſi-bien que celle de tous les autres *Ameriquains.* Comme il ſembloit ſpectateur de leurs combats, c'étoit à lui à qui ils adreſſoient leurs prières avant que d'aller à la Guerre. Cet *Areſkoui* ou *Agrisſkoue* eſt un mot ſi ancien, que les Miſſionnaires n'ont jamais pu parvenir à la connoiſſance de ſa racine. Les *Iroquois* & les *Hurons* ne la ſavent pas eux-mêmes. Ils lui donnent encore d'autres noms, dont il y en a quelques-uns, qui deſignent mieux un *Etre Souverain*, que le *Soleil.* C'eſt ce que je ferai voir par la ſuite, dans la Fable qu'ils ont faite de la création du Monde.

C'eſt pour cela que m'informant quelquefois de ceux avec qui je me ſuis trouvé, quel étoit le Dieu qu'ils adoroient autrefois, ils me repondoient fort hardiment: qu'ils avoient toujours adoré le même Dieu que nous; Que leur *Agriskoue*, devoit être un Dieu ou un Eſprit ſouverainement parfait, mais qu'ils n'avoient pu ſi bien en connoître les perfections que nous, puiſ-

puisqu'il ne s'étoit pas manifesté dans leur Païs comme dans le nôtre. Sur quoi leur ayant repliqué, que nous n'avions jamais adoré le Soleil, ils m'ajoutoient, qu'ils avoient souvent rêvé à ce sujet & compris facilement, qu'ayant eu deux *Agriskoue*, le plus jeune des deux nommé *Tharonhiaouagon*, qui avoit vécu parmi eux pouvoit bien être le Fils de ce que nous appellons l'ETERNEL, Maître du *Soleil* ou Père de J. CHRIST, puisque cet Astre s'étoit éclipsé ou avoit souffert, ainsi que nous disions, lorsque ce Fils du Créateur de toutes choses avoit été attaché à un Poteau, par des Méchans, qui ne le vouloient pas connoître.

Je ne sai si c'est par badinage qu'ils me repondoient ainsi, par ce qu'au reste ils étoient fort badins, quoique devôts, ou si c'est le fruit de leur conversion de la part des Missionnaires qui cherchent par toutes sortes de moyens d'amener ces pauvres Egarés dans la voye du Salut. Quoi-qu'il en soit, cette reponse ne me paroissoit rien diminuer en eux de la Di-

vinité de J. CHRIST, puiſqu'ils croyent qu'il eſt dans le Ciel, comme un autre Soleil qui éclaire les Ames des Bons, & dont la contemplation fait toute leur félicité, ainſi qu'ils me l'ont expliqué lorsque je les ai interrogé ſur cet Article.

Il ne faut pas s'imaginer que les Sauvages ſoient tous, tels que ceux-ci; car il y en a beaucoup qui ſe moquent des Myſtères ſacrés de notre Religion & qui ne nous écoutent, que par une pure complaiſance ou pour en rire après. Les Femmes ſont ordinairement les plus dociles & les Miſſionnaires s'en ſervent pour gagner leurs maris, qui diſent pour la pluspart, que Dieu ne meurt point: Que ſi J. CHRIST eut été Dieu, il ne ſe ſeroit pas laiſſé crucifier: Qu'un Dieu ne viendra jamais s'enfermer pendant neuf mois dans les entrailles d'un Femme, pour y prendre un corps de terre afin de l'emporter enſuite dans le Ciel, &c. Si on leur repond à ce ſujet: Que rien de ſouillé n'entrera dans le Royaume des Cieux, parce que c'eſt un lieu pur & où il ne doit rien y avoir que

de parfait: Que les hommes étant ſouillés de péchés, il leur étoit impoſſible d'entrer dans cet endroit, ne méritant point de joüir d'aucune felicité dans le Pays des Ames, vû qu'ils ne pouvoient ſe laver auparavant de leurs crimes, qui étoient d'une grandeur infinie: Qu'il étoit donc neceſſaire qu'un Etre infiniment grand & ſouverainement parfait, ſe fit Homme & ſe ſoumit à toutes nos infirmités, pour expier par ſes ſouffrances & par ſa mort, la grandeur énorme de nos péchés : Que cet Etre infiniment grand & ſouverainement parfait, ne pouvoit être que le Fils même du GRAND ESPRIT fait Homme, que nous appellons J. CHRIST, &c.

A ce-ci ils repliquent, qu'il n'avoit donc pas beſoin de prier ni de rien demander & qu'étant Dieu il ne devoit pas plus craindre la mort qu'eux, lorsqu'ils ſont Eſclaves & qu'on les conduit au ſuplice ou qu'ils s'empoiſonnent euxmêmes, pour aller tenir compagnie à leurs amis ou à leurs Parens dans le Païs des Ames : Et que la perte de la vie temporelle n'étant rien lorsqu'on eſt aſſûré de revivre éternellement,

J. CHRIST auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, puisqu'il étoit certain du lieu où il alloit. Ils disent encore cent autres impertinences, que je crois indignes d'être raportées ici.

Le R. Père *Joseph* Recollet, *Canadien* de Nation & un des anciens Missionnaires de la Colonie m'a raconté, lorsque j'étois à *Quebec*, que confessant un jour un vieux *Iroquois*, qui étoit à l'article de la mort, ce Sauvage lui fit quantité d'objections semblables à celles que je viens de dire, & que malgré toutes les meilleurs raisons qu'il pût alléguer pour le convertir, il ne put venir à bout que par une refléxion que ce Moribond fit lui-même sur nos haches, nos fusils, nos couteaux, &c. Qu'alors ce Barbare s'écria : *Ah* ! Otchitagon * *je vois bien que tu as raison ; car si nous n'eussions pas été si mechans*, le Grand Esprit *nous auroit appris à faire des haches, des couteaux, &c. comme il a fait aux* François &

* C'est à dire, *Pieds-nuds.* C'est ainsi que les Sauvages appellent les Recollets, aussi-bien que *Robes-grises.*

& j'ai toujours bien cru, que vous autres Esprits, *étiez ſans doute de ſes amis. Et puisque cela eſt ainſi, parle lui donc toi de ma ſanté : dis-lui qu'il me la donne; car je ſens que je ſuis prêt à partir pour le Païs des Ames où je ne voudrois pas encore aller ſi-tôt.* Ce bon Père lui repondit, que c'étoit lui-même qui devoit l'en prier & croire fermement en lui: ajoutant qu'il devoit ſur tout lui demander très humblement pardon de ſes fautes, eſperer dans ſa miſericorde, &c. C'eſt ce que fit ce Sauvage, mais d'une manière des plus touchantes, en repaſſant tous les crimes qu'il avoit commis pendant ſa vie; & il mourut dans cet état, repetant ſouvent: Grand Eſprit! Grand Eſprit! *Pourquoi ne t'es-tu pas plutôt fait connoître à moi? Je t'ai ſi ſouvent demandé: Qui es-tu? Ou eſt-tu? Que veux-tu que je faſſe? & tu n'as pas voulu me repondre. Sans doute que j'en étois indigne, par ce que je t'avois trop offenſé! Mais preſentement que t'ai-je fait, pour m'envoyer cette* Robe-griſe *à mes côtés, qui me conſole en me diſant qui tu es. Ah! puiſque tu es ſi bon & ſi miſericordieux, il faut donc que je*

te voye : Reçois mon ame! &c: Et il mourut dans des transports d'amour vers Dieu, d'autant plus ſurprenans, qu'ils ſortoient de la bouche d'un Barbare, qui n'avoit qu'une legère teinture de la Divinité de *J. Chriſt*.

Au reſte les Sauvages diſputent peu en matière de Religion. Ils s'amuſent plus volontiers à rire de ce que nous leur en diſons, car il eſt rare de les voir conteſter. Ils conviennent même aſſez aiſément de tout ce qui eſt fondé ſur la raiſon, mais ils n'en ſont pas pour cela plus honnêtes Gens s'ils n'ont pas envie de l'être. Ils laiſſent facilement entrevoir, qu'ils péchent plutôt par le déréglement des mœurs, produit par l'effet de la foibleſſe humaine, que par une obſtination fondée ſur le défaut de lumières & de connoiſſances. Tant s'en faut donc qu'ils ayent cette Metaphyſique que leur donne le Baron de *la Hontan*, dans ſes Dialogues, où il fait parler un Sauvage, d'une manière qui demontre plutôt ſes propres ſentimens contre la Religion-même, que ceux de ces Barbares ſur cette matière.

La

La Harangue que j'ai donnée dans le Chapitre précedent de mon Orateur *Iroquois* & les paroles de ce vieux Sauvage converti à l'article de la mort par le R. P. *Joſeph*, peuvent aſſez faire connoître que les Sauvages ont aimé de tous tems à adorer un Etre ſuprême, incomprehenſible, duquel ils n'ont jamais pu donner aucune definition poſitive. Il n'eſt donc pas étonnant que ces Peuples groſſiers, ſtupides & dont les mœurs étoient extrèmement corrompuës, étant d'ailleurs rêveurs & contemplatifs ayent pouſſé la ſuperſtition juſqu'à attribuer de la divinité dans les moindres bagatelles qui ſurpaſſoient la capacité de leur entendement.

Ils avoient des Eſprits de toutes eſpèces qu'ils adoroient. Les *Bons* conſiſtoient dans toutes les choſes inconcevables, qui ne leur pouvoient point faire de mal & les *Mauvais* étoient le Tonnère, la Grèle qui tomboient ſur leurs bleds, un grand Orage, les Vents qui agitoient les Rivières; en un mot tout ce qui leur étoit préjudiciable & dont ils ignoroient la cauſe. Si un fuſil crèvoit par hazard,

zard, soit qu'il fût d'un méchant fer ou soit qu'il eût été trop chargé, ils disoient que le *Mechant Esprit* s'y étoit renfermé. Si une branche d'arbre éborgnoit un Chasseur, c'est le *Mechant Esprit* qui l'avoit fait; si quel quecoup de Vent les surprenoit lorsqu'ils étoient en Canot, au milieu de quelque traverse dans les Lacs, c'est le *Mechant Esprit* qui agitoit l'air; si par un reste de maladie quelqu'un perdoit l'usage de la raison, c'est le *Mechant Esprit* qui le tourmentoit. En un mot c'est le *Mechant Esprit* qui faisoit tout le mal qui leur arrivoit. Il est bon de dire cependant qu'il y a toujours eu parmi eux des Esprits forts qui se railloient de ces *Manitous*, à peu près comme nous ferions en *Europe* de nos Sorciers ou de nos Magiciens.

Ces Peuples d'ailleurs ont toujours été assez simples pour prier plutôt ces *Mechans Esprits* que les *Bons*, en leur faisant des Présens, ainsi que je l'ai demontré dans le portrait que j'ai fait des quatre Montagnes où nous avons ramassé, mes Sauvages & moi, tant de choses inutiles, auxquelles il n'osoient

ſoient toucher. Des *François*, qui avoient voyagé parmi eux, m'ont dit les avoir vûs quelquefois jetter du tabac dans le feu ou dans l'eau, lors qu'ils paſſoient devant une Roche, & que, quand ils leur demandoient la raiſon pour laquelle ils faiſoient cela, ces Sauvages ne leur diſoient que des Fables ou leur répondoient qu'ils n'entendoient pas l'affaire. Ils diſent auſſi que puisqu'ils nous écoutent ſans nous interrompre lorſque nous leur parlons de notre Religion, nous devons les écouter de même. On peut dire que la crainte du mal, ou l'eſperance du bien ſont les ſeuls motifs qui les engagent dans ces pratiques ſuperſtitieuſes.

Les *Abenakis* qui habitent ſur les Côtes de la *Nouvelle France*, [entre la *Nouvelle Ecoſſe* & la *Nouvelle Angleterre* ont eu un arbre celèbre dont ils racontent encore pluſieurs merveilles & qui étoit toujours chargé de leurs Préſens. Cet arbre extrêmement vieux, étoit devenu reſpectacle parce qu'il s'étoit ſoutenu long-tems contre la violence des eaux & des vents; ce qui ſervoit à entretenir l'idée, qu'il y avoit en

lui quelque chose de Divin ou qui tenoit du prodige. Il tomba néanmoins à la fin, subissant le sort ordinaire aux choses caduques ; soit que ce fût un effet du hazard ; soit, ainsi que le raporte la Tradition, qu'il eut été dèraciné par un Capitaine qui l'avoit fait amarrer à son Vaisseau & avoit gagé avec les Sauvages qu'il le culbuteroit. Les Descendans de ces Sauvages, qui aujourd'hui font tous profession du Christianisme, disent que leurs Ancêtres furent extrèmement surpris de cette chute, qu'ils avoient cru impossible : mais que malgré cet accident, ils ne laissèrent pas de conserver un respect religieux pour cet arbre renversé, & que toutes les fois qu'ils passoient par cet endroit, ils attachoient encore des Offrandes au bout des branches, qui s'élevoient sur la surface des eaux.

Le sentiment de la Divinité emporte nécessairement avec soi un culte Religieux. Cependant il ne paroît pas que les *Hurons*, les *Iroquois*, les *Abenakis* & les autres Nations du *Canada*, soit errantes, soit sedentaires, ayent eu d'autres Temples que leurs Cabanes :

du

du moins, il n'en paroît aujourd'hui aucun veſtige, non plus que dans les anciennes Relations; mais le Feu de leurs Foyers dont les anciens Payens avoient fait leurs Dieux Domeſtiques, leur tenoit lieu d'Autel, auſſi-bien que les plus grandes Cabanes, où ils s'aſſemblent encore aujourd'hui pour le Conſeil, leur ſervoient de Temples comme aux anciens Perſans. Dans leurs expreſſions métaphoriques le Feu de Conſeil a quelque choſe de ſi ſacré, qu'il eſt cenſé toujours allumé. Il eſt même comme le ſimbole de toutes les affaires, qui concernent la Religion & le Gouvernement.

Les Miſſionnaires n'ont pas encore pû ſavoir, ſi toutes les differentes Nations de *l'Amerique Septentrionale*, ont eu des Filles qui ayent fait vœu de leur virginité. A l'égard des *Iroquois*, ils ont certainement eu leurs Veſtales qu'ils nommoient *Ieouinnon*, & qui étoient établies Vierges. On ne peut dire quelles étoient proprement leurs fonctions de Religion. Tout ce que l'on en peut avancer, c'eſt qu'elles ne ſortoient jamais de leurs Cabanes, & qu'elles y fa-

briquoient de petits ouvrages, uniquement pour s'occuper. Les Sauvages leur portoient du respect & les laissoient tranquilles. Un petit garçon choisi par les Anciens leur portoit les choses necessaires; mais on avoit soin de le changer, avant que l'âge eût pu rendre ses services suspects.

Elles vivoient en communauté, autant que j'en puis juger par la Relation qu'en fait *Jaques Cartier*, qui dit avoir vu chez les Habitans de *Hochelaga*, des Cabanes publiques destinées pour les jeunes Filles, qu'on y mettoit dès qu'elles étoient en âge d'être pourvuës, & qui en étoient remplies, comme le sont en *Europe* les Ecoles, où l'on envoye les Enfans pour être instruits. Ces Habitans étoient une Nation des langues Iroquoises & Huronnes, établie dans l'Ile de *Montreal*. Il est vrai que *Jaques Cartier* est bien éloigné de penser, que ces Filles fussent des Vestales. Il en parle même d'une manière si opposée & si contraire aux usages des Peuples de *l'Amerique Septentrionale*, qu'il est facile d'apercevoir, qu'il n'en avoit formé des ju-

jugemens si désavantageux, que parce qu'il ne savoit pas la langue pour s'éclaircir sur une coutume aussi singuliere.

C'est sans doute aussi de ces Vestales *Iroquoises*, dont *Vincent le Blanc* veut parler, quand il dit qu'il y a des Sauvages dans le *Canada*, mangeurs de chair humaine, qui courent jusqu'au Fleuve de *Hochelaga*, & se servent de Barques faites d'écorce d'arbres: & qui, quand ils arrachent ces écorces, usent de beaucoup de Cérémonies, & de Prières, auxquelles assistent quelques Vierges vouées à leurs Dieux, comme nos Religieuses.

On ne sait s'il y avoit des peines destinées pour celles qui faisoient affront à leur état; mais ce qui est de certain, c'est qu'elles s'étoient assez bien soutenuës jusqu'à l'arrivée des *Européens*, qui en firent des Vierges folles, en leur faisant boire de l'eau-de-vie. A *Onnontagué*, elles sortirent de leur Retraite étant ivres & firent mille extravagances dans le Village. A *Agnié* elles firent la même chose, & quelques-unes ayant contrevenu à leur profession avec trop d'é-

clat, les Anciens en eurent tant de honte, qu'on resolût dans le Conseil, de rendre Séculières, ces Filles irregulières, dont le scandale avoit déshonoré la Nation. Ainsi finirent les Vestales *Iroquoises*.

Il n'y a pas une Nation chez qui le Sacrifice n'ait été en usage & chez qui il ne soit, en même tems, une preuve de sa Religion. Ces Sacrifices étoient simples dans les commencemens, ne consistant qu'en quelques animaux pris dans les Troupeaux, qu'en quelques plantes, fruits, herbes, racines dont les Hommes faisoient leur nourriture & qui leur servoient à quelque usage. C'est dans cette vuë, que suivant cette méthode antique, les Sauvages offrent encore le bled de leurs Campagnes & les animaux qu'ils ont pris en chassant. C'est sans doute pour cela, dis-je, qu'ils jettoient anciennement du Tabac ou d'autres herbes, dont ils se servent au-lieu de Tabac, dans le feu, à l'honneur du Soleil, & que ceux qui ne sont pas bien convertis au Christianisme en jettent encore aujourd'hui dans les Lacs & dans les Rivieres, à l'honneur des

Genies qui y président.

Nos *Iroquois* exposoient autrefois à l'air, au sommet de leurs Cabanes, des Branches, des Colliers de porcelaine, des Tresses de leur bled d'Inde & des Animaux même qu'ils consacroient au Soleil. Les *Montagnais* & les Peuples du Nord, élevoient au haut d'une perche des Chiens vivans attachés à des nœuds coulans & ils les laissoient expirer en cet état, à l'honneur de leurs Divinités.

Les Nations errantes attachent encore journellement des peaux de Bêtes Sauvages aux arbres qu'ils honorent d'un culte religieux ; & les *François* qui trouvent ces sortes d'offrandes en courant les Bois, ne les regardant point comme sacrées, ne se font point un scrupule de s'en accommoder. Au reste les plus grands Sacrifices que tous ces Barbares font à leurs Dieux, semblent être les terribles tourmens qu'ils font souffrir à leurs Esclaves.

La passion la plus dominante des Sauvages, comme je l'ai déja dit, c'est la Guerre. C'est pourquoi le Grand Esprit, le Ciel, le Soleil sont leurs Divinités communes : mais le Soleil sur tout,

qui les éclaire, eſt pour eux le Dieu des combats & c'eſt auſſi celui que mes Sauvages auroient invoqué ſous le nom d'*Areſkoui* ou d'*Agriskoue* s'ils n'euſſent pas été Chrétiens. Il eſt tems de revenir à eux & je crois en avoir bien aſſez dit, pour faire voir que ces Barbares ne vivent point ſans Religion & tels que pluſieurs Perſonnes les croyent encore en *Europe*, vivant comme des Bêtes, ainſi que les premiers Voyageurs l'ont raporté.

CHAPITRE XVII.

Suite du Divertiſſement de Guerre: Ce que c'eſt que de Lever la Buchette. Danſe de l'Athonront.

LES *Ho*, *hoo*, d'aplaudiſſement ne furent pas plûtôt finis, que mon Orateur *Jagotonkariagon* que j'appellerai d'oresnavant *la Famine*, ſe mit à élever ſa voix encore plus hautement qu'il n'avoit fait & à tourner au tour des

des chaudières, en dansant comme un fou; & commençant ainsi la danse de l'*Athonront*, il frapa à la fin, à un poteau de la Cabane, si rudement avec sa hache, que je crus qu'il alloit tout abattre. Tous les Assistans lui repondoient par des *hé*, *hé*, *hun*, *hun*, en quoi ils me disoient, qu'ils l'aidoient beaucoup.

Ce Chef ayant fini sa danse & sa chanson, s'assit, & *Antoine* se leva aussi-tôt en chantant: &, ramassant sa buchette, il prit, un moment après, la hache de Guerre, pour en faire autant que ce Guerrier, avec des gestes fort ridicules. Il fut suivi de *Nicolas* & de tous les autres *Iroquois*, excepté des trois Fils de notre Vieillard, qui ne dansèrent point, parce que, me dit-on, ils n'avoient pas encore été à la Guerre & que cette danse n'étoit permise qu'à ceux qui s'y étoient trouvés.

Ces Guerriers qui ne dansèrent que tour à tour, après avoir ramassé leurs buchettes, me donnoient plus de peur que de plaisir, sur tout lors qu'ils s'arrêtoient devant moi & que sans s'enlever de terre par des contorsions

auſſi affreuſes que bizarres, ils me mettoient le poing ſous le nez & faiſoient mine de vouloir me tuer, ou m'aſſommer. Mais ils n'agiſſoient ainſi, comme je l'ai appris par la ſuite, que pour me témoigner leur bravoure, en me démontrant de cette manière la façon dont ils avoient agi avec leurs Ennemis & comment ils ſe comporteroient encore avec eux s'ils les tenoient. Il faut avoüer que ces actions ſont ſi bien ſimulées & ſi vives qu'elles ſeroient inimitables aux *Européens*. Nous avons cependant des *Canadiens* qui ne ſavent pas mal les contrefaire.

Ceux qui danſent le mieux ordinairement, ſont ceux qui ſavent faire le plus de grimaces ou de contorſions; mais dans la danſe de Guerre, ce ſont ceux qui ſavent le mieux s'eſcrimer avec leurs armes & repreſenter vivement, en faiſant ſemblant de frapper quelqu'un des aſſiſtans, de quelle manière ils ont tué ou aſſommé un ou pluſieurs de leurs Ennemis, de quelle façon ils ſe ſont défendus ou échapés en prenant la fuite. Il eſt même honteux à ceux qui ont déja été en Guerre de danſer

l'Athon-

l'Athonront, s'ils ne s'y ſont point ſignalés par quelque belle action, parce que dans une pareille Fête on eſt en droit de leur reprocher leur lâcheté. Il arrive même aſſez ſouvent, que, quoique l'on y ait été brave, on ne laiſſe pas que d'être traité comme lâche.

C'eſt ſuivant ce privilége, que je vis un de ces Danſeurs traiter avec le dernier mepris un de ſes Camarades, en le pouſſant d'une manière negligée avec le bout de ſa buchette & lui jettant même un peu de ſable ou de pouſſière par le nez, ce qui me ſcandaliſoit fort: ſur quoi voulant en demander la raiſon à *Antoine*, ce *Huron* me repondit: *Tais-toi, ne vois-tu pas que c'eſt pour rire & qu'on lui fait des Préſens.* Effectivement je vis dans le moment ce Moqueur donner au Moqué un belle ceinture de plumes de Porc-Epic, ſans quoi il eût été en droit de ſe fâcher; mais les Préſens chez eux doivent toujours effacer toutes ſortes d'inſulte. Ce dernier d'ailleurs étoit un bon Guerrier qui ne méritoit pas un pareil traitement, & tout ce que l'autre en faiſoit, n'étoit que pour rendre la Fête plus complette.

Il eſt auſſi à remarquer que chacun a ſa chanſon particulière, que qui que ce ſoit n'oſeroit chanter ni en ſa preſence dans de pareils ſolemnités, ni même en ſon abſence en quelque endroit que ce pût être. Ces chanſons contiennent ordinairement les hauts faits de la Nation ou de la Famille dont ils ſont, & beaucoup d'imprécations contre leurs Ennemis.

Chacun ayant fini ſa danſe & ſa chanſon, *Antoine* me dit: Que tous les *François* paſſoient chez eux pour Guerriers; qu'en pareils occaſions ils ne manquoient pas de danſer auſſi-bien que les Sauvages & que je ferois plaiſir à la Compagnie ſi je voulois danſer auſſi *l'Athonront*. Je lui repondis que j'étois plus diſpoſé à manger qu'à danſer, parçeque toutes leurs danſes avoient déja duré beaucoup de tems; que d'ailleurs je ne connoiſſois rien dans *l'Athonront:* ſur quoi il me repliqua, que je pouvois donc bien mettre la Partie après diner, mais qu'alors il étoit abſolument neceſſaire que je danſaſſe, pour la victoire du Manitou, *l'Athonront* ſauvage ou *l'Athonront* François; qu'en un mot

de

de telle manière que je fiſſe, ce ſeroit toujours bon, au lieu que ſi je ne danſois point, il, me regarderoient comme une jambe pourrie qui n'eſt bonne qu'à être coupée & jettée au feu. Car c'eſt un grand point chez les Sauvages que de ſavoir danſer, & ils ont tellement à cœur cette exercice, qu'ils croyent encore aujourd'hui, que les Ames des Bien-heureux ne ſont occupées à autre choſe en préſence du GRAND ESPRIT.

Je mis donc la Partie après dîner, & chacun étant en ſilence, le chef fit ſigne aux trois Fils du Vieillard de nous ſervir à manger & de lui aporter les buchettes des Guerriers, qu'il lia toutes enſemble auſſi-tôt qu'il les eut recuës & les jetta dans le feu; ce qu'il ne fit que parce que l'engagement étoit fini, ſuivant leurs conventions, & que d'ailleurs cette Fête n'étoit qu'une rejouiſſance. Autrement ils les eut gardées pour marque de l'enrôlement de ceux qui les avoient levées pour danſer. Voilà donc où j'appris parfaitement ce que c'étoit que de lever la buchette & la conſequence qu'il y avoit de ne point violer

violer ſon engagement lorsqu'on l'avoit une fois contracté.

Comme nous n'avions que trois petits plats d'écorce de bouleau, ces jeunes Gens les gardèrent pour mettre le boüillon des chaudières & nous aportèrent à chacun de petites branches d'arbres, caſſées, couvertes de feuillages qui nous ſervirent d'aſſiete. Un de ces trois Pages dont la peau nuë, remplie de graiſſe & de taches noires, pouvoit ſervir de livrée, s'aviſa, pour me faire honneur, de me préſenter fort mal proprement, d'une main une tête de Caſtor & de l'autre deux têtes de Dindons; ſur quoi *Antoine* qui étoit toujours à côté de moi, me dit: *Allons* Claude, *courage*, *prends*, *mange ce-ci: Ce ſont des têtes de Chiens, que tu dois déchirer avec tes dents, comme tu ferois de celles de tes Ennemis.* Je m'imaginai d'abord qu'il ſe moquoit du mauvais ſervice que l'on me preſentoit; mais faiſant un peu réflexion ſur ce qu'il ignoroit beaucoup de termes de notre langue, je lui dis, en lui montrant mes deux têtes à bec, qu'elles ſe nommoient têtes de Dindons & non pas têtes de

Chiens

Chiens; qu'à l'égard de l'autre il devoit ſavoir que c'étoit une tête de Caſtor. Ma reponſe le fit rire & fut cauſe qu'il m'apprit que ce Repas étoit un Feſtin de Guerre, pour lequel on avoit toujours coutume de mettre autant de Chiens dans la chaudière qu'il y avoit de Chefs à qui on en devoit préſenter les têtes, parce qu'en ce cas, ces têtes de Chiens repreſentoient celles de leurs Ennemis, qui n'étoient bonnes qu'à être miſes dans la chaudière; que faute donc d'avoir eu des Chiens, je devois regarder celles-ci comme ſi elles étoient celles de ces animaux immondes qu'ils n'avoient pas eu pour y mettre.

Il n'eſt pas hors de propos d'avertir ici, que la tête de quelque Animal que ce ſoit, car les ſauvages mangent de tout ce que l'on appelle chair ou poiſſon, ſoit bon ou mauvais, ſec ou pourri, il n'importe; que les têtes donc de tous les Animaux, ſe preſentent toujours aux Chefs, aux Etrangers, ou aux plus conſiderés de la Nation. Comme dans ce Repas-ci, j'étois le plus respecté, je fus ſervi le premier, mais ayant d'ailleurs trois Caſtors & quatorze

ze Dindons pour douze Perſonnes que nous étions, chacun eut l'honneur d'avoir une ou pluſieurs têtes & il n'y eut que moi, le Vieillard & le Chef des Guerriers qui en eûmes de Caſtors. Ce morceau, qui, comme l'on ſait, n'eſt pas toujours le meilleur de la Bête, ne m'accommodoit quelquefois pas beaucoup, mais dans ce Repas de Guerre, je n'eus pas lieu de me plaindre, d'autant que le ſecond ſervice eut lieu de me ſatisfaire.

Antoine avec qui je converſois en mangeant, m'apprit que lorsque l'on étoit au Village, la Guerre ſe chantoit ordinairement dans la Cabane de Conſeil : Que c'étoit au Chef des Guerriers à faire le Feſtin : Que les Chiens qu'on mettoit dans la chaudière y ſervoient de ſacrifices qu'ils faiſoient anciennement à leur *Areskoui*, au Ciel & au Soleil, qu'ils prioient d'éclairer leurs pas & de leur donner la victoire ſur leurs Ennemis ; en un mot à tous les bons & mechans Eſprits ou Génies qui habitoient dans les eaux & ſur la terre, qu'ils ſuplioient de ne leur point faire de mal & de les ramener

ſains

ſains & ſaufs dans leur Patrie. Enfin, que toutes les chanſons que l'on venoit de chanter avant le Repas n'auroient été que des Prières pour ſe rendre tous ces Eſprits tant bons que mauvais, favorables; au lieu que celles que l'on chanteroit après le Feſtin ne regarderoient que la comparaiſon qu'ils font de leurs Ennemis avec leurs Chiens. A quoi lui ayant repondu, qu'il ne convenoit pas à de bons Chrétiens de chanter de pareilles chanſons. *Bon*, me repliqua-t-il, *veux-tu donc que nous perdions la memoire de tous les beaux Faits de nos Ancêtres? Ne ſais-tu pas que nous n'avons point de livres comme toi & que nous oublierions bientôt leurs coutumes, ſi nous ne retenions pas, par des chanſons, leur manière de chanter la Guerre? Et puis, dis donc, Eſt-ce que les Ennemis ne ſont pas des Chiens qu'il faut manger?*

On peut voir par ce diſcours, que les victimes qu'ils offroient en ſacrifice à leurs Dieux, leur inſpiroient plûtôt un eſprit de rage & de fureur qu'aucun ſentiment de Dévotion ou de Piété. Car leur imagination s'échauffant à la vuë de ces Mets, ils

ſe

ſe perſuadoient dévorer les chairs de leurs Ennemis, comme ils diſent enſuite dans leurs chanſons, n'ayant pas de plaiſir plus ſenſible, pour témoigner le mépris qu'ils en font, qu'en les comparant à leurs Chiens, & effectivement il ne donnent point d'autres noms à leurs Eſclaves.

Antoine me dit auſſi, que l'on s'animoit bien plus lorsqu'il s'agiſſoit de faire la Guerre tout de bon, parce qu'alors, quand le tems de partir s'approchoit, on boucannoit les viandes, & on piloit le bled d'Inde. Les Guerriers, pendant que les Femmes étoient à cette occupation, ne faiſoient que chanter jour & nuit à qui mieux mieux pour s'irriter contre les Ennemis. Ils ne faiſoient cependant tout cela qu'après avoir bien jeûné: choſe neceſſaire, me diſoit-il, & ſans laquelle on ne peut être bon Guerrier; car comment aller à la Guerre, m'ajoutoit-il, ſi l'on ne ſait pas combien de jours l'on ſera en état de ſupporter la faim & de la ſoutenir par cette preparation?

Enfin, comme notre dîner duroit long-tems & qu'*Antoine* prenoit plai-

ſir à m'entretenir de tout ce qui concernoit la Guerre, à condition néanmoins que je danſerois *l'Athonront*, comme les autres à la fin du repas; il me dit: Que les Guerriers, le jour qu'ils devoient partir, prenoient congé de tous leurs Parens & amis qui reſtoient au Village, avec qui ils ſe faiſoient un honneur de troquer leurs habits: Qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été lui-même dépouillé un jour, de plus de trente differens habillemens, tant capots, que couvertures, mitaſſes, ſouliers, ceintures, &c. parcequ'il avoit un ſi grand nombre d'Amis, qu'à force de troquer ou changer & rechanger d'habillemens avec eux, il s'étoit trouvé à la fin reduit à n'avoir qu'un mechant capot à la Canadienne, tout dechiré, mais qu'il s'en étoit trouvé content, parce que c'étoit une marque d'eſtime & de conſidération que ſes Parens & amis lui avoient temoignée, en voulant bien ſe faire un honneur de porter quelque choſe qui lui ait apartenu: Que ce même jour, tous les Guerriers parés de leurs plus beaux atours, devoient s'aſſembler dans la Cabane du Chef du

Parti; qui leur faisoit une exhortation telle que celle que j'allois entendre à la fin du repas, lorsque *La Famine* se leveroit pour haranguer l'Assemblée : Que pendant ces entrefaites, les Femmes devoient se charger de la provision des Guerriers & prendre le devant pour les aller attendre à quelques lieuës du Village : Que le Chef, après sa harangue, devoit sortir le premier de la Cabane, en chantant seul sa chanson de mort, au nom de tous les autres, qui le suivoient à la file, un à un, ainsi que j'allois voir aussi tout à l'heure : Que ce Chef ne cessoit de la chanter, que lors qu'il étoit hors de la vuë du Village : Que les Guerriers étant arrivés où les Femmes les attendoient, ils se depouilloient de leurs parures & s'équipoient en Voyageurs, remettant à leurs Epouses ou à leurs Parentes tout ce qui ne leur étoit pas absolument necessaire ; ne se chargeant que de leurs armes, de quelques ustencilles dont ils ont besoin dans les Campemens & de quelque provision de farine preparée de la manière dont je l'ai déja expliqué : * Que le Chef ne man-

* Chapitre VIII. p. 133.

manquoit jamais en décampant tous les matins, de chanter ſa chanſon de mort, juſqu'à ce qu'il fût entiérement hors de danger & même de retour dans ſon Village, où il faiſoit alors un nouveau Feſtin pour remercier l'*Eſprit*, qui l'avoit protegé ou favoriſé dans ſon entrepriſe, l'ayant ramené & delivré de tous dangers.

Pendant cette converſation qui me ſervoit de Deſſert (car notre Dîner étoit pour ainſi dire fini) les uns s'amuſoient déja à fumer la pipe, d'autres à ronger quelques os, & d'autres enfin à contrefaire les Peintres, en deſſinant, avec du charbon, les Armes de leur Nation ſur des écorces d'arbres taillées en rond, & ils ne le eurent pas plûtôt miſes au bout de grands bâtons, qu'ils me prièrent d'en faire autant de mes Reliques. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je les ôtai auſſi-tôt du bout de mon fuſil, où elles étoient encore, pour les attacher à celui de la perche qu'ils me donnèrent. D'abord qu'elles y furent, *La Famine* ſe leva & fit une courte harangue, ſans doute telle que venoit de me dire *Antoine*, laquelle étant

 faite,

faite, il se mit à hûrler ou chanter seul sa chanson de mort, en sortant le premier hors de la Cabane. Tous le suivirent un à un & sans dire mot, chacun portant son fusil entre ses bras & sa hache à son côté.

Autoine & *Nicolas* me firent signe d'avancer avec mes Reliques: mais ne sachant entre qui me placer dans cette file de Barbouillés, j'allois me mettre le dernier, lorsqu'un de nos jeunes Sauvages vint me prendre mon fusil pour s'en servir & me conduisit entre ses deux Frères qui tenoient le milieu de cette ligne de Guerriers. Ces deux-ci n'ayant pas d'armes à feu, n'étoient armés que d'une petite hache penduë à leur ceinture; d'un arc & d'un Carquois, & portoient au bout d'une perche les Armoiries des deux Nations. Elles étoient sur de grandes écorces, & fort grossiérement peintes avec de la graisse & du charbon pilé. La première figurée par un Ours, representoit la Nation des *Aniés* & la seconde, sur laquelle à peine pouvoit-on discerner la figure d'un Castor, designoit les *Hurons*.

La

La Famine Chef des Guerriers, marchant fiérement à notre tête, chantoit toujours ſeul. Il ſortit de nos retranchemens, où nous trouvant tous rangés en haïe, ceux qui avoient des fuſils en firent une décharge, après laquelle nous rentrâmes tous, en gardant le même ordre, dans le milieu de la place où étoit notre Cabane. Ce fut là, où pendant que ce Chef ne ceſſoit de chanter, on me fit planter en terre le bâton de mes Reliques, à côté duquel les deux jeunes Porte-Enſeignes plantèrent auſſi leurs Armoiries. Ce-ci ne fut pas plûtôt fait, que tous ces Guerriers ſe mirent en rond, pour chanter & danſer tous enſemble un autre ſorte *d'Athonront*.

Ils figurèrent premièrement tous les mêmes attitudes, geſtes & contorſions de corps, ſans s'élever en aucune façon de terre. Enſuite les quatre plus fameux Danſeurs reſtèrent ſeuls de bout, pendant que les autres s'aſſirent à côté de moi, pour chanter ou plûtôt battre la cadence de ces Guerriers, qui ſe ſeparèrent, en ſe mettant deux contre deux, & vis à vis l'un de l'autre. Ils commencèrent par s'eſcarmoucher

en ſe couchant en jouë, ou faiſant ſemblant de ſe donner des coups de bourrades avec leurs fuſils; ce qui reſſembloit bien mieux à un exercice militaire qu'à une danſe, quoi-qu'ils chantaſſent toujours.

Après cette exercice, ou cette danſe, qui ne dura qu'un moment, ils quittèrent ces armes à feu, pour ne ſe ſervir que de leurs haches, avec lesquelles ils firent ſemblant de ſe porter des coups ſur le corps & par tout; & de ſi près, que je croyois à tous momens qu'ils alloient ſe hacher en piéces. Mais cette danſe, comme je l'ai déja dit, n'étoit que pour ne pas oublier les bonnes coûtumes de leurs Ancêtres, pour s'entretenir dans l'exercice de la Guerre & connoître les bons Guerriers. Car, ſelon que je l'ai appris depuis, ſi quelqu'un retiroit ſeulement la tête, un bras, le corps ou la jambe, il paſſeroit pour lâche, infame, indigne d'être un homme & d'aller à la Guerre, parceque, diſent-ils, ſi l'on a peur dans une action qui n'eſt faite que pour rire, à combien plus forte raiſon ne l'aura-t-on pas davantage, lorsqu'il s'agira de

ſe

ſe battre tout de bon contre ſes Ennemis.

Il faut avoüer que cette danſe a quelque choſe d'affreux & qu'il faut l'avoir bien pratiquée, avant que de s'expoſer à la danſer avec des haches, ſans quoi l'on courroit riſque d'être eſtropié à chaque inſtant. Auſſi les Sauvages commencent-ils à s'y exercer dès leur tendre jeuneſſe, en ſe ſervant ſeulement de petits bâtons. Ce ſeroit une honte de ne la point ſavoir danſer. Leurs chanſons d'un autre côté ſemblent ſervir de meſure, de règle ou d'avertiſſement à celui qui doit recevoir le coup, pour qu'il ait à l'attendre ſans branler: car il ne s'agit point ici de reculer pour l'éviter ni même de le parer. Les ſecouſſes & les tours de bras que ſe donne en s'agitant celui qui porte le coup, ſont ſi rudes, que s'il n'avoit une grande préſence d'eſprit pour en arrêter la violence à propos & d'auſſi proche qu'il le donne, il arriveroit ſans doute quelque grand malheur.

Ces Barbares, autrefois au lieu de hache, ſe ſervoient de leur maſſuë ou Caſſe-tête. Cette maſſe d'armes étoit

faite d'une racine d'arbre ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds ou de deux pieds-&-demi tout au plus, équarri ſur les côtés & élargi ou arrondi à ſon extrémité, qui étoit courbe & de la groſſeur du poing. Les Sauvages en avoient de differentes ſortes, il les portoient ordinairement attachées à leurs ceintures. Mais depuis que les *Européens* ont commercé avec eux, ils ont abandonné toutes ces armes, afin de profiter des nôtres, dont l'invention leur a paru beaucoup plus ſpirituelle, pour pouvoir faire du mal.

CHAPITRE XVIII.

Les Sauvages font danſer l'Auteur, qui les fait danſer à ſon tour; leur ſentiment ſur ſa danſe. Portrait des Sauvages en général. L'Auteur quitte ſes Iroquois.

LA *Famine* s'étant venu coucher proche de moi après avoir danſé (car il étoit un Maître dans l'art de la danſe)

ſe) me fit dire par *Joſeph*, que je devois danſer auſſi l'*Athonront*. Comme il m'étoit inutile de balancer davantage, & que d'ailleurs je devois ce payement à *Antoine* pour le plaiſir qu'il me faiſoit, de me ſi bien inſtruire dans l'Art militaire ſauvage, je me levai auſſi-tôt, & afin d'imiter en quelque manière leur *Athonront*, je me mis à chanter moi-même: *Nanon dormoit ſur la verte fougere* &c. & à danſer ſur cet air une Contre-danſe *Françoiſe*, que l'on nomme le *Piſtolet*.

Le plus plaiſant de l'affaire, c'eſt que je danſois ſeul une Contre-danſe, ſans avoir perſonne pour me ſimuler ou me faire face & ſur tout devant des *Iroquois* & des *Hurons*, qui n'y entendant rien, ne laiſſoient pas que d'en vouloir battre la meſure ou la cadence, en s'efforçant de me faire entendre leurs *hé*, *hé*, *hun*, *hun*; deſorte que, quand je me trouvai las & que je voulus finir pour me repoſer, ils redoublèrent ces *hé*, *hé*, *hun*, *hun*, en me faiſant ſigne de continuer: Ce que je fis donc, & très long-tems; de façon qu'à force de faire des roſes d'eſpadon, en figurant des

bottes à droite, à gauche & par tout, je me trouvai si étourdi, que j'en tombai par terre.

Quoique je fusse dans cet état, ils ne cessoient point pour cela leurs *hé*, *hé*, *hun*, *hun*, croyant que j'étois tombé exprès & que cette chûte étoit une partie de ma danse. C'est pourquoi ayant demeuré près d'un demi-quart d'heure couché sur le dos, comme étourdi, par raport au bourdonnement de leur cadence que j'avois toujours dans les oreilles, je revins cependant un peu à moi, & voyant qu'ils continuoient toujours avec des hochemens de tête dont une envie de rire me prit: je me levai aussi-tôt & afin de faire finir promptement cette barbare musique, je fis encore quelques sauts, pris mes Reliques & me sauvai dans la Cabane.

Ces Sauvages, ne me voyant point revenir, se levèrent de leur place & entrant dans cette Cabane vinrent me donner la main tour à tour, en souriant pour me témoigner le plaisir & la satisfaction qu'ils avoient d'être avec moi. D'abord qu'ils furent assis, *Joseph* s'avisa

ſa de me féliciter au nom de toute l'Aſſemblée, en me diſant; que lui & ſes Frères n'avoient jamais vu un *Eſprit* qui danſât ſi bien que moi: Que nous autres *Eſprits*, étions capables de tout faire quand nous voulions; en un mot qu'il étoit impoſſible de mieux danſer à moins que d'être ou un *Jongleur*, ou le Grand *Patriarche* même, ou un *Jeſuite* ou un *Pied-nud*; mais que ces derniers n'avoient jamais eu pour eux cette complaiſance: Qu'ils leur diſoient toujours pour raiſons, qu'ils ne vouloient danſer que dans l'autre Monde en préſence du GRAND ESPRIT: Néanmoins, qu'il en avoit vu un jour un, qui aima mieux danſer, que de recevoir des coups de bâtons & qu'il s'étoit parfaitement bien tiré d'affaire; mais que je l'avois encore ſurpaſſé.

Je lui repondis, que j'aimois toujours mieux faire les choſes de bonne grace, que de me faire tirer l'oreille. Et ſans faire le modeſte, j'ajoutai, que je ſavois mieux danſer que tous les *Pieds-nuds* en général: Que je ne craignois pas même les *Jeſuites* dans cet art & que je n'étois pas ſi ſot, de me

faire

faire donner des coups de bâtons pour danſer, vû que c'étoit la choſe du Monde la plus facile, puis-qu'il n'y avoit qu'à remuër la jambe; Qu'au reſte il en étoit chez nous comme chez eux, où chacun ne danſoit pas également bien: Qu'à l'égard des *Jeſuites* & des *Pieds-nuds*, il ne leur convenoit pas de danſer, parce qu'étant des Gens d'Egliſe, qui doivent être reſpectés, ils courroient risque de ſe faire mépriſer s'ils ne danſoient mieux que les autres, au lieu que pour moi, n'étant point Eccléſiaſtique, il m'étoit libre de chanter comme un *Huron* & de danſer comme un *Iroquois*. Enfin, que c'étoit une ſatisfaction pour moi d'avoir ſû leur plaire par une danſe, qui ſans flatter mon mérite, me donnoit à connoitre qu'ils en avoient jugé comme de parfaits *Iroquois*.

Je ne ſai ſi ce compliment leur plut ou non, mais ils n'y repondirent point. Il n'y eut que *Joſeph*, qui après avoir un peu rêvé, me dit: que ſi je voulois lui apprendre à danſer mon *Athonront*, je n'avois qu'à reſter avec lui juſqu'à ce qu'il le ſût auſſi-bien que moi, qu'en

re-

recompenſe il me nourriroit bien & me feroit Préſent des trois quarts de ſa Chaſſe. Je lui fis reponſe qu'il m'étoit impoſſible de demeurer longtems avec lui; & après lui en avoir expoſé les raiſons, je dis, que cependant, s'il vouloit eſſayer à l'apprendre pendant le peu de jours que nous avions encore à être enſemble, je me ferois un plaiſir de le lui enſeigner.

Sur le champ il ſe mit à faire un ſaut de joye en diſant: *Allons*, *allons*, *l'Anon lon fait*. Il vouloit dire, *Nanon dormoit*, qui étoient les premières paroles de ma chanſon. Je commençai d'abord par lui faire bien dreſſer la tête, lever un bras, enſuite l'autre; tenir le corps droit, &c. Ce qui apprêtoit aſſez à rire à ſes Camarades qui ne tardèrent point à ſe lever, pour que je leur en fiſſe autant. Il n'y eut pas même juſqu'au Vieillard qui ne voulût être de la Partie. Je previs à ce coup que tous ces Diſciples alloient me donner beaucoup d'ouvrage; c'eſt pourquoi, pour avoir plutôt fait, je les fis ranger tous en rond & après leur avoir levé à tous les bras, je leur fis dire par *Antoine*, qui

me

me ſervoit d'Interpréte, qu'il n'avoient qu'à m'imiter en tout ce que je ferois. Ainſi, me voici donc, graces à mes Lettres d'Avocat, devenu Maitre à danſer des *Iroquois*.

Tout alloit aſſez mal; j'avois affaire à des *Iroquois*, c'eſt tout dire. Les uns alloient trop vîte, les autres trop doucement. Nous en étions à porter des bottes, quand un de ces Brutaux m'en pouſſa une ſi rudement ſur le dos, qu'il me fit tomber à la renverſe. Tous pour m'imiter en voulurent faire autant & ſe jettèrent par terre, d'où ils ne ſe relevèrent que lorsqu'ils me virent de bout. Enfin cette exercice commençoit à me deplaire extrèmement, & je voulois même me repoſer, lorſque m'étant aperçu qu'ils avoient tous la pointe du pied tournée en dedans, je leur dis que ce n'étoit point la manière; qu'il falloit la tourner abſolument en dehors & que ce n'étoit pas ſans cauſe s'ils danſoient mal. Pour cet effet j'affectai de tourner mes pieds un peu plus qu'il ne falloit; ils eſſayèrent à en faire de même; mais pas un ne put en venir à bout.

Plu-

Plusieurs ne pouvant se tenir fermes ni marcher de cette façon tombèrent à la renverse: Sur quoi mon Interpréte se mit à me crier: *Es-tu fou, de nous vouloir faire tenir comme cela pour nous faire tomber? Crois-tu donc que les pieds sont faits pour être tournés comme tu dis? Ma foi tu en as menti & je trouve que les* Jesuites *& les* Robes grises *ont bien raison de ne vouloir pas danser de cette façon, de peur de se faire moquer d'eux; car nous nous en moquerions nous-mêmes. Et après tout, pour quoi lever en l'air les deux pieds tout ensemble, comme une Bête, à moins que ce ne soit pour sauter un fossé? Et puis, comment le sauteras-tu si tu ne les a tournés comme nous?*

Il est à remarquer que les Sauvages ont tous les pieds plus tournés en dedans qu'en dehors, & leurs danses, ainsi que je l'ai déja dit, ne consistent que dans des contorsions & non pas à sauter. C'est pourquoi il m'ajouta: *Que dirois-tu de nous, si tu nous voyois faire de petits sauts comme toi? Ne dirois-tu pas que nous sommes fous & que le* Malin Esprit *nous agite? Crois-moi* le

GRAND

GRAND ESPRIT *nous a bien fait un corps avec des bras pour danſer & des pieds pour marcher, grimper, deſcendre & courir ſur des Raquettes, mais non pas pour ſauter comme des Chevreuils, ſi ce n'eſt, ainſi que je te l'ai déja dit, par deſſus des troncs d'arbres ou des foſſés. Crois-moi donc, ſi ta danſe nous a donné du plaiſir, ce n'eſt qu'en ce qu'elle nous a fait voir le ridicule de ta Nation. Ainſi garde-la pour toi: ou ſi* Joſeph, Nicolas, La Famine *& les autres ſont aſſez affamés pour vouloir faire les fous, enſeigne-la leur. Pour moi, j'en ſuis content & j'en ſai aſſez ſans avoir beſoin de me tordre le pied, pour ſauter comme un Animal.*

Si ce diſcours me ſurprit, d'un autre côté je fus ravis d'avoir trouvé le ſecret de me debaraſſer de pareils Diſciples; car pas un ne voulut davantage tourner le pied en dehors, diſant tous comme *Antoine*, qu'ils n'avoient plus faim de mon *Athonront* & que leurs pieds n'étoient pas faits pour être tordus. Que ſans doute nous autres Eſprits, qui étions d'une nature diſſemblable à la leur, pouvions peut-être bien les avoir eu ainſi faits en naiſſant, pour

ſauter

ſauter comme des Animaux, d'autant plus que nous étions déja velus comme des Ours.

Je dirai à propos de ce-ci, que preſque tous ceux qui n'ont point vu ni entendu parler des Sauvages, ſe ſont imaginé qu'ils étoient des Hommes nuds, couverts de poil, vivant dans les bois ſans ſocieté comme des Bêtes & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite. Il ne paroît pas même que beaucoup ſoient revenus de cette perſuaſion. Les Sauvages à l'exception des cheveux & des ſourcils, que pluſieurs même ont ſoin d'arracher, n'ont aucun poil ſur le corps; car s'il leur arrivoit par hazard qu'il leur en vint quelqu'un, ils ſe l'ôteroient d'abord juſqu'à la racine. Je dis bien, par hazard, car il eſt fort extraordinaire de leur en voir venir aucun. J'ai cependant vu de vieux *Iroquois* & de vieilles Sauvageſſes, qui en avoient un peu aux deux extrèmités de la lévre ſupérieure.

La premiére fois que ces Barbares virent les *Européens*, leur étonnement fut incroyable, & la longue barbe que

ceux-ci nourriſſoient en ces tems-là, les leur fit paroître étrangement laids. Ils naiſſent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles dont ils ſe graiſſent, & les differentes couleurs dont ils ſe fardent, que le Soleil à la longue imprime dans leur peau, leur hâlent le teint. Ils ſont grands, d'une taille ſuperieur à la nôtre, ont les traits du viſage fort reguliers, le nez aquilain, & ſont bien faits en général, étant preſque impoſſible de voir parmi eux, aucun boiteux, borgne, boſſu, aveugle &c. Pour moi je n'y en ai jamais vu.

Ils ſont tous bien proportionés, d'un bon tempérament, leſtes, forts & adroits. En un mot, pour les qualités du corps, ils ne nous cedent en rien & même ſemblent avoir ſur nous quelque avantage. Ils ont les yeux gros, bien fendus & noirs de même que leurs cheveux. Leurs dents ſont blanches comme de l'hivoire & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur que celui qu'ils reſpirent, quoi-qu'ils ne mangent preſque jamais de pain ; ce qui prouve qu'on ſe trompe en *Europe*, lors-
qu'on

qu'on croit que la viande, que l'on mange ſans pain, rend l'haleine forte. Pluſieurs Perſonnes à qui j'ai parlé quelquefois à ce ſujet, depuis que je ſuis revenu de mes voyages, ne pouvant s'imaginer comment on peut vivre ſans pain, ont été tout étonnées de ce que j'ai pu vivre moi-même de cette façon, pendant tout le tems que j'ai été avec ces Barbares. Mais helas, quelle ſimplicité! Si ces mêmes Perſonnes ſe fuſſent trouvées en ma place, c'eut été, je crois, bien le moindre de leur embarras.

A voir les Sauvages du premier coup d'œil, il eſt impoſſible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port ruſtique & l'abord ſi ſimple & ſi taciturne, qu'il ſeroit très-difficile à un *Européen*, qui ne les connoîtroit pas, de croire que cette manière d'agir eſt une eſpèce de civilité à leur mode, dont ils gardent entre eux toutes les bienſéances, comme nous gardons chez nous les nôtres, qui leur ſervent de riſées. Ils ſont donc peu careſſans & font peu de démonſtrations: mais nonobſtant cela ils ſont

bons, affables & exercent envers les Etrangers & les malheureux une charitable Hospitalité, qui a de quoi confondre toutes les Nations de l'*Europe*. Oui, je puis avoüer ici, que depuis mon retour dans cette partie du Monde, qui passe pour la plus belle, la plus policée & la plus abondante en Biens & en Richesses ; une disgrace outrée ne cessant de m'y poursuivre, je me suis souhaité plus de cent fois parmi ces Peuples, que nous nommons Barbares.

A considerer donc d'un premier abord ces Hommes depourvûs de tout, sans Lettres, sans Sciences, sans Loix apparentes, sans Temple, sans culte reglé & manquant des choses les plus necessaires à la vie, on auroit de la peine à les croire tels que je viens de les peindre, il n'est néanmoins rien de plus certain. J'ose même ajouter qu'ils ont presque tous l'esprit bon, l'imagination assez vive; qu'ils pensent juste sur leurs affaires & infiniment mieux que le Commun Peuple parmi nous. Ils vont à leurs fins par des voyes sûres. Ils agissent de sang froid & avec

un

un phlegme qui lasseroit notre patience. Par raison d'honneur & par grandeur d'ame, ils ne se fâchent jamais : ils paroissent toujours Maîtres d'eux-mêmes & jamais en colère. Ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrepide, une constance dans les tourmens qui surpasse le Héroisme & une égalité, que ni la prosperité ni l'adversité n'altèrent jamais.

Toutes ces belles qualités que je viens de raporter seroient trop dignes d'admiration, si elles ne se trouvoient malheureusement accompagnées de quantité de défauts ; car ils sont legers & volages, fainéans au de-là de toute expression, ingrats avec excès, soupçonneux, traîtres, vindicatifs & d'autant plus dangereux, qu'ils savent mieux couvrir & qu'ils couvent plus long-tems leurs ressentimens. Ils exercent envers leurs Ennemis des cruautés si inouiës, qu'ils surpassent dans l'invention de leurs tourmens tout ce que l'Histoire des anciens Tyrans peut nous représenter de plus cruel. Au reste ils sont brutaux dans leurs plai-

 sirs,

ſirs, vicieux par ignorance & par malice : mais leur ruſticité & la diſette où ils ſont de toutes choſes, leur donnent ſur nous un avantage, qui eſt d'ignorer tous ces rafinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance.

Cependant on trouvera peut-être étrange qu'ayant de l'eſprit, de l'induſtrie & de l'adreſſe pour faire beaucoup de petits ouvrages qui leur ſont propres, ils ayent paſſé tant de Siécles ſans inventer aucun de ces Arts, que tant d'autres Peuples ont porté à une ſi haute perfection. Mais bien loin de les en blâmer, je ne ſai ſi nous ne devrions pas plûtôt admirer en eux cette modération qui les a fait ſe contenter de peu & les fait encore rire aujourd'hui de nous voir bâtir des maiſons & entreprendre des ouvrages, qui doivent durer des ſiécles, ayant nous-mêmes ſi peu de tems à vivre, que nous ne ſommes pas aſſûrés d'en voir la fin.

Je ne ſai auſſi ſi ce n'eſt point par un mouvement de Politique, que quelques Jeſuites me paroiſſent les loüer un peu trop, quand ils diſent

qu'ils ont la conception aiſée, la mémoire admirable; qu'ils ſont dociles, &c. car lorsque je demeurois à *Quebec* dans le Couvent des R. R. P. P. Recollets, j'ai entendu dire tout le contraire.

Quelques-uns de ces Pères me dirent un jour, que les Jeſuites, curieux de ſavoir la portée du genie des Sauvages, s'aviſèrent de prendre dans leur College de cette Ville, quatre jeunes Enfans de differentes Nations de ces Barbares & de les y faire étudier, afin de voir les progrès qu'ils feroient dans la Langue latine: mais que ces jeunes Gens étant un peu avancés dans leurs études n'en firent point d'autres que de devenir plus malins & plus méchans: Que ces beaux Diſciples donc témoignoient toujours autant d'horreur pour la vertu que d'amour pour le vice, qu'ils ſembloient puiſer dans les Auteurs de l'Antiquité & retenir avec une ſi grande opiniâtreté, que leurs Precepteurs furent obligés de les renvoyer dans leurs Forêts.

Je crois auſſi que les Recollets m'en diſoient un peu trop contre les Sau-

vages qu'ils regardent encore aujourd'hui comme des demi-bêtes, plus ſtupides & plus brutaux même, que les Animaux les plus féroces & par conſequent indignes de recevoir d'autre Batême que celui du *Grand Banc de Terre-Neuve*. Ces Pères, piqués de jalouſie contre les Jéſuites, qui leur enlévent leurs Miſſions, voudroient ſans doute prouver que ces derniers Miſſionnaires ne font pas plus de fruit qu'eux parmi leurs nouveaux convertis, & trouvent du plaiſir à les contrecarrer ſur ce ſujet. Quoiqu'il en ſoit, autant que je l'ai pu remarquer moi-même ſur les lieux, je ſuis très perſuadé qu'il y a un milieu à prendre en tout ce-ci. Ce que l'on peut dire néanmoins contre le raport des Jeſuites, qui ne veulent plus avoir de Diſciples Sauvages dans leur College, ne doit rien détruire de ce que j'ai avancé à l'avantage de ces Nations Barbares: car tous ceux qui ont converſé avec eux doivent avoüer avec moi qu'ils ſont pleins de bon ſens & tels que je viens de les depeindre.

Sans donc trop louër les Sauvages au ſujet de cette indifference qui leur fait

fait méprifer toutes les commodités de la vie, je crois pouvoir dire avec verité que cette indigence de toutes les chofes qui nous font neceffaires vient plûtôt de l'effet de leur pareffe naturelle, qui les empêche de fe les procurer, que de celui de leur défintereffement; car ils aiment auffi-bien que nous les délices d'une vie tranquille & s'accommoderoient fort de toutes les douceurs dont nous affaiffonnons la nôtre, fi elles pouvoient leur venir fans peine, ou pour ainfi dire en dormant. En un mot leur fainéantife eft fi grande, que depuis le tems qu'ils font en commerce avec les *Européens*, l'utilité qu'ils en ont pu retirer ne les a point détachés de leurs anciennes coutumes.

Les Nations cependant qui habitent parmi les *François*, commencent un peu à les imiter, en bâtiffant, comme je l'ai déja dit, des Cabanes un peu plus folides, en s'amufant à la culture des Terres, &c. Il y a donc lieu d'efperer que la neceffité obligera les autres dans peu de tems à en faire de même; parceque, comme ils détruifent beaucoup

le gibier, depuis qu'ils ont des armes à feu & que d'ailleurs les *Européens* commencent à s'étendre dans leurs Forêts, il est sûr, que, pour pouvoir y vivre dans la suite, ils seront obligés de faire comme nous.

Il ne m'arriva plus rien de remarquable avec mes *Iroquois*. Je les congediai le lendemain, le plus honnêtement qu'il me fut possible, c'est à dire, en les comblant de promesses, ne pouvant reparer par des Présens le déplaisir que leur causoit mon départ. Ils me chargèrent tous de complimens pour LOUIS XV. & m'engagèrent d'inviter ce Grand Chef, à leur envoyer à chacun un Calumet d'argent.

CHAPITRE. XIX.

Portrait du Castor. *Travaux incompréhensibles de cet Animal pour faire des Digues & des Cabanes.*

LE lendemain 19. *Avril*, après avoir demeuré douze jours en la compagnie de ces *Iroquois*, je ne me trouvai plus accompagné que de mes deux *Hurons*, avec qui je me mis à canoter sur la petite Rivière dont j'ai parlé. Comme elle étoit un peu rapide & que nous la descendions, il nous arrivoit souvent d'aller plus vîte que nous ne voulions, desorte que nous eussions pu faire facilement quarante lieuës dans un seul jour, si nous ne nous fussions souvent trouvé arrêtés par des Digues de Castors, que nous rencontrions de tems en tems.

Ces *Digues* sont si singulières, que je ne puis m'empêcher de dire ici ce que j'en sai, aussi-bien que des animaux qui les construisent.

Le

Le Caſtor eſt un animal amphibie, qui vit tantôt ſur terre, tantôt dans l'eau & ne s'apprivoiſe jamais. Il ne vit que de feuilles & d'écorce d'arbres; ſa nourriture ordinaire & la plus friande eſt celle de l'écorce du bois de Tremble ou d'Ofier. C'eſt auſſi de celle-ci dont ſe ſervent les Sauvages pour apas dans les piéges qu'ils tendent à ces animaux. Le Caſtor reſſemble aſſez à la Loutre; mais il eſt beaucoup plus gros: La couleur de ſon poil tire un peu ſur celle du Minime & du Capucin. Son corps beaucoup moins épais que large eſt de la groſſeur à peu près de celui d'un de nos gros Chiens baſſets qui auroit le ventre applati. La forme de ſa tête feroit aſſez ſemblable à celle d'un Rat, dont il a les yeux & les oreilles, ſi elle n'étoit applatie à peu près comme celle d'un Chat & environ trois fois auſſi groſſe que cette dernière. Il a auſſi les jouës & le bec d'un Liévre, la langue & la veſſie d'un Pourceau. Sa chair qui eſt blanche & fort delicate à manger, eſt un peu froide & a le ſang congelé ou noirâtre, comme celui d'une Carpe, d'autant que cet animal

mal peut dormir dans l'eau. Il a encore dans les aînes, tout auprès des testicules, des bourſes de la groſſeur d'un œuf d'Oye, qui contiennent une liqueur ſi utile à la medecine, qu'on appelle le *Caſtoreum.* On trouve de ces bourſes dans les Femelles comme dans les Mâles. Le Caſtor ſe ſert de cette liqueur lorsqu'il eſt dégouté, pour ſe donner de l'appetit; il la fait ſortir avec la pate en preſſant les véſicules qui la contiennent. Il a quatre dents inciſives, comme les Ecureuils, les Rats & les autres animaux qui aiment à ronger. La longueur de celles d'en bas eſt d'un bon pouce, & de plus de quatre pour celles d'en haut. C'eſt avec elles que pluſieurs de ces petits animaux enſemble, peuvent ſcier facilement & en peu de tems des arbres d'une grandeur & d'une groſſeur énorme avec lesquels ils font leurs Digues. J'ai eu le plaiſir pendant près d'un quart d'heure, de les y voir travailler, & voici comment.

Cette Rivière ſur laquelle nous nous trouvions, étoit, comme je l'ai déja dit, fort navigable. Nous la deſcendions

dions aſſez tranquillement, ſans avoir beſoin même de nous ſervir de nos avirons, deſorte que nous avancions dans ces vaſtes Solitudes, ſans faire aucun bruit, étant toujours aux écoutes pour voir ſi nous n'entendrions ou plûtôt ne verrions point de Caſtors. Nous étions préciſement dans des endroits où il devoit y en avoir beaucoup. Tout étoit plein de Digues.

Nicolas, qui tenoit le devant du Canot, en ayant aperçû un qui nageoit, tira deſſus, mais n'ayant fait que le bleſſer nous ne l'eûmes point. Ce coup manqué fut cauſe, que, dans le même inſtant, je vis un peu plus loin, quantité d'autres de ces animaux s'élancer dans l'eau comme des Grenouilles. Pluſieurs cependant eurent la hardieſſe de venir nous approcher en montrant ſeulement leur tête hors de l'eau. Ce qui fut cauſe que mes Sauvages & moi tirant d'accord dans le même moment, nous en tuâmes chacun un, de ceux qui s'amuſoient un peu trop à plonger & replonger. Après cet heureux coup nous allâmes à terre & nous nous enfonçâmes un peu dans le bois, autant pour

y

y faire cuire notre gibier, que pour nous y cacher & guetter ces animaux, qui devoient y être en grand nombre, & selon ce qu'il nous étoit facile d'apercevoir, travailloient à y faire une nouvelle Digue.

Une heure s'étoit écoulée pendant que notre Repas se preparoit, lorsque je m'avisai, contre la volonté de mes Sauvages, d'aller me promener sur le bord de la Rivière, dans l'esperance d'y voir peut-être travailler quelques Castors. Je ne me trompai point dans cette idée; mais afin d'aprocher de plus près un endroit, où j'avois en debarquant remarqué quelques grands arbres à moitié coupés, j'avançai doucement ventre à terre, pour voir sans être vû ces beaux Architectes nés, dont j'avois entendu dire tant de merveilles.

J'étois déja assez proche, quand un certain bruit, que j'entendis, excitant de plus en plus ma curiosité, fit que je me dressai derrière un grand arbre pour voir plus à mon aise, ce qui le causoit.

Ce fut pour lors, que sans branler de ma place, je vis bien cent de ces ani-

animaux occupés à un travail auſſi admirable que ſurprenant. Il y en avoit douze qui ſerrés les uns contre les autres & dreſſés ſur leurs pates de derrière, ſcioient ou plûtôt coupoient avec leurs dents un grand arbre d'environ douze pieds de circonference, pendant que plus de cinquante autres étoient occupés à couper & traîner les branchages d'un autre arbre déja tombé. C'étoit un plaiſir pour moi de voir l'agilité avec laquelle ils conduiſoient à la nage ces branches. Tantôt je les voyois ſauter & reſauter par deſſus ces matériaux; tantôt je ne voyois plus ni branches ni Caſtors, & dans d'autres momens enfin je les apercevois en plus grand nombre ſur la ſurface des ondes, tirant comme en colère ces mêmes branchages, qui leur avoient échappés & avec lesquels ils ſe replongeoient jusqu'au fond de la Rivière.

Le plus riſible pour moi, c'étoit d'en conſiderer deux aſſis ſur leur queuë, uniquement occupés à regarder les Travailleurs & à les empêcher d'avancer du côté que l'arbre, que l'on coupoit, devoit tomber. Pluſieurs autres

tres de même, me ſembloient un peu plus loin ſervir auſſi d'Inſpecteurs ou de Piqueurs, pour diligenter l'ouvrage, ſoit en faiſant hâter les pareſſeux, ſoit en aidant eux-mêmes à rouler des pierres ou tirer leur charpente, qui embaraſſoit quelquefois trop les Travailleurs; ou ſoit en rechargeant ceux qui laiſſoient tomber le mortier, que d'autres leur avoient déja chargé ſur leur queuë. Tandis que d'autres enfin, qui contrefaiſoient les Maçons, preparoient ce même mortier mêlé de la terre graſſe, que quelques-uns leur aportoient du fond de la Rivière, & d'un peu de gravier ramaſſé ſur le rivage. Ce gravier bien pêtri ou battu enſemble dans ce limon, tant avec leur queuë qu'avec leurs pates, pouvoit dans la ſuite devenir dure & ſe conſerver au fond des eaux, comme un ciment capable d'affermir leurs Digues & un mortier propre à bâtir leurs Cabanes.

Si je me ſuis reſervé à parler ici des pates & de la queuë des Caſtors, ce n'a été que pour en mieux faire voir l'uſage. Ces Animaux ont les pa-

tes fort courtes, de façon que leur ventre posant, pour ainsi dire, à terre, ils ont de la peine à courir. C'est pourquoi, de crainte d'être pris par les Chasseurs ou par des animaux qui pourroient leur nuire, ils ne s'écartent jamais à plus de vingt ou trente pas de l'eau : encore ont-ils des Sentinelles qu'ils pósent à de certaines distances, pour éviter d'être surpris, pendant qu'ils sont occupés à leur travail. Car au moindre cri que font ces Sentinelles à l'approche des Hommes & des Bêtes, tous les Travailleurs se jettent à l'eau & se sauvent en plongeant jusqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait pour l'avoir vu, ayant eu beaucoup de peine à le croire moi-même sur le raport que l'on m'en avoit déja fait, & si j'ai été, pendant un bon quart-d'heure, assez proche d'eux sans être aperçu, il faut avouër que c'est un bonheur pour moi, ou un pur effet du hazard.

Pour revenir donc à leurs pates ; ils ont les doigts de celles de derrière joints par une membrane, comme ceux d'une Oye. Celles de devant sont sans membrane, semblable à ceux des

Rats

Rats de montagne; & ils s'en ſervent comme d'une main, de même que les Ecureuils. Leurs ongles ſont courts, taillés de biais & creux par dedans, comme des plumes à écrire.

La queuë du Caſtor tient plus de la nature du Poiſſon que de celle des Animaux terreſtres, auſſi bien que ſes pieds qui en ont le goût. Elle paroît écaillée, mais elle ne l'eſt point; car ſi l'on veut eſſayer d'en lever cette forme d'écailles, qui eſt d'une figure exagone irregulière, formant une pellicule, qui les joint enſemble, il ſe trouvera que ce n'eſt qu'une ſimple peau ou parchemin d'une ſeule pièce. Cette queuë, qui a onze & douze pouces de long, eſt de figure ovale, comme une Sole; mais moins plate. C'eſt le morceau le plus délicat de l'animal: Sa chair au reſte eſt des plus exquiſes & tous les Sauvages du *Canada*, en ſont très friands. Le Caſtor ſe ſert de cette queuë & de ſes pieds de derrière pour nager. Elle lui ſert auſſi de Battoir, comme je l'ai déja démontré, pour battre le mortier, ou de Truelle quand il veut ſe bâtir une Cabane.

Il faut avoüer que l'instinct de ces animaux a quelque chose qui surpasse l'imagination; car enfin, pour venir à bout de faire leurs petites Maisonnettes construites en figure de Four ou de grosses Ruches à miel, il faut premièrement qu'ils ayent l'adresse & la force de faire des trous au fond de l'eau, afin d'y planter ensuite quatre, cinq & quelquefois six pieux, qu'ils ont le soin de placer directement au milieu des Rivières, Lacs ou Etangs qu'ils arrêtent par le moyen de leurs Digues. Secondement c'est sur ces pieux qu'ils bâtissent ces petites Cabanes, faites de terre grasse, d'herbes & de branches d'arbres. Elles doivent être sur la surface des eaux, & ont toujours trois étages, pour monter de l'un à l'autre, quand les Rivières croissent par les pluyes ou par les dégels, afin que leurs Petits n'en soient point incommodés. Leurs planchers sont de joncs & chaque Castor a sa chambre à part.

Ils entrent dans ces nids par dessous l'eau, où l'on voit un grand trou au premier plancher environné de bois de tremble coupé par morceaux, qu'ils peu-

peuvent tirer facilement dans leurs Cellules, lors qu'ils ont envie de manger. Comme c'eſt leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toujours un grand amas & ſur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leurs Etangs & les tenir enfermés deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

C'eſt auſſi cette même raiſon pour laquelle ils font tant de Digues, afin que leurs proviſions puiſſent être arrêtées & ne point ſuivre le Courant de l'eau. Ce n'eſt donc pas ſans cauſe, ſi, pendant un long trajet de chemin, nous ne faiſions point une ou deux lieuës ſans être obligés de mettre pied à terre, à cauſe des Digues de ces induſtrieux Animaux.

Ces Digues ſont ſi ſtables que nos plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fuſſent plus fortes. Elles ont quatre & ſouvent plus de cinq cens pas de longueur ſur vingt pieds de hauteur & ſept ou huit d'épaiſſeur. Un pareil ouvrage, commencé ſeulement par une centaine de ces Animaux, ſe

trouvera fini & parfait au bout de ſix mois de tems, ſans qu'il ſoit beſoin d'un plus grand nombre de Travailleurs; tant il eſt vrai qu'ils agiſſent avec vigueur & diligence. On diroit à les entendre, ſans les voir dans ces occupations; que ce ſont des Hommes qui travaillent, ſi on n'étoit perſuadé que ce ſont des Caſtors.

J'ai ſouvent fait reflexion, depuis que je ſuis en *Hollande*, où il faut tant de Digues pour conſerver le Pays, que ces Animaux n'y ſeroient ſans doute pas inutiles, puiſqu'ils peuvent faire ſi bien & à ſi peu de frais dans le *Canada*, ce que Mrs. les *Hollandois* ſont chez eux avec tant de peine & de dépenſe. Les Caſtors ont auſſi comme eux des *Dyk-Meyſters*, c'eſt à dire en François, *Inſpecteurs des Digues*, qui les viſitent de tems en tems, pour voir ſi rien n'y manque, & donner avis à la Societé s'il y a quelque choſe à refaire. Mes Sauvages m'ont aſſûré qu'ils s'aſſembloient pour cet effet, tenant conférence enſemble, touchant les moyens d'amaſſer & de garder avec ſoin toutes les choſes neceſſaires au

Bien commun de leur petite Republique, & que par un certain jargon intelligible ils se communiquoient entre eux leurs sentimens & leurs pensées.

Je n'ai jamais été témoin de ces sortes d'Assemblées, je voudrois les avoir vûës moi-même pour y ajouter foi. Cependant je raporterai sur ce qui s'est passé sous mes yeux, que je crois que ces Animaux font une societé d'une centaine d'entre eux; se choisissant un Canton pour y vivre séparément des autres Castors. J'oserai même hazarder de dire, qu'ils m'ont parû se parler pendant que je les ai vû travailler, en raisonnant ensemble par des tons plaintifs & dolens, à peu près comme ceux que nous font entendre quelquefois nos Poules & nos Canards; avec cette distinction néanmoins que ces Amphibies me sembloient attentifs aux differens sons de voix les uns des autres, pour agir conformément à l'intention de ceux qui s'exprimoient par leurs petits tons non articulés. Ce qui est certain du moins, c'est qu'il s'entendent très bien entre eux.

Pour bien faire comprendre de quelle ma-

manière ces laborieux Animaux conſtruiſent leurs Digues, il ne me ſera pas hors de propos d'ajouter ici, qu'ils examinent premièrement les bords des petites Rivières, afin de voir s'ils n'y trouveront point, des deux côtés, d'aſſez grands arbres vis à vis les uns des autres, pour qu'ils puiſſent les croiſer par leur chûte. Il n'importe pour la groſſeur; car, ainſi que je l'ai déja donné à connoître, les plus gros ne leur font point peur: aucontraire ce ſont les meilleurs & ceux auxquels ils ſemblent s'attaquer le plutôt. Mais, pour en venir à bout avec plus de facilité, ils ont l'inſtinct d'obſerver auparavant de quel côté donne le vent afin d'en profiter: ce qui leur eſt indifferent d'ailleurs pour leur ouvrage; car ſi les vents changent de face, les Caſtors quittent auſſi-tôt leur entrepriſe de ce côté, pour aller faire le même travail d'un autre; pourvû néanmoins qu'ils leur ſoient favorables & puiſſent les aider à renverſer leurs arbres en travers. Autrement ils s'amuſeroient à couper avec leurs dents inciſives les branches de ceux qui ſont

déja

déja tombés & à les entrelaſſer les unes dans les autres. C'eſt alors que ces Maîtres-faiſeurs de Digues ſe chargent d'herbes & de mortier qu'ils traînent ſur leur queuë & jettent entre ces bois, avec tant d'art & d'induſtrie, que les plus habiles dans l'art de la maçonnerie en *Europe*, auroient bien de la peine à faire un Edifice qui fût, pour ſon épaiſſeur, auſſi ferme & auſſi permanent que l'eſt celui de ces Animaux.

Les Caſtors ſe trouvant dans un lieu où ils puiſſent ſe plaire, en y rencontrant une aſſez grande quantité de bois de Tremble, capable de ſubvenir, en cas de beſoin, à leurs proviſions de vivre : ſi ce lieu, dis-je, eſt ſeulement traverſé d'un ruiſſeau, ils ſe déterminent ſur le champ à y faire des Digues & des Chauſſées de la manière dont je viens de parler ci-deſſus, lesquelles arrêtant le cours de l'eau, cauſent une inondation ſur tout cet endroit, qui a quelquefois deux lieuës de circonférence.

J'aurois trop à dire, ſi je voulois raconter ici toutes les choſes que ſont

capables de faire ces ingenieux Ouvriers, l'ordre établi parmi eux & les précautions qu'ils prennent pour se mettre à l'abri de la poursuite des autres animaux. Ce qui est de remarquable, c'est que tous ceux qui sont sur la terre & dans la mer en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils soient; mais les Castors, dont je parle, n'ont uniquement que les Hommes à apprehender; car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde d'aller les attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il est sûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, d'autant que nos Cabanés s'en déferoient aisément avec leurs dents tranchantes. Ils n'y a donc qu'à terre, où ils pourroient être insultés, & c'est ce qui fait, que, quoi-qu'ils ne s'écartent jamais beaucoup du bord de l'eau, ils ont des Sentinelles qui crient lorsqu'ils entendent le moindre bruit.

Pour moi j'étois heureusement derrière un gros arbre, où ne faisant point de bruit, il leur étoit presque impossible de m'apercevoir. Je ne pouvois

cependant me lasser d'admirer ces merveilleux Architectes, quand, dans le moment que j'y pensois le moins, deux coups de fusils partirent, à mes côtés, sur ces pauvres Animaux & troublèrent mon attention. Cet incident fatal m'attrista peut-être autant que tous ces vigilans Travailleurs qui disparurent d'abord en sautant précipitamment dans les ondes. Le chagrin que j'avois de ne les plus voir à l'ouvrage ne surpassoit pas celui que me causoit le cri plaintif des blessés. L'industrie de ces innocentes Bêtes m'inspiroit une certaine pitié pour leur malheureux sort; puisque, ne faisant de mal à personne, on ne leur en veut que pour avoir leur peau.

Ces deux coups de fusils partoient de mes *Hurons*, qui impatiens de ne me point voir revenir & attirés d'un autre côté, par le bruit que faisoient les Castors, s'étoient venus subtilement poser ventre à terre, derrière moi. Ces Sauvages voyant que j'étois si attentif à regarder ces Animaux voulurent bien, pendant quelque-tems, me laisser jouir de ce plaisir, mais las de me voir les considerer & toujours dans la même at-

titude, ils craignirent enfin que les Castors ne les aperçussent s'ils m'avertissoient: c'est pourquoi ils jugèrent à propos de lâcher chacun leur coup, ainsi que je l'ai déja dit, croyant d'ailleurs que j'en avois assez vu pour contenter ma curiosité.

Mes *Hurons* n'eurent pas plutôt tiré leur coup, que laissant leurs fusils à terre, ils coururent très promptement vers leur Gibier, & eurent encore le tems de tuer, avec leurs haches, un autre de ces Animaux qui n'avoit pas encore pu gagner le bord de la Rivière, pour s'y sauver à la nage. J'allai presqu'aussi-tôt les joindre pour les aider à emporter leurs Castors. Il y en avoit un des deux premiers tirés, qui, malgré le coup mortel dont il étoit frappé, avoit cependant eu la force de se jetter à l'eau. Nous eûmes un peu de peine à l'avoir; mais enfin, lorsqu'il eut perdu son sang, il resta sur l'eau d'où nous le tirâmes avec de longues perches.

J'examinai alors de près le travail pénible de ces Animaux: je marchai même un peu avant sur leur Digue quoi-

quoi-qu'elle ne fût qu'imparfaite & que l'eau paſſoit à travers en beaucoup d'endroits. Je croyois à la voir par en haut qu'elle n'avoit guère que trois pieds de large : mais *Antoine* me fit voir avec ſa perche, qu'elle pouvoit avoir plus de douze pieds d'épaiſſeur dans le fond de l'eau. Sur quoi il conjectura que les Caſtors, qui faiſoient cette nouvelle Digue, n'avoient, ſans doute, pas encore eſſuyé la pourſuite d'aucun Chasſeur en cet endroit ; qu'il falloit même que ces Animaux fuſſent opiniâtrement animés à l'ouvrage pour s'y amuſer pendant le jour, puisqu'ordinairement ils ne travaillent avec vigueur que durant la nuit.

Toutes ces conſidérations jointes à la paſſion dominante qu'ont tous les Sauvages pour la Chaſſe & ſur tout pour celle du Caſtor, l'obligea de me dire, que nous devions cabaner pendant quelques jours dans ces environs. Je ne crus pas devoir repliquer à ſes raiſons. L'obligation que je lui avois étoit trop forte & mon incapacité trop grande, pour penſer que je puſſe jamais mieux le recompenſer, qu'en le laiſſant pro-

profiter d'une occaſion auſſi favorable à ſes interêts : puisque le Caſtor, qui fait le principal revenu du *Canada*, fait auſſi les délices des Sauvages & la Chaſſe dont il retirent le plus de profit.

Je ne puis m'empêcher de dire ici par reflexion, que je crois, que dans quelques années, ce commerce de Pelleteries changera bien de face ; car depuis que ces Barbares ont des armes à feu, ils détruiſent tout le Gibier par où ils paſſent, ainſi que je l'ai donné à connoître dans le Chapitre précedent, ajoutant ici, que ce n'eſt qu'avec peine s'ils quittent un Canton où ils croyent laiſſer quelques-uns de ces Animaux, ne pardonnant pas même à leurs Petits. C'eſt ce que je vais demontrer dans l'exemple ſuivant.

Nous cabanâmes avec toute la précaution poſſible, aux environs de cette petite Rivière : mais ſoit que les Caſtors euſſent de vigilantes Sentinelles, ou ſoit que la peur de nous revoir les empechât de ſortir de l'eau, nous fumes près de deux jours aux aguèts dans cet endroit, ſans pouvoir en attraper aucun ; ce qui fit que mes Sauva-

ges irrités de n'avoir pu réussir dans leur attente, mirent à l'eau notre canot & allèrent malgré moi, mettre en pièces à grands coups de haches deux Cabanes de ces Animaux, qui étoient plantées au milieu de cette Rivière. Si d'un côté j'étois ravis de cette expedition qui satisfaisoit la curiosité que j'avois de voir le dedans de ces maisonnettes, d'un autre je fus extrèmement chagrin de voir la cruauté de mes Sauvages, qui ayant trouvé trois petits Castors, pas plus gros que le poing dans un de ces Gîtes, froissèrent rudement le corps de deux de ces Petits contre la muraille de leur propre nid: J'eus beau demander misericorde pour ces nouveaux nés: J'eus beau leur representer qu'ils se faisoient tort à eux-mêmes, en détruisant ainsi de jeunes Animaux, qui ne leur étoient bons à rien, & pouvoient au contraire, avec le tems, leur devenir profitables en croissant & multipliant, ils ne voulurent point se rendre à mes raisons. Bien plus comme je tenois le troisiéme Petit à qui je voulois sauver la vie, ils me l'arrachèrent des mains pour l'écraser impitoyablement

sous

ſous leurs pieds en me diſant : „ qu'ils
„ avoient peut-être déja mangé, ſes
„ Père & Mère, ou qu'en tout cas, ils
„ les puniſſoient ainſi, pour ne s'être
„ pas laiſſé tuer.

C'eſt ordinairement vers la fin de l'Automne que les Sauvages partent de leurs Villages, pour faire leurs Parties de chaſſe, qui dure toujours quatre, cinq & quelquefois ſix mois de l'année. Ils s'embarquent alors dans leurs Canots pour aller ſe poſter dans des Forèts fort éloignées de leurs Demeures ordinaires. S'ils ſe rencontrent par hazard avec d'autres Sauvages qui ont deſſein d'aller chaſſer dans les mêmes endroits, ils conviennent, en chemin faiſant, des Poſtes qu'ils y occuperont. Ces vaſtes Solitudes leurs ſont auſſi connuës que nous peuvent être les ruës des Villes où nous demeurons.

Quand les Sauvages ſont arrivés dans les Diſtricts dont ils ſont convenus entre eux, chacun établit ſon Domicile dans le Departement qui lui eſt preſcrit, pour y chaſſer à l'aiſe, ſans crainte que d'autres Chaſſeurs lui viennent dérober le Gibier qui ſe prend

dans les piéges qu'il y tend, car ces Barbares ſont ſi fideles entre eux, qu'ils aimeroient mieux mourir de faim que de commettre un pareil larcin. C'eſt ce que je puis prouver par ce qui m'eſt arrivé à moi-même en pareille occaſion: Exemple admirable! que je raporterai dans la ſuite en ſon lieu. Lorsque les Sauvages ſont donc dans ces endroits, ils s'y cabanent ordinairement huit ou dix enſemble, ayant pour leur part quatre ou cinq Etangs de Caſtors à viſiter tous les jours & font aſſez bonne chère pendant tout le tems que dure cette Chaſſe.

Si c'eſt pendant l'Hiver que ſe fait cette Chaſſe; dans cette ſaiſon les Etangs ou Rivières étant glacées, les Sauvages font des trous dans la glace, aux environs des loges de Caſtors, auxquels ils attachent des rets faits en forme de poches, qui étant bien tendus, ſerrent & enveloppent celles d'entre ces pauvres Bêtes, qui veulent ſortir de l'eau, pour prendre haleine à ces trous. Ils n'en échappe guère, à moins que les Chaſſeurs ne ſoient un peu trop de tems à les aller chercher; car en ce

cas, les Caſtors rongeant leurs filets pourroient ſe debarraſſer: C'eſt ce qui fait auſſi qu'on y veille avec une grande attention. Si on s'occupe au contraire à cette Chaſſe durant l'Automne, alors malheur à ceux qui ont fait des Digues dans les Prairies; car les Sauvages qui ne pardonnent à rien, profitant de l'occaſion, font un grand trou au pied de ces Digues pour en faire écouler toute l'eau de l'Etang, où les Caſtors ſe trouvant à ſec, ces Deſtructeurs impitoyables les tuënt tous ſans reſerve.

Ces Animaux ſe prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre un certain bois de Tremble rouge, qui eſt une eſpèce de ſaule, qu'ils aiment beaucoup, & qui ne ſe trouve pas facilement. La dernière manière de les attraper, eſt de les épier pour les tuer à coups de fléches ou de fuſils, lors qu'ils nagent ſur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres; mais il faut être bien caché & ne pas ſe remuër; car au moindre bruit qu'ils entendent, ils ſe jettent dans l'eau & plongent juſqu'à leurs cabanes.

Cette

Cette ſorte de Chaſſe étoit proprement la nôtre, & eſt celle de tous les Voyageurs, puiſque toutes les fois que nous nous trouvions dans des endroits où il y avoit des Digues ou des Cabanes de ces Animaux, d'abord nous nous tenions aux aguèts ou en embuſcade juſqu'à l'entrée de la nuit. C'eſt auſſi ce qui ne ſervoit pas peu à nous amuſer, ou plutôt à nous faire perdre notre tems, ainſi que je viens de le démontrer tout à l'heure, par la dernière pauſe que nous fimes, ſur tout dans un lieu, où, ſelon toutes les apparences, nous devions faire bonne capture.

CHAPITRE XX.

Entretien particulier de l'Auteur avec Antoine. *Sentiment admirable de ce* Huron *ſur l'immortalité de l'Ame & autres Singularités des Sauvages en général à ce ſujet.*

MES *Hurons* fruſtrés dans leur attente, me dirent que cet événe-

ment, quoi qu'assez singulier, ne devoit pas me surprendre; se reservant à m'en donner les raisons quand ils se seroient consultés ensemble, pour savoir si nous devions décamper de ce Canton, ou y rester encore un jour ou deux. C'est sur quoi après s'être assis, avoir deliberé entre eux & opiné pour notre départ, ils m'alleguèrent, à ce sujet: Que la prudence & la patience étoient des qualités aussi necessaires à l'Homme pour être bon Chasseur, qu'aux Animaux pour se conserver la vie; Que sans moi, ils feroient bien voir aux Castors, qu'ils ne leur cedent en rien du côté de ces vertus: Mais que, mon projet, en partant de *Quebec* avec eux, ayant été de me rendre en toute diligence à *Naranzouac*, ils ne vouloient point abuser de ma complaisance, en m'amusant plus long-tems dans ce lieu où je ne faisois point mes affaires. Quant aux Castors que nous abandonnions, ils me dirent; qu'ils les retrouveroient toujours bien à leur retour.

Il m'ajouta de plus: que ces Animaux étoient des Esprits industrieux, qui,

qui, pour les tromper dans leur attente, s'occupoient exprès à travailler dans l'eau, parce que *Nicolas* & lui, ayant tiré leurs fusils chargés de gros plomb à Canard, vers un endroit où ces Animaux étoient comme par pelottons, ils en avoient peut-être blessé plusieurs : Que ces Blessés s'étoient plaints sans doute à leurs Confrères, qui remplis de bon sens & de raison avoient resolu, après en avoir conferé entre eux, de ne point montrer leur nez sur l'eau pendant plusieurs jours. C'est pourquoi que je ne devois aucunement être surpris, si durant près de deux fois vingt quatre heures ces Animaux ne s'étoient point fait voir à nous.

Le ton serieux dont il me prononça ces dernières paroles, furent cause que je ne pus m'empêcher de rire & de lui dire, que j'étois bien moins surpris de ce que les Castors n'étoient point sortis de l'eau, que de ce qu'un homme bien sensé, tel qu'il m'avoit toujours paru être, raisonnoit de la sorte. Ce-ci me procura une conférence avec lui, assez singulière pour mériter d'être raportée ici.

 „ Com-

„ Comment, lui dis-je, veux-tu
„ que les Bêtes dont tu parles ayent
„ de la Raiſon? Ne ſais-tu pas que
„ l'Homme ſeul l'a euë de Dieu en
„ partage & que tous les autres Ani-
„ maux qui vivent, tant ſur la Terre,
„ que dans la Mer ou dans les Airs,
„ n'en ayant point, non plus que
„ d'Ame à ſauver, ils doivent lui être
„ ſoumis: En un mot, ne ſais-tu pas
„ que le Suprème Etre les a tous créés
„ pour l'uſage de l'Homme, qui ſeul eſt
„ un Animal raiſonnable? *Bon!* repliqua-
„ t-il, en regardant ſon Neveu, *il faut*
„ *avoüer que ces* François *ſont quelquefois*
„ *des Gens bien plaiſans.* „ Puis, m'adreſſant la parole. *Qui t'a dit*, pourſuivit-il, *Que les Animaux doivent nous obéir; qu'ils n'ont point d'Ame à ſauver & que l'Homme ſeul eſt un Animal raiſonnable? Sont-ce tes Parens, qui t'ont enſeigné de pareils riens.*

„ Laiſſe un peu là mes Parens, lui
„ repondis-je, ce ſont des Perſonnes
„ ſur la probité & la parole de qui on
„ doit trop compter. „ Enſuite j'ajoutai qu'il leur faiſoit injure, s'il les croyoit capables de m'avoir dit des riens, que je

je pouvois lui donner des preuves très convaincantes du contraire.

„ Regarde, lui disois-je; actuelle-
„ ment que je converse avec toi, j'au-
„ rois tout lieu de me tâter & retâter,
„ pour voir si ce n'est pas un autre
„ moi-même qui te parle, & croirois
„ presque que c'est un rêve, si je n'a-
„ vois toujours devant les yeux la sa-
„ ge, prudente, belle & honorable
„ manière dont ils se sont avisés de me
„ faire conduire chez toi, pour effec-
„ tuer par ce moyen les magnifiques
„ paroles qu'ils m'avoient donné de
„ m'envoyer un jour si loin, que je
„ n'en reviendrois jamais. Quand je
„ reflêchis donc à cette terrible pré-
„ diction & à tout ce qui m'est arrivé
„ depuis que je suis ici avec toi dans
„ ces vastes Forêts, j'ai tout lieu de
„ croire que ce sont des Diseurs de
„ quelque chose de réel, puisque c'est
„ bien moi-même qui te parle, & qui,
„ sans le secours d'une main de Sauvage
„ telle que la tienne, aurois vu indu-
„ bitablement le fatal accomplissement
„ de leur sinistre Prophetie. Mais,
„ *Nul n'est Prophete dans son Pays*, dit

„ le Proverbe ; c'eſt pourquoi j'eſpère
„ moyennant la grace de Dieu & tes
„ bontés, que je pourrai me vanter un
„ jour d'être revenu de loin. Oui, j'eſ-
„ père aſſûrer ces mêmes Parens qu'ils
„ ſont bien des Prophétes manqués, mais
„ non pas des Diſeurs de riens, ainſi que
„ tu les traites ; car s'ils ſe ſont trompés
„ dans leurs Prédictions, ce n'eſt pas leur
„ faute, ayant ignoré que je trouverois
„ en toi un Barbare, * qui agiroit en-
„ vers moi d'une façon toute contraire
„ à la leur & qui . . . . „ *Halte là*,
me dit *Antoine* en m'interrompant,
Quel galimathias ! Crois-moi, garde pour tes Parens ce beau diſcours, que je n'entends point & raconte moi ſeulement qui t'a dit que les Hommes ſont ſeuls des Animaux raiſonnables : Sont-ce les Bœufs, les Chevaux, les Chiens, les Chats, les Cochons, les Anes, ou de ſemblables Bêtes que vous autres François *nourriſſez dans vos Cabanes : en ce cas, je ne ſerai pas fort*

* Les Sauvages n'entendent point la force de ce mot, non plus que de celui de *Sauvage*, qu'ils ſe donnent volontairement eux-mêmes, croyant que ce dernier ſurtout, ne ſignifie autre choſe qu'un homme qui veut vivre en liberté.

fort surpris, d'autant que ces sortes d'Animaux, malgré la raison que la Nature leur a donné, me paroissent si stupides, qu'ils vous sont soumis & vous servent à tout ce que vous voulez. Si tu me dis que ce sont ceux que vous appellez comme nous; Animaux Sauvages, *parce qu'ils se sauvent dans les Forêts, pour ne point vous obéir, alors je te dirai que-tu mens: Car, moi-même, tout* Sauvage *que tu me vois, je suis un Homme comme toi & qui aimerois mieux courir toute ma vie comme ces Bêtes dans les Bois, que d'habiter parmi vous, si je croyois en devoir être mangé: Ce que je ne pourrois faire sans raison. Pour* croire *donc il faut* penser & *pour* penser *il faut* avoir un ame & *de* la raison: *Or pour quoi ne veux-tu pas que ces Animaux sauvages en ayent, puisqu'ils ne* pensent *qu'à éviter notre présence, quand ils nous aperçoivent, ce qu'ils ne feroient certainement pas s'ils nous regardoient comme des Animaux raisonnables, ou si leur raison ne leur dictoit pas qu'il vaut beaucoup mieux pour eux se conserver la vie en liberté & en sûreté dans les Bois, que de la risquer chez des Animaux*

d'une differente eſpèce à la leur, qui ne les nourriroient ſans doute, que pour qu'ils leur ſerviſſent enſuite eux-mêmes de nourriture.

„ Tu te trompes lourdement, mon „ cher *Antoine* lui repartis-je, ſi tu „ penſes que les Bêtes brutes ſont „ auſſi raiſonnables que tu dis; car ou- „ tre que la raiſon humaine, qui m'é- „ claire, me donne à connoître l'ab- „ ſurdité de ton ſentiment, l'Ecriture „ ſainte d'ailleurs m'enſeigne que Dieu „ ou le Grand Esprit ne les a „ créées que pour l'utilité & le ſeul „ plaiſir de l'Homme, les ayant pour „ cet effet privées de raiſon pour les „ ſoumettre à notre domination. Bien „ plus, nous avons des Philoſophes „ chez nous, que nous regardons com- „ me Gens ſavans, qui aſſurent que „ tous les Animaux ne ſont que des „ *Automates*, c'eſt à dire, de pures „ Machines, qui ne meuvent & agiſ- „ ſent que par reſſorts, à peu près „ comme nos Horloges qui marquent „ les heures de la Nuit & du Jour ſans „ que perſonne y touche. Il n'eſt pas, „ que tu n'en ayes vu à *Quebec*: mais

„ pour

„ pour moi, je ne ſuis du parti de „ ces Docteurs qu'autant que le corps „ de l'Homme eſt lui-même une vraïe „ Machine, non pas à la verité telle „ qu'ils la définiſſent. C'eſt pourquoi „ afin d'être un peu de leur ſentiment „ & du tien, ſupoſons que le Corps „ de l'Homme ſoit une vraie Machine, „ il a cela de commun avec les Ani- „ maux que ſon Corps, ſemblable au „ leur, eſt un inſtrument compoſé de „ quantité de côtes, de boyaux, de „ petits fibres, & de muſcles qui en „ ſont les reſſorts, ne ſubſiſtant que par „ des organes, dont les uns ſont diſpo- „ ſés à recevoir la reſpiration de l'air; „ d'autres à retenir les alimens ne- „ ceſſaires & les digerer: d'autres ſer- „ vent pour l'ouië, l'odorat, la vuë; „ d'autres enfin pour le goût, la voix „ les ſenſations: avec cette difference „ néanmoins que les Bêtes n'ont que „ quelques ſenſations des choſes maté- „ rielles & non pas des celeſtes ni des „ ſpirituelles, qui ne regardent que „ la Machine de l'Homme, ſeule „ animée d'une Ame émanée du ſou- „ fle du GRAND ESPRIT, au lieu

„ que

„ que les Animaux n'ayant point cet-
„ te avantage, c'eſt de là que je com-
„ prends facilement, qu'ils n'ont point
„ *d'Ame* ni de *Raiſon* & que par con-
„ ſequent l'Homme ſeul eſt un Ani-
„ mal raiſonnable.

Je crois, me repliqua-t-il, *que ta* Raiſon *te fait perdre l'eſprit & que les Docteurs de ton Pays ſont les plus grands fous du Monde. Dis-moi*, ajouta-t-il, *pourquoi ces Savans qui peuvent faire des Horloges ne vous font-ils pas des Caſtors, puisque ces Animaux ne ſont que des Machines. Elles ſont belles ces Machines! parce qu'elles remuënt toutes ſeules comme vos Horloges & ſont d'autant plus curieuſes, qu'elles les ſurpaſſent un peu, ſelon moi, en ce qu'elles engendrent d'elles-mêmes d'autres Machines comme elles, qui travaillent, boivent, mangent & dorment comme nous; bâtiſſent, penſent & raiſonnent ſouvent mieux que toi. De quelle utilité ne vous ſeroient-elles pas ces Machines! puisqu'elles produiroient à votre bon plaiſir, quantité de peaux & vous épargneroient la peine de venir chez nous pour en chercher. Mais en attendant que ces Philoſophes viennent à bout d'en faire*

de pareilles, explique moi un peu ce que tu entends par la Raiſon.

„ *La Raiſon* ! lui repartis-je, c'eſt „ l'entendement, la faculté & le pou- „ voir que l'Ame donne à l'Homme „ pour lui faire concevoir, refléchir, „ comprendre & penétrer toutes les „ choſes qui le regardent, en lui fai- „ ſant diſcerner le vrai du faux & le „ bien d'avec le mal.

Ha ! Mon pauvre Claude, s'écria-t-il, *à ces dernières paroles ; arrête un peu, car c'eſt là où je t'attends, pour te prouver que les Bêtes ſont des Animaux plus raiſonnables que nous ; puiſqu'en comparaiſon d'elles nous ne ſommes, ſuivant ce que tu viens de dire, que de ſottes Bêtes ſans raiſon ou des Machines, comme tu voudras.* La Raiſon, *dis-tu*, eſt un Entendement de l'Ame qui nous fait diſtinguer le vrai du faux *: fort bien ; en ce-ci je comprends que tu n'en as point toi-même, parceque tu penſes faux, en prétendant que les Animaux n'ont point d'Ame. Quant à ce que tu m'avances, que* la Raiſon nous donne à connoître le bien d'avec le mal, *tu veux dire ſans doute, qu'elle nous éclaire pour nous faire*

ſuivre

ſuivre le premier & éviter l'autre: en cela je te prouverai aiſément que les Bêtes ont plus de Raiſon que nous. Premiérement une Eſpèce aime ſon Eſpèce & ne la detruit point. Les Ours, par exemple, ne font point la Guerre aux Ours, les Loups aux Loups, les Renards aux Renards, les Carcajoux aux Carcajoux, les Caſtors aux Caſtors & ainſi des autres. Nous ne les avons jamais vu s'aſſembler par Troupeaux pour hûrler enſemble & ſe battre d'un propos deliberé jusqu'à la mort, les uns contre les autres, & cela ſeulement pour éprouver leurs forces, ou avoir le plaiſir de joüer de la griffe & de la dent. Secondement, leur Raiſon ne leur a jamais enſeigné de ſe faire des fléches ni des armes à feu pour s'entretuer plus vîte, s'étant toujours contenté de celles que le GRAND ESPRIT *leur a données, pour ſe défendre & quelquefois même attaquer leur Ennemis ou s'en ſauver, par ce que la Raiſon du bon ſens veut qu'ils ſe conſervent la vie. Sans cette même Raiſon, les Caſtors ſe cacheroient-ils préſentement de nous? Troiſiémement, leur Raiſon eſt ſi bonne, qu'ils ne cherchent point, comme vous autres* François *à boire du vin,*

vin, de l'eau-de-vie ou d'autres boiſſons fortes pour ſe la faire perdre. Quatriémement enfin, ils ne font point quantité d'autres folies que je ne puis t'expliquer, mais que j'ai vu faire à tes Frères à Quebec. *Le Mâle ne bat point ſa Femelle; ils élévent enſemble leur Petits, qui deviennent naturellement auſſi ſavans & auſſi raiſonnables que leurs Père & Mère, quand ils ſont grands. Tu ne verras pas chez eux* le Père fâché de ce que ſon Petit a quelquefois plus de *Raiſon* que lui; ni le battre ou vouloir le tuer pour cela, ſans vouloir entendre d'autre *Raiſon*, ſi non que ſon Petit ne doit point avoir de *Raiſon* contre lui: *car tu dirois qu'ils n'ont Raiſon ni l'un ni l'autre & tu ne te tromperois point. Mais cela n'arrivant pas, il faut que tu conviennes avec moi, que non ſeulement les Bêtes ont de* la Raiſon, *mais qu'ils en ont ſouvent-même une meilleure & une plus ſaine que toi* & que tous tes François *qui s'enſont accroire ſur cet Article.*

Ce ſeroit trop interrompre le cours de mon voyage, que de décrire ici toutes les repliques que je lui fis à ce ſujet.

jet. Je n'aurois jamais fini si je voulois m'étendre sur toutes les differentes objections Philosophiques & Morales, que nous agitions tous les jours ensemble. Mon dessein néanmoins étant de donner à connoître au Lecteur combien ces Peuples, que nous nommons *Barbares* ou *Sauvages* sont remplis de bon sens, je raporterai encore son sentiment sur l'immortalité de notre Ame & de celle des Animaux. Voici à peu près comme il m'en parla.

Ce que je te viens de dire touchant la Raison des Animaux, poursuivit ce Sauvage, *ne doit point détruire ce que tu penses de la perfection de l'Ame & de la Raison Humaine, parceque je consens avec toi que c'est notre faute si les Bêtes ont quelquefois plus de raison que nous. Ce que je t'en ai dit, n'a donc été que pour te prouver seulement, que les Animaux ne pourroient pas faire tout ce qu'ils font s'ils n'avoient de la raison & par consequent une Ame. Qu'est-ce que l'Ame*, ajoutoit-il, *si ce n'est une substance spirituelle qui fait qu'ils meuvent, agissent, pensent & raisonnent comme nous! Sont ils jeunes! ils badinent jouënt com-*

comme nos Enfans : Sont-ils en âge de maturité! Leur Raiſon les rend tranquilles & rêveurs comme toi. C'eſt pour lors, que je juge qu'ils ont une Ame qui doit être immortelle. Car, vois-tu; moi qui te parle, je ne penſe jamais mieux que j'ai une Ame & à ſon immortalité, que quand je rêve. C'eſt dans ce tems, que cette Subſtance ſpirituelle ſe develope à moi-même, d'autant qu'elle agit ſans être bornée par mon Corps qui ſe repoſe! C'eſt par ce trait auſſi que je remarque ſon excellence, que je prévois ſon immortalité & conçois facilement que l'Eſprit qui m'anime, lorsque je ſuis éveillé, doit avoir exiſté de tout tems! Les Rêves que tu fais toi-même quand tu dors, ne te prouvent-ils pas cette verité, par l'agilité & le pouvoir que ton Ame a en ce moment? Pour moi je ſai qu'alors la mienne ſe transporte où bon lui ſemble; les grands voyages ne lui coutent rien: Elle ſe trouve tantôt dans des Pays de Délices, remplis d'excellent Gibier, tantôt au milieu des Danſes & d'une Muſique qui la charment; y jouant ſouvent elle-même de pluſieurs inſtru-*

* Les Sauvages penſent que leur Ame eſt éternelle.

ſtrumens mélodieux ; tantôt elle ſe voit ſur les bords de quelques Rapides ou Précipices affreux d'où elle ne ſe tireroit jamais ſi elle étoit réellement renfermée dans mon Corps, qui lui ſert de Priſon. Qui peut mieux me convaincre qu'elle ne mourra jamais, ſi ce n'eſt cette activité continuelle, independante de mon Corps, qui trop lourd & trop péſant pour tenir long-tems compagnie à une Aſſociée ſi active, eſt obligé de ſe repoſer après la moindre fatigue? Auſſi n'eſt-il pas étonnant qu'étant d'une Nature differente à celle de mon Ame, il s'uſe en vieilliſſant & pourriſſe un jour à venir.

C'eſt pour le coup, que mon Ame plus vigoureuſe que jamais, étant debarraſſée de cette ſubſtance matérielle & corruptible, s'envolera legérement vers le Grand Eſprit, qui ne l'avoit enfermée dans cette Priſon, qu'afin qu'elle s'y purifiât, perfectionnât & par ce moyen meritât d'habiter dans ſon lieu de Délices, où, ſuivant ton opinion & la mienne, rien ne doit entrer qu'il ne ſoit pur & parfait. Ce n'eſt donc pas ſans cauſe, ſi j'ai quelquefois entendu d'autres Sauvages comme moi, qui attachés au poteau & à demi brûlés parloient

loient & raiſonnoient dans les transports de la Mort, d'une manière tout à fait ſurprenante ! Eh pourquoi! ſi ce n'étoit que leur Ame ſur le point d'être détachée des liens de leur Corps agiſſoit plus ſelon ſa faculté & penſoit alors d'une façon qui eſt infiniment au deſſus de l'humanité. Bien plus; mon Ame prie-t-elle le GRAND ESPRIT *pendant le ſommeil de mon Corps, elle s'enflâme avec une force & une vigueur, d'autant plus ſurprenante pour moi, que je ne puis le prier de même, quand je ſuis éveillé. C'eſt pourquoi, mon cher* Claude, *ſans vouloir penétrer davantage ſur les differentes Propriétés de l'Ame des Animaux, avoüons qu'ils en ont une & remercions le ſuprême Etre de la Nature, de ce qu'il n'a pas permis que la nôtre allât dans une auſſi vilaine Priſon qu'eſt la leur. Car, vois tu! C'eſt une faveur qu'il nous a fait d'autant plus grande, qu'il ne tenoit qu'à lui de l'envoyer dans un autre Corps, comme, par exemple, dans celui d'un Ours, d'un Porc-épic, d'un Caſtor, d'un Rat, d'une Couleuvre, d'un Maringouin, d'un Arbre ou même d'une Pierre, puiſque toutes ces choſes ont des Ames*. C'eut été alors*

* Les Sauvages admettent des Ames juſques dans les Plantes.

un grand malheur pour nous; car il eſt à croire, que celle de ces Animaux ne pourra aller dans le Pays des Ames, que pour y ſervir ſans ceſſe de nourriture aux nôtres.

Ce Sauvage m'en dit bien davantage à ce ſujet, car il s'étendit tellement ſur cette matière que ce-ci n'eſt qu'un Précis que j'ai fait de tout ſon Diſcours. Sa penſée ſur l'exiſtence de notre Ame, à l'égard de ce qui ſe paſſe en dormant, peut donner une haute idée de ſa perfection & eſt capable de confondre ceux qui croyent qu'après eux tout eſt mort.

Si effectivement cet Etre actif, qui veille toujours, n'étoit ſenſible qu'à ſa propre exiſtence avec le Corps, dans quelle affreuſe Solitude ne ſe trouveroit-il pas aux heures du ſommeil? Si l'Ame ſentoit qu'elle eſt ſeule quand le Corps eſt endormi, de la même manière qu'elle y eſt ſenſible lorſque nous nous ennuyons d'être ſeuls éveillés: Que le tems lui paroîtroit long! Chacun ſait aſſez par expérience les differentes Scènes qu'elle invente en ce cas pour ſe divertir: Ce qui me fait reſſou-

ſouvenir d'une refléxion aſſez plaiſante que *Plutarque* attribuë à *Heraclite.* „ „ Que tous les Hommes qui veillent „ ſont dans le même Monde; mais „ que chacun d'eux lorſqu'il eſt endor- „ mi ſe trouve dans un nouveau Mon- „ de de ſa façon. „ Il me ſemble que ce-ci nous inſinuë quelque grandeur de l'Ame qu'il eſt plus aiſé d'admirer que d'expliquer.

Je ne pretends point comme ce Sauvage, que l'Ame ſoit entiérement degagée du Corps, mais je conçois facilement qu'étant ramaſſée en elle-même lorſqu'il repoſe, elle recouvre alors les reſſorts rompus ou plûtôt affoiblis de la Machine du Corps, afin d'être toujours active.

Mettant à part le ſentiment de ce *Huron* ſur l'éternité de notre Ame & l'exiſtence de celle des Animaux, des vegetaux, &c. il eſt certain que le reſte de ſa penſée eſt tout à fait digne d'admiration. En effet ſi on la refute comme une foible Preuve de l'immortalité de notre Eſprit, on ſera obligé d'avoüer du moins qu'elle fournit de fortes probabilités, non ſeulement

de l'excellence de notre Ame, mais aussi de son indépendance à l'égard du Corps; raisons, je crois, qui ne souffrent point de replique.

Les Sauvages prétendent donc que leur Ame a existé de tout tems & qu'elle a entré dans leur Corps, comme dans une Prison pour se perfectionner, en s'y purifiant par les maux qu'elle y endure & pour mériter par ce moyen de parvenir dans un lieu de Délices; car autrement elle auroit toujours demeuré dans des Espaces imaginaires, où elle se promene de tems en tems pendant leur sommeil. C'est encore cette opinion qui les rend aujourd'hui si scrupuleux à bien observer leurs rêves.

Ces *Ameriquains* ont été fort étonnés dans les commencemens, lorsqu'ils nous ont vu arriver avec nos Navires; mais cet etonnement n'étoit rien en comparaison de celui qu'ils témoignoient lorsqu'on a pu leur faire entendre que nous habitions les Terres qui sont au delà du grand Lac. * Ce Pays

* C'est ainsi qu'ils nomment la Mer.

Pays ſelon leur imagination devoit être celui de leurs Ancêtres, que les *Iroquois* & les *Hurons* nomment en leur langue. *Eskennane*, qui ſignifie à peu près la même choſe que les Champs Eliſés des *Ames* dont parle *Homère* & *Virgille*. Car ces Barbares ont toujours été très perſuadés, ainſi que je viens de le faire voir, que l'Ame eſt non ſeulement immortelle, mais même comme éternelle; c'eſt à dire, que malgré leurs Fables confuſes, il croyent qu'elle a toujours exiſté & ne mourra jamais.

Selon les *Iroquois*, les *Hurons* & quelques autres Nations ſauvages, le Pays où doit ſe rendre l'Ame en ſortant du Corps, où elle étoit enfermée, eſt le nôtre qu'ils croyoient très éloigné & dans lequel l'Ame devoit beaucoup ſoufrir à cauſe du grand Lac où elle étoit en danger de ſe noyer, ou de s'égarer pendant de longues années, faute de trouver des Rochers ſur leſquels elle pût ſe repoſer. Ce n'eſt pas le tout. Après ce pénible Paſſage elle devoit rencontrer des Rivières, qu'il lui falloit traverſer ſur des Ponts tremblans

& si étroits, que sans être une Ame, il étoit impossible de s'y soutenir: encore trouvoit-elle au bout du Pont, un Chien, qui comme un autre *Cerbère* lui disputoit le Passage & la faisoit tomber quelquefois dans les Eaux, dont la rapidité la rouloit de Précipice en Précipice. Les Ames qui étoient assez heureuses pour franchir le pas, trouvoient en arrivant un grand & beau Pays, rempli de Chasses, d'excellent Gibier & où devoient se trouver toutes les Ames des Animaux qu'ils avoient tués.

Comme ils croyent que l'Ame doit passer par plusieurs épreuves avant que d'arriver à une Felicité parfaite, c'est encore un bonheur pour eux, qu'ils n'ayent pas donné dans la Metempsicose; car étant obligés de vivre de Chasses & de Pêches, une opinion de cette nature eût été capable de les faire mourir de faim.

Au milieu de ce Pays de Délices imaginaires, doit être un grande Cabane dont *Tharonhiaouagon*, leur Dieu, occupe une Partie & *Ataentsic*, son Ayeule, occupe l'autre. L'Apartement

de

de *Tharonhiaouagon*, eſt tapiſſé de très belles peaux de Martres, de Carcajoux, de Caſtors, &c. plafonné de plumes de tous les Oyſeaux les plus rares & parqueté de celles de Porc-épics de differentes couleurs, artiſtement travaillées ſur des peaux d'Ours par le ſoin d'*Ataentſic*. Cette Vieille occupe le ſien qui eſt orné d'une quantité infinie de Colliers de porcelaine, de Bracelèts & d'autres Meubles, dont les Morts qui ſont ſous ſa dépendance lui ont fait préſent à leur arrivée. Elle eſt la Maîtreſſe de la Cabane, ſelon le ſtile des Sauvages, & domine avec ſon Petit-Fils ſur les Mânes, qu'ils prennent plaiſir à faire danſer devant eux.

Ainſi la Danſe fait le principal objet de la Felicité des Sauvages après leur mort. C'eſt pourquoi le Chant & la Danſe entrent dans toutes leurs Rejouiſſances, dans toutes leurs Fêtes de Religion & dans tous les grands Feſtins qu'ils font.

Avant que d'arriver à cette belle Cabane, diſent les Sauvages, les Ames demeurent quelque tems dans les Champs Eliſées, dont j'ai parlé, & où

elles ſe delaſſent du pénible travail qu'elles ont eu pour y parvenir, & là il ne leur reſte plus qu'un peu de chemin à faire pour arriver au lieu où le tambour & le ſon de la Tortuë marquent la cadence des Morts, avec un charme propre à enlever les cœurs. Elles n'ont pas plûtôt entendu les ſons de cette Muſique raviſſante, qu'elles ſe ſentent transportées d'un plaiſir extrémement vif, qui les entraîne & les fait courir avec ardeur vers cette douce mélodie, laquelle devenant plus ſenſible, à meſure qu'elles approchent du terme & animée de la joye que les Ames qui danſent expriment par des acclamations continuelles, augmente encore en elles un nouveau ſentiment de plaiſir beaucoup plus flatteur.

Lorsqu'elles ſont bien près de cet heureux Séjour, pluſieurs Ames ſe détachent pour venir à leur rencontre & leur témoigner la joïe qu'elles ont de leur arrivée. Ces Ames les conduiſent enſuite à la cabane *d'Ataentſic* & au milieu de l'Aſſemblée où ſe tient la danſe. C'eſt là, qu'après tous les complimens faits de part & d'autre & après s'être

s'être rassasiées de tous les mèts les plus délicieux, elles se mêlent parmi les autres pour danser & jouïssent ainsi alternativement de tous les plaisirs dont la danse est toujours le principal, sans devenir jamais davantage sujétes au chagrin, à l'inquietude, aux infirmités, ni à aucune des vicissitudes de la vie mortelle. Tel est donc le sort des Ames de ceux qui ont vécu dans ce monde sans faire de mal ; car pour celle des Mechans, il ne seroit pas juste qu'elles allassent dans ces lieux de Délices où elles jouïroient d'une Felicité parfaite qu'elles n'auroient pas merité. C'est pourquoi elles vont dans des lieux déserts, remplis de cailloux pointus, d'arbres sans feuilles, de ronces, d'épines où ils n'entendent aucune Musique. C'est là aussi où regne un Hiver perpétuel & où ils ne trouvent ni gibier, ni poisson, desorte qu'après être morts ils sont encore obligés de mourir de faim continuellement.

Toutes ces idées fabuleuses leur viennent par tradition de leurs Ancêtres. Sans doute, que quelque fameux Rêveur leur en aura fait accroi-

re

re C'eſt ce qu'on peut voir par la Fable ſuivante qu'ils racontent comme certaine, & qui confirme toutes les verités que je viens d'avancer.

Ils diſent, qu'un jeune homme au deſeſpoir de la mort de ſa Sœur, qu'il aimoit éperduëment, reſolut d'aller la chercher au Pays des Ames. L'idée de cette Défunte lui revenant ſans ceſſe dans l'eſprit, il ſe flatta de pouvoir la ramener. Son voyage fut long & très laborieux; mais il en ſurmonta tous les obſtacles & toutes les difficultés.

Enfin il trouva un Vieillard ſolitaire, ou bien un Genie, qui l'ayant queſtionné ſur ſon entrepriſe, l'enconragea à la pourſuivre & lui enſeigna les moyens d'y réuſſir. Il lui donna enſuite une petite calebaſſe vuide, pour y renfermer l'Ame de ſa ſœur, & il l'asſûra qu'à ſon retour il lui donneroit ſon Cerveau parce qu'il l'avoit en ſa diſpoſition, étant placé là en titre d'office pour garder le cerveau des Morts. Le jeune homme profita de ſes lumières; il acheva heureuſement ſa courſe & arriva au Pays des Ames, qui étoient fort

fort étonnées de le voir & fuyoient en ſa préſence.

Tharonhiaouagon le reçut fort bien & le defendit, par les conſeils qu'il lui donna, des embuches de la Vieille ſon Ayeule, laquelle ſous les apparences d'une amitié feinte, vouloit le perdre en lui faiſant manger de la chair des Serpens & des Vipéres, dont elle fait elle-même ſes Délices. Les Ames étant enſuite venues pour danſer à leur ordinaire, il y reconnut celle de ſa Sœur. *Tharonhiaouagon* lui aida à la prendre par ſurpriſe. Il n'en feroit jamais venu à bout ſans ſon ſecours; car lors qu'il s'avançoit pour la ſaiſir, elle évanouiſſoit comme un ſonge de la nuit & le laiſſoit auſſi embaraſſé que l'étoit *Eneé* lorsqu'il s'éfforçoit d'embraſſer l'ombre de ſon Père *Anchiſe*. Cependant il la prit, il l'enferma; & malgré les inſtances & les ruſes de cette Ame captive, qui ne ſongeoit qu'à ſe délivrer de ſa priſon, il la raporta par le même chemin par où il étoit allé, jusqu'à ſon Village. Je ne ſai s'il ſe ſouvint de prendre la cervelle de ſa Sœur, où s'il la jugea peu néceſſaire: mais dès qu'il

y fut arrivé, il fit déterrer le Corps & le fit préparer ſelon les inſtructions qu'il avoit recuës pour le rendre propre à recevoir l'Ame qui devoit le ranimer. Tout étoit prêt pour la réuſſite de cette reſurrection, lorsque ceux qui étoient préſens, curieux & impatiens de voir cette Ame en empêcherent le ſuccès. Cette Ame captive, ſe ſentant libre, s'envola & le voyage devint entiérement inutile. Le jeune homme n'en raporta point d'autre avantage que celui d'avoir été au Pays des Ames & d'en pouvoir dire des nouvelles ſûres, qu'on a eu ſoin de transmettre à la Poſterité.

Toute diſcuſſion étant finie entre mes Sauvages & moi, nous retournâmes à notre Poſte, pour y faire un Repas à tout manger, c'eſt à dire, que mes *Hurons*, à l'ordinaire, aimèrent mieux ſe bourrer le ventre de nourriture que d'en laiſſer de reſte. J'avois beau leur remontrer qu'ils n'agiſſoient pas prudemment en cette occaſion, ils ne faiſoient que rire de mes Remontrances, ne laiſſant pas néanmoins de trouver ſouvent bon quelques petits morceaux

de

de reſerve que j'emportois dans mes poches, pour prévenir la faim. Je dis bien dans mes poches ; car dans les commencemens que je n'avois pas cette précaution, ils jettoient dans l'eau, (cependant plus pour rire que par malice) ces morceaux de viande, pendant que nous allions en Canot & que j'avois le dos tourné.

Ce même jour 22. *Avril*, vers les quatre heures après midi, nous nous remîmes à canoter ſur cette petite Rivière, un peu au deſſous de l'endroit où les Caſtors nous avoient arrêtés par leurs ouvrages. Si nous laiſſâmes par notre depart ces pauvres Animaux dans la liberté de travailler, ce ne fut pas ſans que mes Sauvages m'en témoignaſſent leurs regrèts. Nous fimes durant le reſte de cette journée, juſqu'à dix heures du ſoir, plus de douze lieuës, tant nous nagions vigoureuſement. La Lune-même qui nous éclairoit alors, nous eut permis d'en faire bien davantage, ſi nous ne nous en fuſſions trouvés empêchés par une petite pluye qui commençoit à nous donner un peu trop d'eau dans notre Canot.

Le

Le lendemain dès les ſix heures du matin, nous continuâmes à canoter & nous avions fait environ 25. lieuës quand nous eûmes le bonheur de rencontrer un vieux Sauvage avec ſon Fils qui nous remit dans notre chemin ; car ſans lui nous allions nous écarter. Nous avions déja commencé à prendre une autre Rivière.

Ce Sauvage avec qui nous nous arrêtames un peu nous régala de ſon Gibier & nous fit un Plan de notre Chemin ; ou pour mieux dire, il nous desſina premièrement avec du charbon ſur des écorces d'Arbres, toutes les Rivières, Montagnes, Bois, & Marais par où nous devions paſſer avant que d'arriver à *Naranzouac :* Enſuite il imprima la pointe de ſon couteau ſur toutes les traces du charbon qu'il avoit faites, afin que, quoiqu'elles vinſſent à s'effacer, nous puſſions toujours nous en ſervir & y reconnoître les routes que nous devions prendre. Cette manière des Sauvages pour s'enſeigner leurs chemins eſt fort utile & d'autant plus commode, que ces ſortes de Plans ſont toujours ſi exacts, que les Voya-

Voyageurs ne peuvent point s'égarer. Ils se font ordinairement sur de l'écorce de bouleau, qui se plie ou se roule comme du papier. Toutes les fois que les Anciens tiennent des Conseils de Guerre & de Chasse, ils ne manquent point de consulter de pareilles Cartes.

Nous eûmes un Portage à faire de trois lieuës ce jour là, pour gagner la Rivière qu'il nous avoit enseigné. Le lendemain nous en fimes encore un autre d'environ deux lieuës sur une haute Montagne, qu'il nous fallut monter & descendre & dont je fus fort fatigué. Enfin le *25. Avril*, nous nous trouvâmes arrêtés sur une petite Eminence, d'où la Rivière sur laquelle nous étions descendoit toujours en se precipitant. Cette chute d'eau n'est pas loin de *Naranzouac*. Les Sauvages de ce Village viennent ordinairement y pêcher du Saumon & d'autres gros Poissons, qu'ils y tuent à coups de harpons, ou plûtôt à coups de longues perches pointuës. J'ai eu le plaisir d'être moi-même present à cette Pêche.

Mes *Hurons* y tuèrent deux Saumons d'une longueur & d'une grosseur

digieuſe; mais ce n'étoit rien en comparaiſon de celle d'un autre Poiſſon d'une même nature, dont j'ai mangé ma part, quelques jours après au Village que je viens de nommer.

Cette Rivière qui n'eſt pas large en cet endroit ſe décharge dans un autre lit qu'elle ſe forme, après avoir deſcendu par Caſcades pendant l'eſpace d'environ cent cinquante toiſes de long; deſorte que l'eau ne pouvant être profonde dans ces Courans, & le Poiſſon qui ſe laiſſe entraîner à ſa rapidité ne pouvant remonter, il s'y trouve ſurpris par les Pêcheurs, qui ont le tems de le harponner dans ce mauvais paſſage. Depuis ce lieu jusqu'à Naranzouac, il ne m'arriva rien qui ſoit digne d'attention.

FIN de la première Partie.

TABLE
DES
CHAPITRES
DE LA
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.